JOHN A. SEAVERNS

F. MUSANY

(DE LA FRANCE CHEVALINE)

CONSEILS

POUR LE DRESSAGE

DES CHEVAUX DIFFICILES

PRÉCÉDÉS D'UNE LETTRE DE M. PELLIER PÈRE

PARIS

LIBRAIRIE MILITAIRE DE J. DUMAINE

LIBRAIRE-ÉDITEUR

20, Rue et Passage Dauphine, 30.

1880

Tous droits réservés.

CONSEILS

POUR LE DRESSAGE

DES CHEVAUX DIFFICILES

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. DUMAINE, RUE CHRISTINE, 2.

F. MUSANY

(DE LA FRANCE CHEVALINE)

CONSEILS

POUR LE DRESSAGE

DES CHEVAUX DIFFICILES

PRÉCÉDÉS D'UNE LETTRE DE M. **PELLIER** PÈRE

PARIS

LIBRAIRIE MILITAIRE DE J. DUMAINE

LIBRAIRE-ÉDITEUR

30, Rue et Passage Dauphine, 30.

1880

Tous droits réservés.

CHER MONSIEUR MUSANY,

J'ai lu votre ouvrage avec le plus grand soin et, je vous le dis tout de suite, avec le plus vif intérêt. Votre méthode me paraît excellente, et ses côtés les plus saillants sont la clarté et la précision qui la mettent à la portée de l'écuyer amateur en même temps qu'elles en font un puissant auxiliaire pour l'homme spécial.

Il se peut à la vérité que sur quelques points mon opinion diffère de la vôtre, mais la note générale me paraît tout à fait juste.

Vos *Conseils pour le dressage des chevaux difficiles* complètent bien votre premier ouvrage sur le *Dressage du cheval de selle*, et je m'attends pour eux au même succès.

Vous avez fait d'ailleurs une heureuse application de vos principes et le résultat que vous avez obtenu, notamment avec votre jument Dona Sol, prouve l'efficacité des moyens que vous proposez.

Croyez à ma cordiale considération.

PELLIER.

Trouville, 23 août 1880.

AVANT-PROPOS

Au moment de publier cette deuxième partie de notre *Dressage méthodique et pratique du cheval de selle*, nous devons tout d'abord remercier M. le comte de Montigny qui a bien voulu nous faire l'honneur d'écrire pour cet ouvrage la Préface qui se trouve en tête du premier volume et dans laquelle il a parlé de l'ouvrage tout entier, faisant même un éloge particulier de nos *Conseils pour le dressage des chevaux difficiles* qui paraissaient alors dans la *France chevaline*. Nous sommes heureux et fier de la sympathie que nous témoigne cet homme de cheval éminent et nous n'oublierons jamais que c'est à son bienveillant patronage que nous devons la plus grande part du succès qu'obtient notre livre.

Nous devons aussi exprimer publiquement ici tous nos remerciements à M. Nourrisson, membre de l'Institut, qui nous a fait l'honneur de présenter à l'Académie des sciences morales et politiques la première partie de notre *Dressage du cheval de selle* ou plutôt

l'Essai sur l'instinct et l'intelligence des animaux qui précède la *Méthode de dressage* et lui sert en quelque sorte d'Introduction.

Nous nous sentons très honoré de la flatteuse critique que M. Nourrisson a faite de l'ensemble de notre modeste travail, et qui, entre autres marques d'approbation auxquelles nous attachons le plus haut prix, nous a valu d'entrer en rapports de correspondance avec M. le docteur A. Netter, bibliothécaire de la Faculté de médecine de Nancy, auteur d'une brochure intitulée *De l'Intuition dans les découvertes et inventions; ses rapports avec le positivisme et le darwinisme*, dans laquelle se trouve traitée la question de l'intelligence des animaux.

L'extraordinaire ressemblance qui existe entre les idées de M. Netter et les nôtres nous a frappés tous deux. Les exemples qu'il cite et ceux que nous avons nous-mêmes présentés à l'appui de notre thèse ont entre eux une étonnante analogie, et les conséquences que nous en avons déduites, chacun de notre côté, sont absolument identiques.

N'est-il pas curieux que le savant docteur et le simple praticien soient arrivés aux mêmes conclusions, l'un à la suite d'études longues et approfondies et en s'appuyant sur les données scientifiques, l'autre par la seule observation consciencieuse et raisonnée de la nature? Et ne sommes-nous pas autorisés à voir là une preuve de la justesse de nos appréciations?

Le seul point sur lequel nous ne sommes peut-être pas d'accord, M. Netter et nous, — si tant est que nous ne soyons pas d'accord sur ce point, car la différence entre nos manières de voir pourrait bien n'être que superficielle, — c'est la question de l'existence d'une âme chez l'animal.

En accordant une *âme* aux animaux, nous avons dit que, par ce mot, nous entendions uniquement le principe de vie — qui se trouve dans toute la nature. Nous avons été peut-être un peu loin en disant que nous croyons à l'immatérialité de ce principe de vie, — puisque la chose n'est pas prouvée. Et pourtant l'impossibilité même dans laquelle se trouvent les savants de dire de quoi se compose ce principe de vie ne semble-t-elle pas prouver qu'il est immatériel? Dans tous les cas nous avons absolument dénié à l'animal, — comme M. Netter, — ce qu'il appelle le *principe conscient*, qui, selon notre théorie, n'est que l'ensemble des facultés intellectuelles de l'âme et n'appartient qu'à l'homme.

Ceux qui prétendent, — et il paraît qu'il y a encore beaucoup de savants de cette opinion, — que les animaux ont jusqu'à un certain point de l'intelligence et qu'il n'existe entre cette intelligence et celle de l'homme qu'une différence du plus au moins sont certainement dans l'erreur. Et, d'ailleurs, ils n'ont jamais pu donner une preuve satisfaisante à l'appui de leurs raisonnements. Ils auront toujours contre eux

les praticiens éclairés et, pour ne parler que des hommes de cheval, le comte de Montigny, MM. Peller père et fils, le lieutenant-colonel Gerhardt, etc., c'est-à-dire les sommités équestres de notre époque.

Nous savons parfaitement que, dans les œuvres de ces maîtres, il se trouve beaucoup de passages, comme celui-ci par exemple tiré de l'*Équitation pratique* :

« En général, le jeune cheval craint extrêmement
« l'homme et lui *suppose* des intentions hostiles. Il est
« en vérité fâcheux que des animaux aient presque
« tous cette triste *opinion* de nous, plus fâcheux en-
« core qu'ils aient souvent raison. »

« ... Aidez donc les efforts de ce petit cerveau de
« la bête; et que vos mouvements suivent votre élève
« en lui indiquant pas à pas la voie dans laquelle il
« hésite. Bientôt vous sentirez qu'il se fait en lui le
« travail suivant : « Est-ce ceci? non. Est-ce cela?
« pas encore. » Et il *cherche* de nouveau; vous aidez,
« vous semblez faire les réponses de ce dialogue muet
« qui se termine par une caresse, au moment où le
« poulain, par un effort inattendu, cède, en parais-
« sant dire : Enfin ! j'ai *compris*. »

Mais il ne faut voir là qu'une manière expressive de faire comprendre au cavalier comment il doit agir en dressant un jeune cheval, et ce serait aller trop loin que de vouloir prendre ces excellents conseils au pied de la lettre et attacher au sens de chaque mot

plus d'importance qu'il n'en a dans la pensée de l'auteur.

M. le lieutenant-colonel Gerhardt ne trouvera pas mauvais, nous en sommes persuadé, que nous publions ici, à l'appui de notre théorie, ce passage d'une lettre personnelle qu'il nous a fait l'honneur de nous adresser :

« Permettez-moi de relever une erreur bien involontaire évidemment, qui s'est glissée dans l'une de vos citations de mon *Traité des résistances du cheval*.

« J'ai dit, page 219 : On peut donc admettre que, dans les chevaux, il s'en trouve de moins bornés les uns que les autres ET que dans le nombre il s'en trouve de réellement intelligents. En omettant *et que*, et en remplaçant ces deux mots par point et virgule, vous altérez, sans vous en apercevoir, la forme essentiellement dubitative de ma proposition, *qui n'est qu'une simple concession que je fais* aux adversaires de ma théorie sur l'entendement du cheval, et vous la transformez en une *affirmation* qui équivaut à la négation même de ce que j'ai cherché à prouver dans le chapitre qui a attiré votre attention. Nous sommes donc parfaitement d'accord sur ce point : *Le cheval n'est pas un animal intelligent.* »

Nous ne pensons pas que ce que nous avons dit de l'existence d'une âme chez l'animal puisse encourager

la croyance à des sentiments moraux chez celui-ci, puisque nous refusons à cette âme, et cela les preuves à la main, toute faculté intellectuelle.

Nous avons fait connaître notre appréciation sur les prétendues marques d'intelligence données par des animaux, et nous croyons avoir démontré que tous les faits racontés par des témoins s'accomplissent machinalement sans que jamais la réflexion, la comparaison, les idées y entrent pour rien. Pourquoi alors prêter gratuitement à l'animal des facultés intellectuelles? Qu'on nous cite donc un fait expérimental, un seul prouvant qu'il y a eu réflexion.

Ceci nous fournit l'occasion d'examiner un côté de la question dont nous n'avons pas parlé dans notre essai sur l'instinct et l'intelligence des animaux.

Le but de tout dressage est de faire exécuter à un animal des exercices qu'il n'exécutait pas instinctivement. On ne développe pas ainsi des facultés instinctives qui ne sont pas perfectibles ni des facultés intellectuelles que l'animal ne possède pas, mais on lui fait contracter des habitudes et on l'amène à exécuter, par habitude, des mouvements ou des actes variés.

Or, de même que le dresseur *instruit* en quelque sorte l'animal au moyen de sensations physiques qu'il sait lui communiquer, de même les animaux vivant en liberté s'instruisent ou plutôt contractent des habitudes selon les sensations qu'ils éprouvent chaque

jour, selon les circonstances au milieu desquelles ils vivent : c'est ainsi qu'un vieux renard semble être plus rusé, plus prudent, plus intelligent qu'un jeune, tout simplement parce qu'il a reçu ce que j'appellerai les leçons de la nature, parce qu'il a été *dressé* par les circonstances de sa vie. Par exemple, il est entré, un jour, instinctivement dans un poulailler pour y dérober une poule, et il a été reçu par le chien ou par le bâton du propriétaire : une autre fois il hésitera avant d'entrer, il fera plusieurs détours, il cherchera un moyen de pénétrer sans être vu, non parce qu'il a réfléchi sur ce qui lui est arrivé et qu'il pense à ce qu'il doit faire, mais parce qu'au moment de franchir la porte, la vue de cette porte lui rappelle la sensation des coups de dents ou des coups de bâton. Alors, poussé d'un côté par son instinct et son appétit, retenu d'un autre côté par la crainte, il hésite, il est devenu prudent sans avoir réfléchi.

C'est ce que M. Netter définit très justement en disant : « Quand les animaux semblent réfléchir, hésiter, et tout à coup prendre une décision, il y a eu antagonisme entre deux sensations concomitantes, et dont l'une a fini par l'emporter. » C'est aussi ce que nous avons exprimé non moins catégoriquement dans notre *Essai sur l'instinct et l'intelligence*.

Si nos adversaires veulent bien nous permettre de leur donner un avis, nous leur conseillerons de ne pas aller chercher, pour nous les opposer, des faits trop

compliqués. L'expérience que nous croyons avoir acquise en étudiant attentivement les animaux, nous autorise à affirmer que plus leurs actes paraissent ingénieux, moins ils le sont, et si le public savait par exemple par quelles ficelles, par quels trucs on dresse les chiens, les chevaux et tous les animaux savants, il ne s'émerveillerait pas naïvement sur tous les exercices qu'il leur voit exécuter.

Les très remarquables lettres publiées par M. Netter dans la *France chevaline* ont singulièrement élucidé cette question de l'intelligence des animaux qui ne peut tarder maintenant à recevoir sa solution définitive. Selon l'expression du savant docteur, *le terrain est déblayé*; tous les dresseurs intelligents peuvent marcher d'un pas certain sans se heurter à chaque instant contre des obstacles. Jusqu'ici l'on avait souvent discuté sur des faits de pure observation; « *il faut* » « *les écarter de la discussion à cause de l'insuffisance fréquente des détails dans les récits et parce qu'ils échappent d'ordinaire au contrôle de la vérification. Seuls, les* » « *faits expérimentaux peuvent être pris en considération,* » « *possibilité étant de les observer à nouveau.* » Ajoutons que les témoins qui rapportent des faits de pure observation ne sont généralement que trop portés à prêter à l'animal des motifs analogues à ceux qui nous feraient agir nous-mêmes. C'est ainsi qu'on arrive à de fausses interprétations.

Les faits suivants sont à la fois des faits d'observa-

tion et des faits expérimentaux puisqu'ils peuvent être vérifiés par tout le monde :

Lorsqu'un chien a pris l'habitude de sauter en aboyant à la tête des chevaux chaque fois qu'on sort pour une promenade, il est impossible de lui *faire comprendre* qu'il doit s'abstenir de ces manifestations fort désagréables et souvent fort dangereuses pour lui-même. Nous possédons un chien mastiff de la plus belle race qui a pris cette habitude ; un jour un de nos chevaux lui a posé le pied sur les reins et l'animal a été pendant un mois complètement paralysé du train de derrière ; encore maintenant il se ressent de cet accident ; cela ne l'a nullement corrigé, et il nous a fallu renoncer à le laisser sortir avec les chevaux. Un autre de nos chiens a toujours eu la même mauvaise habitude ; quoique très docile en toute autre circonstance, rien ne peut ici le faire obéir ; si vous le corrigez il se couchera à vos pieds, puis, dès que la voiture repartira, il recommencera de plus belle. Le seul moyen de remédier à ce défaut serait de ne pas laisser prendre l'habitude lorsque l'animal est tout jeune, et de pouvoir, *pendant que les chevaux marchent*, atteindre le chien avec un fouet dès qu'il se met à aboyer. De même lorsqu'un chien, très obéissant à la maison, n'obéit pas dehors à la voix de son maître qui l'appelle, le seul moyen de l'y forcer serait de l'atteindre avec un fouet, — ce qui est difficile lorsqu'il est à 400 mètres de distance, — et c'est pourquoi cer-

tains chasseurs envoient en pareil cas une charge de petit plomb à leur chien ; le procédé est peut être cruel, mais il est logique. En un mot, il faut non pas s'adresser à l'intelligence de l'animal, mais lui faire éprouver une sensation plus forte que l'excitation physique ou la disposition instinctive à laquelle il cède au même moment ; ensuite, le souvenir du châtiment reçu et la crainte qu'il se renouvelle pourront suffire.

Le savant capitaine Raabe nous a indiqué un autre moyen fort ingénieux dont il s'est servi avec succès pour corriger un chien de sauter en aboyant à la tête des chevaux : il l'a dressé à porter quelque chose dans la gueule, et chaque fois que son maître l'emmenait avec sa voiture il suivait tranquillement, tenant une canne ou autre chose entre ses crocs. Est-ce là avoir parlé à l'intelligence de l'animal ? N'est-ce pas au contraire avoir agi sur lui comme sur une simple machine ?

Prenez maintenant un cheval qui ait été attelé toute sa vie et laissez le marcher dans les brancards sans le conduire ; d'abord, il est à peu près certain que, ne se sentant pas tenu, il prendra bientôt le trot sans aucun motif raisonnable, puis le galop, et, après avoir occasionné plusieurs accidents, finira par aller s'abattre contre quelque mur ou dans quelque fossé ; mais supposons qu'il marche très tranquillement au pas, il se détournera bien lui-même des obstacles sur la route, mais il ne songera jamais à la voiture qu'il traîne,

il ne tournera pas la tête pour voir si elle peut passer et ne manquera pas de l'accrocher à tout ce qu'il rencontrera. Cela ne prouve-t-il pas qu'il ne comprend absolument rien à son travail de chaque jour? Si vous faites cette expérience à une centaine de mètres de votre remise, supposant toujours que le cheval continue sa route au pas, il ne prendra aucune précaution en rentrant pour que la voiture n'accroche pas la porte; qu'il soit de même arrêté par n'importe quel obstacle sur la route, il n'aura jamais l'intelligence de reculer pour se dégager: il continuera de tirer bêtement jusqu'à ce qu'il ait tout cassé. Un chien, à qui de méchants garnements ont attaché une casserole à la queue, court comme un fou et n'a pas l'idée de s'arrêter et de se délivrer. Qu'un cheval ait un membre pris dans une longe ou un brancard, il se livre à des ruades, à des bonds désordonnés qui sont même dangereux pour l'homme qui veut lui venir en aide.

Le chien, dont on vante tant l'intelligence et le *dévouement*, a-t-il jamais eu l'idée si simple de refuser la moitié de l'unique morceau de pain que son maître affamé partage avec lui? Qui plus est, prenons la chose la plus simple et voyons s'il est possible de la lui faire exécuter autrement que par habitude; montrez-lui une assiette de pâtée et défendez-lui par gestes expressifs d'y toucher; puis éloignez-vous laissant l'assiette et le chien dans la même chambre et reve-

nez au bout d'un quart d'heure, l'assiette et le chien y seront toujours, mais la pâtée aura changé de place. Au contraire, prenez le chien « le plus intelligent » mais qui ne soit pas habitué à rapporter ; montrez-lui un objet qui ne soit pas de la nature de ceux avec lesquels les chiens aiment à jouer et dites-lui-en le nom dix fois de suite de manière qu'il l'entende bien et puisse le retenir ; allez placer l'objet à quelques mètres en sa présence et dites-lui ensuite d'aller le chercher. Vous verrez le résultat que vous obtiendrez.

Revenons au cheval. Existe-t-il un dresseur, un seul, qui ait jamais dressé un seul animal autrement que par des moyens mécaniques, c'est-à-dire en agissant sur son organisme au moyen de sensations physiques transmises par les aides ? Tout cheval est susceptible d'exécuter, — plus ou moins brillamment, — le pas espagnol. On sait à l'aide de quelles *ficelles* on obtient cette allure. Voici les moyens que nous employons : attouchements de la cravache sur le membre gauche que nous faisons lever en le prenant dans la main, en l'étendant horizontalement et en faisant jouer l'articulation de l'épaule ; répétition du même procédé pour le membre droit, et cela vingt fois, cent fois, jusqu'à ce que l'animal prenne *machinalement* l'habitude de lever le membre de lui-même à la sollicitation de la cravache ; alors, en même temps que les attouchements de la cravache font lever le membre, nous faisons agir la rêne du filet du même côté, ce qui

y amène le bout du nez du cheval, et de légères vibrations de cette rêne se font sentir pendant le lever du membre ; au bout de plus ou moins longtemps cette seule indication de la rêne suffit sans le concours de la cravache ; cela obtenu, en même temps que la rêne droite fait lever le membre antérieur droit, nous faisons sentir la cravache sur le flanc gauche et *vice versa*, et bientôt cette dernière sollicitation seule suffit à provoquer le mouvement ; alors nous touchons de la cravache le membre postérieur droit pendant que nous touchons de même, à l'aide d'une autre cravache ou simplement avec la main le flanc droit et, — toujours au bout de plus ou moins longtemps, — le cheval lève le membre postérieur droit en même temps que l'antérieur gauche, puis le postérieur gauche en même temps que l'antérieur droit et ainsi de suite ; il ne reste donc plus qu'à faire agir adroitement les mains et les jambes pour obtenir le même résultat une fois en selle. D'autres emploient sans doute d'autres procédés, peut-être moins rationnels, mais *toujours* aussi mécaniques. Est-ce là parler à l'intelligence du cheval ? Si l'on pouvait lui *faire comprendre* par signes qu'il doit lever tel ou tel membre, une demi-heure, une heure au plus suffirait, tandis qu'il faut quinze jours au moins d'exercices répétés pour faire contracter l'habitude.

L'erreur de nos adversaires dans la question de l'intelligence des animaux consiste donc tout particu-

lièrement dans ceci : Obligés de reconnaître que les moyens employés sont purement mécaniques, ils prétendent que l'animal y réfléchit et que sa pensée cherche à leur donner une interprétation. Mais, comme le dit M. Netter, du moment que les actes obtenus peuvent s'expliquer tout simplement par la transmission des sensations sans que la réflexion y soit pour rien, l'idée que les animaux ont de l'intelligence est une hypothèse qui ne repose sur rien et qui est de plus renversée par une foule de preuves dont nous avons cité plus haut quelques-unes.

Mais l'argument auquel nous attachons le plus d'importance, l'argument sans réplique est celui-ci : Si les animaux avaient, — comme quelques auteurs le prétendent, — un langage leur permettant de se communiquer leurs pensées, n'est-il pas évident qu'ils feraient des progrès comme l'humanité? que ceux de notre époque auraient plus de savoir, plus d'expérience, plus d'habileté que leurs ancêtres? Même privés de se communiquer par la voix leurs pensées, n'est-il pas évident que, s'ils avaient seulement des pensées, des idées, ils se les communiqueraient par gestes, par l'exemple, — et arriveraient au même résultat?

On a parlé des chevaux qui réfléchissent à leur leçon pendant les heures de repos à l'écurie. Sur quoi s'appuie cette autre hypothèse? Sur ce que l'animal, ren-

voyé à l'écurie après une concession, exécutera mieux le lendemain, et qu'au contraire, si on le laisse aller après une révolte, il se montrera plus difficile une autre fois. Mais, comme le dit M. Netter, ce fait expérimental s'explique au contraire parfaitement dans la théorie de l'animalité pure ; car les dernières sensations éprouvées restent naturellement imprimées dans le cerveau conjointement avec celles de la caresse octroyée et du retour agréable à l'écurie. L'exercice ayant été une fois bien exécuté, si l'on ne fatigue pas le cheval par de nouvelles exigences, l'impression n'étant pas dérangée par d'autres impressions, les membres reposés exécuteront mieux les mouvements qu'on leur demande et, peu à peu, l'habitude viendra tout naturellement et machinalement. Si, au contraire, on est resté la veille sur une mauvaise exécution de la part de l'animal, le dresseur aura souvent plus de peine le lendemain, et cela toujours pour la même raison : le cheval a, en quelque sorte, appris à mal faire ; on l'a récompensé après une révolte ; donc, sans qu'il fasse pour cela aucun raisonnement, l'acte de mal faire est resté associé dans son cerveau à la sensation agréable du retour à l'écurie ; le repos lui a donné de nouvelles forces pour la lutte, et, dès qu'on lui redemande ce qu'il lui est pénible d'exécuter, il se révolte de nouveau. De même, lorsqu'un cheval ayant été mal monté, — car les jeunes chevaux ne se révoltent jamais quand ils ont été bien traités et qu'on

les monte comme il convient — a réussi à se débarrasser de son cavalier, il prendra très facilement *l'habitude* de se défendre dès qu'on lui imposera un exercice désagréable, non qu'il réfléchisse ni qu'il ait combiné un plan, mais parce qu'il emploie instinctivement, aveuglément un moyen de se soustraire à une exigence,—de même que le cheval dont nous parlons plus haut qui, pris dans un brancard, se débat aveuglément et bêtement pour se débarrasser.

Nous ne cesserons de répéter que notre théorie exclut beaucoup plus certainement et logiquement que toute autre la brutalité dans le dressage. En effet, si vous croyez que l'animal est capable de comprendre ce qu'il fait, vous corrigerez, par exemple, en rentrant chez vous après une promenade, le chien qui vous aura quitté en route pour revenir seul, ou celui qui, pendant votre absence, aura déchiré vos tapis, etc. ; vous corrigerez de même, une fois rentré à l'écurie, un cheval qui aura commis une faute en route, ce qui est une brutalité stupide et parfaitement inutile, l'animal ne pouvant comprendre pourquoi on le frappe, incapable qu'il est de se rappeler par sa seule volonté l'action qu'il a commise ; c'est ainsi qu'on rend les animaux rétifs ou méchants, car la correction ne saurait avoir d'efficacité qu'autant qu'elle a lieu au moment même du désordre ou de la révolte.

Au contraire, si l'on est convaincu de cette vérité que l'animal obéit toujours, et en tout, à une force

fatale qui le pousse, et que son organisme fonctionne en quelque sorte comme notre estomac digère, on comprendra que, pour triompher d'une résistance, il faut simplement lui opposer une résistance égale à la sienne et attendre que celle-ci triomphe de l'autre ou, dans certains cas, produire une sensation plus forte — attendu que lorsque le cheval *commet une faute*, comme on dit, il agit toujours sans préméditation, sans discernement et qu'il n'y a de sa part aucune détermination de mal faire. « Étant admis » dit excellemment M. Netter « qu'en dressage il y a seulement « transformation des sensations en mouvements, il « est évident que toute sensation excessive provo- « querait un mouvement excessif et conséquemment « irait contre le but. »

Nous sommes convaincu que ceux qui croient à de l'intelligence chez les animaux n'ont pas étudié la question aussi impartialement et aussi sérieusement qu'elle le comporte. Chacun de nous a, pendant son enfance, entendu vanter l'intelligence de tel ou tel animal, a lu des récits merveilleux de voyageurs, etc. Lorsque, ensuite, on réfléchit soi-même et qu'on voit l'animal exécuter un acte quelconque, on se trouve tout disposé à croire que cet acte est le résultat de la réflexion, et si quelqu'un le nie, on cherche aussitôt des arguments à lui opposer. Nos adversaires sont restés fidèles à ces premières croyances. Nous, nous les avons tous eues jusqu'à l'âge de 25 ans, puis

nous les avons reconnues erronées. N'est-ce pas encore une preuve en notre faveur?

Pour nous tous les animaux ont le même degré d'intelligence : ils n'en ont aucun. Ils sont seulement, ainsi que nous l'avons dit, plus ou moins susceptibles, selon leurs aptitudes physiques et leurs penchants instinctifs, d'exécuter tels ou tels actes.

Si nous n'avons pas craint de fatiguer nos lecteurs en revenant encore sur cette question qui nous a passionné, c'est qu'elle est trop importante et trop digne d'être examinée pour ne les pas intéresser vivement. Nous prions les hommes de science de pardonner à l'homme de cheval l'audace avec laquelle il s'est aventuré hors de son domaine dans le seul but d'aider peut-être les savants à faire enfin triompher la vérité.

I

DES RÉSISTANCES ET DES DÉFENSES

I

DES RÉSISTANCES ET DES DÉFENSES

Sublatâ causâ, tollitur effectus.

La théorie et la pratique.

Le titre que nous avons adopté pour la seconde partie de notre méthode de dressage du cheval de selle, nous semble indiquer clairement de quelle manière nous entendons traiter notre sujet. Nous pensons, en effet, que si l'on doit se tenir en garde contre l'absolutisme, en équitation comme en tout, c'est surtout lorsqu'il s'agit d'indiquer ce qu'il faut faire dans les cas exceptionnels. Il n'y a pas ici, croyons-nous, de règles à prescrire, mais seulement des *conseils* à donner. Les moyens à employer doivent être aussi rationnels que possible et un grand nombre sont consignés dans les ouvrages des maîtres, ce qui permet aux nouveaux venus de profiter de l'expérience de leurs anciens. Mais nous croyons devoir poser en principe que l'on aurait absolument tort de vouloir se conformer à des règles invariables, alors que l'on

doit au contraire s'inspirer surtout des circonstances diverses au milieu desquelles on doit agir et compter sur son tact, plus que sur toute autre chose. Tel moyen dans tel cas vous a toujours réussi : vous auriez tort de ne pas continuer de l'employer ; mais ce n'est pas une raison pour qu'un autre moyen ne réussisse pas aussi bien à un autre cavalier ; et il est certain que vous-même, si vous montez souvent de jeunes chevaux, vous rencontrerez parfois un animal avec lequel votre système échouera : ce sera le moment de chercher dans votre sac aux provisions, — qui doit être toujours bien garni, — et d'essayer une autre recette ; si vous ne réussissez pas, une autre encore, puis une troisième au besoin ; s'il n'en reste plus dans le sac, tâchez d'en inventer une appropriée au cas présent.

Deviner la cause du mal, y apporter promptement un remède, opposer adroitement un obstacle à la résistance, ou détourner par la ruse l'attention de l'animal de ce qui la fixe et déterminer l'obéissance par une sollicitation habile, agir souvent non par système, mais par analogie et toujours avec à-propos, conserver invariablement son sang-froid et sa présence d'esprit ; telles sont les qualités qui font la supériorité d'un dresseur, — et qui manquent malheureusement à un grand nombre de gens qui se croient capables d'entreprendre le dressage d'un cheval difficile et qui

n'ont recours la plupart du temps qu'à des *trucs* absurdes et indignes d'un vrai homme de cheval, ou à des engins plus ou moins compliqués que nous n'hésitons pas à condamner en bloc au nom de la simple raison.

On peut, nous le savons, nous opposer que la fin justifie les moyens. Aussi, avons-nous commencé par dire que nous admettons tous les moyens qui peuvent avoir une raison d'être, qui peuvent se justifier raisonnablement, et n'entendons-nous réprouver que les autres.

Il n'est pas rare d'entendre de soi-disant connaisseurs assistant à une séance de dressage blâmer ceci, puis cela, conseiller l'emploi de tel ou tel système, préconisé par un auteur quelconque, etc. Ils oublient que

La critique est aisée et l'art est difficile.

Loin de tomber dans ce travers, nous avons toujours été d'avis que, lorsqu'un dresseur intelligent et possédant quelque expérience, — quand même il ne serait pas un Baucher ou un Franconi, — s'occupe d'un cheval, il faut le laisser faire à sa guise ; il fera souvent mieux avec les moyens dont il dispose, que ceux qui le critiquent et qui parfois ne comprennent

pas le premier mot des belles doctrines qu'ils prônent.

Mais, d'un autre côté, il ne manque pas de gens qui prétendent qu'on n'apprend pas dans les livres l'art de monter à cheval, que la pratique est tout, que les théories ne sont rien, qu'on fait de l'équitation en selle et non dans une chaise, etc. Ceux qui disent cela, ceux qui se posent ainsi en ennemis des théories ne semblent pas se douter qu'en formulant cette opinion ils émettent tout simplement eux-mêmes une *théorie*, laquelle, qui plus est, ne vaut pas grand chose; car il y a théories et théories, comme il y a fagots et fagots.

Avant tout, qu'est-ce qu'une théorie? N'est-ce pas un ensemble de connaissances basé sur l'étude raisonnée *des faits*? Donc, un traité d'*équitation* ne peut être bien écrit que par un *écuyer* qui, doué du sentiment équestre, aimant son art, montant tous les jours à cheval, connaissant les différents systèmes préconisés par les uns et par les autres et les ayant expérimentés, s'appliquant constamment à rechercher toutes les différentes causes qui amènent à chaque instant des complications nouvelles, s'efforçant de trouver, chaque fois qu'il rencontre une difficulté, les moyens rationnels de la combattre, ayant par conséquent acquis

une grande expérience *pratique*, développe ensuite, dans un ouvrage, le résultat de ses observations, expose la progression qu'il juge la plus méthodique, la plus sûre, la plus prompte pour compléter l'instruction d'un cavalier.

Assurément, on rencontre parfois, ainsi que le prétendent certains dresseurs et certains maquignons, des cavaliers très adroits, lesquels n'ont aucunes connaissances théoriques. Mais on voudra bien convenir avec nous que le *praticien*, l'écuyer qui n'est pas capable d'expliquer ce qu'il fait et pourquoi il le fait, est tout simplement une brute que nous voulons considérer comme une exception. Et, d'ailleurs, celui-là même, où a-t-il appris ce qu'il sait? Au manège, nous dirait-il, en montant à cheval, en recevant les conseils d'un maître habile dont il se fait gloire souvent d'être l'élève. Mais il nous semble que ce maître, chaque fois qu'il a fait une démonstration à son élève, a fait une théorie, et que s'il n'avait pas su démontrer il aurait été absolument incapable d'enseigner son art. Que peut-on penser de ceux qui prétendent donner des leçons d'équitation et qui se vantent de n'être pas des théoriciens? Ou de ceux qui se disent élèves de tel ou tel maître et qui, ne connaissant que ce que ce maître leur a appris, affichent de faire fi de tous les autres systèmes? Que répondront-ils lorsqu'on leur demandera leur avis sur tel ou tel sujet, et que

pensera-t-on d'eux s'ils se bornent à condamner ce qu'ils ne connaissent pas ?

Nous savons fort bien, et nous sommes le premier à dire, qu'un commençant ne peut apprendre à monter à cheval en lisant un livre ; mais nous prétendons aussi qu'il ne peut *pas davantage* devenir un bon cavalier s'il se contente de s'exercer tout seul, sans maître, sans conseils. Il est indispensable, nous l'avons répété cent fois, de prendre des leçons dans un manège, de recevoir d'un bon professeur les premiers principes de l'équitation, d'imiter l'exemple que ce professeur doit donner à ses élèves en exécutant lui-même devant eux ce qu'il leur démontre : nous appelons cela *joindre la théorie à la pratique*, et nous ne connaissons pas d'autre moyen d'arriver à un résultat.

Lorsque l'élève est déjà d'une certaine force, lorsqu'il comprend ce qu'il fait, lorsqu'il sait mettre en pratique tout ce qu'on lui a enseigné, qui donc osera prétendre qu'il ne puisse se perfectionner en lisant tout ce qu'ont écrit les maîtres ? Et d'ailleurs, tous ces maîtres : Grison, Pluvinel, Newcastle, La Guérinière, Dupaty de Clam, d'Abzac, Montfaucon de Rogles, le comte d'Aure, Baucher, le comte de Montigny, Raabe, Franconi, Pellier, le colonel Gerhardt, etc., etc., ne sont-ils pas avant tout des praticiens ? Et pense-t-on que le plus habile de nos cavaliers ne puisse trouver

dans leurs écrits des enseignements utiles et de précieux conseils? Certes, ces lectures, si excellentes qu'elles soient, ne peuvent suppléer au tact ni à l'adresse lorsqu'il s'agit d'*exécuter* : mais les meilleures leçons n'y suppléeraient pas davantage et la pratique seule encore moins. Quant au cavalier qui a le désir d'apprendre, qui observe attentivement ce qu'il fait à cheval, qui a du goût et de l'intelligence, il saura fort bien faire dans la pratique l'application des théories qu'il aura lues. Et tant pis pour ceux qui ne savent pas lire.

Nous n'ajouterons plus qu'un mot : Nous savons à quoi nous en tenir sur le compte de ceux qui nient l'utilité des livres. Ces détracteurs de tout enseignement théorique, sont des gens sans instruction, souvent même dépourvus d'intelligence, qu'on entend à chaque instant pérorer avec assurance sur toutes choses, sans se douter qu'ils mettent continuellement en avant des *théories*, — théories plus ou moins rabâchées, il est vrai, et que souvent ils falsifient ou confondent entre elles de la plus étrange façon. Si par hasard, en leur entendant dire une de ces énormités comme eux seuls savent en dire, vous vouliez charitablement leur faire toucher du doigt leur erreur, ils se mettraient à crier niaisement qu'ils ne sont pas des *théoriciens* et qu'ils ne connaissent que la *pratique*.

Ne craignez pas, lecteurs, de les prendre au mot et de les mettre au pied du mur, car, soyez-en convaincus, on ne peut être bon praticien si l'on n'est capable de comprendre et par conséquent d'expliquer ce que l'on fait.

Le cheval difficile.

Nous avons toujours été et nous sommes chaque jour de plus en plus porté à croire qu'il n'y a pas de chevaux naturellement vicieux. Du moins, n'en avons-nous jamais rencontré; il y a seulement des chevaux plus ou moins *impressionnables*, plus ou moins susceptibles d'être irrités par un emploi trop brutal des aides, et auxquels par conséquent il faut des cavaliers, et surtout des dresseurs plus ou moins fins. Quoi qu'il en soit, et quand même il serait vrai que certains chevaux eussent des dispositions naturelles à se défendre, nous avons la conviction absolue que ces dispositions n'ont aucune gravité chez un poulain et qu'il est très facile de les détruire tant qu'elles ne sont pas dégénérées en *habitudes*.

Un éleveur, dont nous nous plaisons à reconnaître les consciencieux efforts, bien qu'il se soit laissé séduire par des doctrines dont la valeur nous échappe

absolument, s'exprime ainsi en parlant du cheval :
« Son dressage est chose si naturelle que je ne m'ex-
« plique vraiment pas comment on peut arriver à le
« rendre difficile ;... sa bonne volonté native est telle
« que je le vois toujours pécher plutôt par excès d'en-
« vie de bien faire que par obstination. »

« Et d'abord, je pose en principe, » a dit Baucher,
« que toutes les résistances des jeunes chevaux pro-
« viennent en premier lieu d'une cause physique et
« que cette cause ne devient morale que par la mala-
« dresse, l'ignorance ou la brutalité du cavalier. »

Pour nous, la cause ne devient jamais *morale*, mais la résistance devient plus sérieuse lorsqu'il y a habitude contractée ou surexcitation provoquée par la maladresse, l'ignorance ou la brutalité du cavalier. Nous ajouterons que ces résistances peuvent se produire dès le début du dressage par suite de la brutalité ou des mauvais soins, etc., des hommes avec qui le poulain a été en contact pendant ses premières années ; lorsqu'elles prennent vraiment un caractère sérieux, lorsqu'il y a habitude contractée, il faut en accuser l'inexpérience ou la maladresse d'un dresseur qui a voulu s'opposer trop tôt à certains désordres, maîtriser le jeune cheval, alors qu'il n'avait encore aucune connaissance des aides ou le corriger quand il n'avait agi que par ignorance ou par gaieté. C'est ainsi en effet

qu'on provoque les premières révoltes, qu'on apprend au jeune cheval à se soustraire aux exigences de son instructeur, ce dont il ne tarde pas ensuite à prendre l'habitude.

Il est facile de comprendre qu'entre les jambes du meilleur cavalier, un cheval entièrement neuf peut faire à peu près ce qu'il veut et que si ce cavalier a l'imprudence d'engager ou de laisser s'engager une lutte, l'animal sera presque toujours le plus fort, — en admettant même qu'il n'arrive aucun accident,

Le principal talent du dresseur consiste donc à ne jamais demander à un jeune cheval que ce qu'il est sûr de pouvoir obtenir sans difficulté ou exiger par la contrainte, sans faire naître la révolte. Il ne faut pas, parce qu'on est solide en selle, monter un cheval neuf comme on monterait un cheval dressé. Il faut avoir beaucoup de prudence, de patience et d'indulgence. Sur ce point tous les écuyers sérieux sont d'accord.

Lorsqu'on est véritablement doué du tact équestre indispensable au dresseur, il y a un je ne sais quoi, qui fait qu'avant d'entreprendre un mouvement, on *sente* parfaitement si le cheval va l'exécuter ou non. Si l'on sent que le cheval n'est pas bien dans la main et dans les jambes et qu'il ne répondra pas aux aides, il faut absolument, — au début du dressage, — ne rien

lui demander que de continuer de marcher à l'allure à laquelle il est ; et dès qu'il sera mieux disposé, on en profitera pour lui demander le mouvement que l'on obtiendra alors sans difficulté. Quand il l'aura exécuté plusieurs fois ainsi, il ne le refusera plus. Mais dans tous les cas, si à un moment donné on sent de nouveau que le cheval n'est pas bien préparé, il faudra encore s'abstenir, tant que les progrès du dressage n'aient pas confirmé l'élève dans l'obéissance aux aides. Alors seulement, on pourra *exiger*. Si l'on suit habilement cette méthode, on ne rendra jamais un cheval rétif, et au contraire, on les verra tous devenir promptement francs et dociles.

Lorsqu'un cheval est réellement vicieux, — c'est-à-dire lorsqu'il l'est devenu par la faute des cavaliers qui l'ont précédemment monté, — il est nécessaire, si l'on veut lui faire perdre ses mauvaises habitudes, de *recommencer* son dressage et de s'attacher d'abord et tout particulièrement, quels que soient ses vices, à le soumettre progressivement aux aides et à le familiariser avec tous les exercices que l'on exécute dans un manège et qui ont fait l'objet de la première partie de notre ouvrage. Le dresseur prouvera ici son tact en graduant les exercices selon les dispositions particulières de son élève, ne lui demandant tel ou tel mouvement qu'il refuse d'exécuter, qu'après lui avoir longtemps fait répéter tels ou tels autres qui doivent

le disposer à celui-là, insistant davantage sur un exercice, ne perdant pas inutilement son temps sur un autre, intervertissant au besoin l'ordre que nous avons indiqué et qui, du reste, n'a rien d'exclusif, car il est évident qu'un dresseur habile *sentira* mieux que personne ce qu'il doit demander à son cheval, quand il doit passer à un nouvel exercice, s'il peut mener le dressage plus promptement, ou s'il doit au contraire agir avec une sage lenteur.

Lorsque la résistance se produit, de quelque façon que ce soit, il faut, — règle générale, — s'efforcer de changer les dispositions de l'animal en sollicitant son attention par les sensations physiques qu'on lui transmet à l'aide des mains et des jambes, — ou en lui parlant, — ou en lui montrant la cravache, etc., en un mot en agissant sur ses sens.

Quand le cheval rétif ou vicieux a appris à connaître les aides, et qu'il est bien manifeste que dans certains cas, soit par suite d'habitudes contractées, soit par caprice, — les caprices deviennent vite des habitudes, — il refuse d'obéir à un ordre qu'il connaît, nous considérons comme indispensable de le contraindre énergiquement et d'employer au besoin la correction. C'est, à notre avis, le seul moyen de réussir. Avec de tels chevaux, vous pouvez tant que vous voudrez recommencer le dressage, en vous con-

tendant d'employer la douceur, la patience et les moyens rationnels ordinaires, l'animal restera toujours sujet aux mêmes velléités d'insoumission, et cela d'autant plus que vous aurez attendu plus longtemps avant de le corriger, attendu que ses habitudes seront plus enracinées. Il faut, pour détruire ces habitudes, produire sur l'organisme des impressions fortes et profondes, qui se substituent aux anciennes et finissent par les effacer. La douceur poussée à l'excès deviendrait de la faiblesse.

« La plus grande partie des actes des animaux, » dit fort justement M. Henri Joly dans son remarquable livre *l'Homme et l'animal* « a bien plus pour cause la « fuite d'une douleur que la recherche d'un plaisir, « leurs plaisirs mêmes ne se concevant guère autrement que comme l'apaisement d'un besoin plus ou « moins vif et d'une souffrance. »

Par ce moyen, et par un dressage sérieux, on peut obtenir une cure complète quand le cheval est jeune, ou que les mauvaises habitudes ne datent pas de bien longtemps. Mais si celles-ci sont invétérées, jamais. C'est du moins notre avis. Expliquons-nous : Si vicieux que soit un cheval, il est certain qu'il pourra toujours être dressé par un habile écuyer ; au bout d'un temps plus ou moins long, il sera même parfaitement soumis et docile sous cet écuyer, mais lorsqu'il

sera de nouveau monté par un cavalier moins expérimenté, — ou même aussi expérimenté, mais n'étant pas de la même manière, — il reprendra à la première occasion ses anciennes habitudes et tout le fruit de son dressage sera perdu pour tout autre que son dresseur.

Peut-être même, à ce sujet, est-il permis de croire qu'un cheval, non pas vicieux, mais seulement très impressionnable et qu'un écuyer spécialiste aura dressé, par exemple, à tous les assouplissements à la cravache, sera peu disposé, s'il passe entre les mains d'autres écuyers spécialistes, à accepter un nouveau dressage basé sur les attaques des éperons, puis un troisième, au moyen des flexions d'encolure, de mâchoire, etc. Un autre qu'un cheval y perdrait son latin.

Lorsque les résistances proviennent de souffrance occasionnée par des tares ou des maladies, il n'y a rien à faire qu'à envoyer chercher d'abord un vétérinaire pour guérir le mal. Il ne faut demander à l'animal que ce qu'il peut donner, ne pas vouloir faire un trotteur d'un cheval à petits moyens ou un sauteur de celui qui n'a ni rein ni jarrets. Le dresseur prouve son expérience et son jugement en ne cherchant pas à lutter contre de pareils obstacles.

Dans certains cas cependant, les défauts provenant de faiblesse ou de mauvaise conformation peuvent s'atténuer et même disparaître avec l'âge, une bonne hygiène et surtout une sage progression dans les exercices gymnastiques, qui favorisent le développement des forces.

Les jeunes chevaux devraient toujours être *débourrés* par des cavaliers fins : on n'est jamais trop habile pour donner les premières leçons à un poulain. C'est donc une grande erreur de les faire débourrer par des grooms ou des garçons de ferme, avant de les envoyer à un vrai dresseur, et c'est là assurément la cause de bien des résistances et des défenses qui se produisent par la suite.

Au contraire, lorsqu'un jeune cheval a déjà reçu les premiers éléments d'un bon dressage, il est bon, avant qu'il devienne trop fin, de le faire monter par différents cavaliers, afin qu'il s'habitue à leurs moyens de conduite.

Nous avons dit qu'il ne faut attacher aucune importance aux désordres qui se produisent lorsqu'on commence à monter le jeune cheval ; le mieux est de les laisser passer sans avoir l'air de s'en apercevoir, et de se contenter d'assurer solidement sa tenue par l'étreinte des cuisses, la fixité des genoux, et surtout

par le liant et la souplesse de toutes les parties du corps. Les mouvements de gaieté du poulain, les résistances qu'il oppose par ignorance, ne tarderont pas à disparaître, d'autant plus naturellement qu'on aura été moins sévère, et, dans tous les cas, il serait absurde de chercher à les combattre, tant que l'animal ne répond ni aux mains ni aux jambes. Mais c'est précisément pour cela, c'est afin de ne pas le laisser longtemps agir à sa guise, et prendre de mauvaises *habitudes*, que nous avons prescrit de lui faire connaître et accepter les aides dès les premières leçons, au moyen des pas de côté, des arrêts et des départs. C'est ainsi, du reste, qu'on se ménage le plus sûrement la possibilité de maintenir le cheval droit, et, partant, de le rendre franc. Le tort de beaucoup de méthodes, c'est qu'elles supposent le cheval débourré, tandis que nous considérons le débouillage comme la partie la plus importante du dressage.

Dès qu'il sera temps d'exiger plus de soumission, on trouvera dans nos « Conseils » les moyens à employer.

Mais nous nous occuperons spécialement des résistances et des défenses devenues sérieuses par suite d'habitudes contractées et nous indiquerons la méthode à suivre pour en triompher par un dressage spécial et rationnel; nous dirons aussi de quelle

manière il faut donner la correction, lorsqu'elle est devenue nécessaire.

Il y a encore un dernier point de vue sous lequel il faut envisager les difficultés qui se présentent dans la pratique de l'équitation : c'est lorsque, montant une fois par hasard un cheval vicieux, dont on ne songe nullement à entreprendre le dressage, on se trouve dans la nécessité d'en tirer le meilleur parti possible. Dans toutes les circonstances de ce genre, le cavalier qui saura comment il devrait s'y prendre pour *dresser* l'animal, disposera certainement de ressources précieuses et sortira toujours d'embarras, pour peu qu'il ait d'initiative, de vigueur et de sang-froid. Nous nous bornerons, pour le moment, à dire d'une manière générale, qu'il faut souvent, en pareil cas, agir énergiquement, puisque n'ayant pas de temps à perdre dans de longs exercices préparatoires, il est nécessaire de produire sur le cheval une impression assez forte pour détruire la cause de sa résistance et le déterminer ainsi à obéir sur-le-champ.

Le seul critérium qui permette d'apprécier d'une manière certaine la valeur des moyens employés par un écuyer vraiment doué du sentiment équestre est à notre avis celui-ci :

Étant donné un cheval sain, si vicieux, si difficile

qu'il soit, un jeune écuyer désireux de prouver son savoir-faire doit être capable :

1° Après avoir monté ce cheval pendant une demi-heure dans un manège, d'accomplir sur son dos un trajet déterminé d'un point à un autre ; — naturellement il ne saurait être question ici de franchir des obstacles ou de passer dans des endroits dangereux ;

2° De dresser ce cheval, c'est-à-dire d'en faire au bout d'un temps plus ou moins long, — un mois suffit ordinairement, — et en employant des moyens rationnels, un animal franc, docile et bien mis aux trois allures ;

3° De l'habituer à sauter franchement des obstacles en rapport avec ses aptitudes physiques.

Mettre un licol au jeune cheval.

Le meilleur, le vrai moyen d'habituer un poulain à se laisser mettre un licol, et à supporter d'être attaché, c'est, — comme pour toutes les autres choses que nous avons rangées parmi les préliminaires du dressage, — de s'y prendre de bonne heure. On ne rencontrera ainsi aucune résistance.

Mais nous supposons qu'il s'agisse de mettre un licol à un jeune cheval de 3 ans, ayant vécu jusque-là en pleine liberté. Voici comment on devra procéder :

Plusieurs hommes passant derrière le poulain, le suivront tranquillement et le chasseront, en ayant soin de faire le moins possible de gestes susceptibles de l'effrayer, vers une écurie, un box, ou, à la rigueur, une petite cour bien close, où l'homme qui devra lui mettre le licol entrera seul avec lui. Il aura eu soin de se munir préalablement de carottes, d'avoine, de pain ou de sucre, selon que l'animal est plus ou moins accessible à l'un ou à l'autre de ces moyens de séduction. L'homme se tiendra immobile, parlera doucement au cheval, lui tiendra une poignée d'avoine et s'efforcera de la lui faire manger dans la main en le rassurant de la voix. En très peu de temps, ce résultat sera obtenu. Si pourtant l'animal manifestait trop de crainte, l'homme devrait déposer à sa portée une partie des provisions, se retirer et laisser le cheval seul, pour qu'il ait le temps de se familiariser avec les lieux où il se trouve. Au bout de quelque temps, le même homme reviendra et, si le cheval semble plus confiant, il tâchera de s'insinuer plus avant dans son intimité, et d'arriver le plus tôt possible à pouvoir le caresser avec la main, en *tapotant* à l'épaule. Tant que l'animal ne montrera pas de con-

fiance, on n'entreprendra rien autre chose et personne autre ne l'abordera que celui qui aura le premier entrepris de l'*apprivoiser*; celui-ci lui apportant de temps en temps sa nourriture. Quand il croira le cheval suffisamment préparé, il entrera de nouveau chez lui, tenant de la main droite un collier muni de sa longe, celle-ci passée sur l'épaule, pour qu'elle ne traîne pas à terre. Il va sans dire que la poche devra toujours être garnie de friandises. Tout en parlant doucement au poulain, l'homme s'approchera de lui, lui offrira de la main gauche une poignée d'avoine, le flattera sur l'encolure, lui donnera une seconde poignée d'avoine, puis, pendant qu'il la mangera, il lui passera tranquillement le collier sous l'encolure et le bouclera le plus adroitement possible. Il n'y aura plus alors qu'à attacher l'animal assez court, en mettant devant lui une ration d'avoine, et à se retirer dès qu'on verra qu'il est tranquille. De peur qu'il s'impatiente, on viendra bientôt le détacher, mais on ne devra pas lui retirer son collier, et on l'attachera chaque fois qu'on lui donnera à manger. Bientôt enfin, on pourra, en le tenant cette fois par la longe, lui passer le licol qu'on ôtera et remettra de temps en temps, mais toujours sans enlever le collier, jusqu'à ce que l'animal soit parfaitement habitué à tous ces mouvements et ne montre plus la moindre crainte.

Un autre moyen consiste à se servir d'une cravache

pour faire ranger le cheval contre un mur, et, en le contenant dans cette position à l'aide de la cravache tenue dans la main droite, à lui offrir de la main gauche une poignée d'avoine, puis à le caresser à l'épaule et à l'encolure. On s'en va après ce résultat obtenu, puis on revient ensuite avec un collier, que l'on passe au cheval avec la main gauche, pendant qu'on le maintient contre le mur au moyen de la cravache.

Enfin, on pourrait encore se faire aider par un homme qui passerait le collier, pendant qu'on s'occuperait de tenir le cheval en respect avec la cravache, ou qu'on tiendrait sa queue de la main droite en appuyant la main gauche sur sa hanche.

Mais, pour toutes ces opérations, il y a une façon calme d'aborder le cheval sans brutalité, sans chercher à le fasciner par le regard, mais en même temps sans hésitation et comme si l'on faisait une chose toute naturelle, qui fait que l'animal, — né pour se soumettre à l'homme, — subit l'influence de celui-ci et ne cherche pas à se révolter.

Naturellement, nous avons supposé qu'il s'agissait d'un cheval ayant vécu jusqu'alors pour ainsi dire à l'état sauvage, porté, par conséquent, à se défier de tout ce qu'il voit pour la première fois, mais à ne se

défendre que s'il est attaqué. Lui jeter un lasso pour s'emparer de lui, puis l'attacher dans une écurie et le laisser jeûner plusieurs jours avant d'oser l'approche, c'est agir en dompteur et non en dresseur, et si vraiment de pareils moyens sont devenus nécessaires, cela prouve tout simplement que de mauvais traitements antérieurs ont irrité l'animal et qu'il a pris le parti de se révolter à la seule approche de l'homme : ce n'est plus un cheval, c'est une bête féroce.

Le cheval qui tire au renard.

« Le cheval ne *tire au renard*, dit M. Pellier père, que lorsqu'ayant été mal attaché, il est parvenu, souvent même sans y penser, à se débarrasser du lien qui le retient en place.

« La seule leçon à donner n'est autre que de le fixer court et fortement avec un bon licol et deux bonnes longues à un anneau de fer solidement scellé dans le mur, jusqu'à ce qu'il se soit persuadé à lui-même que la résistance est impuissante et douloureuse et qu'il finisse par se soumettre complètement. »

Nous avons peu de chose à ajouter à ce qu'a dit

M. Pellier. Nous ferons seulement observer que si le *cheval* ne tire au renard que lorsqu'il est parvenu précédemment à se détacher, le jeune cheval, le *poulain*, s'il n'a pas été habitué tout jeune, essaye souvent la première fois qu'on l'attache, de se soustraire à une sujétion qui lui paraît anti-naturelle et qui l'effraye. Le meilleur moyen de prévenir le mal est donc d'accoutumer le poulain dès son sevrage, à être attaché de temps en temps, au moyen d'un licol en sangles. Si l'on a laissé grandir l'animal sans prendre cette précaution, on emploiera le système indiqué par M. Pellier ; mais, comme on ne pêche jamais par excès de prudence, nous conseillerons de mettre au cheval *deux* bons licols, — ou mieux un licol et un collier, — et de l'attacher au moyen de *deux* bonnes longues à *deux* anneaux différents. On mettra au cheval des genouillères et l'on fera bien, les premières fois, de laisser un homme près de lui, de le détacher de temps en temps, en suivant la progression que nous avons indiquée au chapitre précédent.

Le cheval difficile à ferrer.

Ce que nous avons dit pour le cheval en général est également juste dans le cas particulier dont nous allons nous occuper. Il n'y a pas de chevaux naturel-

lement difficiles à ferrer; il n'y a que des chevaux qui le *deviennent*, et malheureusement il y en a trop. Il est vrai que les moyens de contrainte que l'on emploie généralement dès que le cheval oppose la moindre résistance ne sont pas de nature à détruire ses craintes instinctives et à le rendre plus confiant et plus soumis à l'avenir. Lorsqu'un animal aura été battu ou brutalisé par des gens plus bêtes que lui, lorsqu'en le ferrant *au travail*, on lui aura infligé des souffrances qui souvent le font boiter pendant plusieurs jours, pense-t-on qu'il retournera plus volontiers à la forge une autre fois?

Nous avons obtenu de si merveilleux résultats avec des chevaux exceptionnellement difficiles à ferrer, en suivant la méthode prescrite par M. le comte de Montigny, dans son *Manuel des Piqueurs*, que nous croyons devoir la reproduire ici tout au long :

« Après de longues recherches et une expérimentation de plusieurs années, je suis parvenu à simplifier et à modifier un système que j'avais vu appliquer en Allemagne, et qui avait obtenu les meilleurs résultats. Je tiens donc à généraliser l'emploi de cette méthode, qui est appelée à modifier les idées qu'on se fait sur les moyens de domination à employer avec les chevaux et à faire substituer l'intelligence et le raisonnement à la force brutale.

« Un cheval difficile à ferrer étant donné, nous allons suivre, pas à pas, la gradation de son dressage et les phases par lesquelles il passe pour arriver au résultat qu'on se propose.

« Il faut, pour donner fructueusement cette leçon, faire choix d'un local isolé, tranquille et clos, un manège ou une grande box; l'animal ne doit pas avoir de distractions et n'être dérangé par aucun bruit extérieur.

« Le piqueur chargé de ce dressage, après avoir mis un bridon et un caveçon léger muni d'une longe de main au cheval qu'il va dresser, l'examine attentivement, pour se rendre compte de son degré de sang, *de son tempérament plus ou moins nerveux*, et enfin il cherche à lire dans sa physionomie et dans son œil vif et hardi la résistance qu'il pourra opposer.

« Il saisit alors de la main gauche les rênes de bridon et la longe de main convenablement repliée, à une courte distance de la tête du cheval.

« Il pose doucement la main droite sur le front de l'animal, et commence à le caresser sur toute la tête et jusqu'aux oreilles en lui parlant doucement; puis il l'attire à lui et lui fait faire quelques pas sur la traction du filet. Si le cheval s'opposait au contact de la

main ou aux caresses motivées, le piqueur élèverait alors la voix très fortement, en criant : Holà ! en élevant la main et donnant une petite saccade de caveçon, puis, si le cheval se reculait brusquement, il le ramènerait au point qu'il a choisi pour donner la leçon.

« Il aura le regard continuellement fixé sur celui du cheval et cherchera à concentrer l'attention de ce dernier sur lui, lui maintenant toujours la tête directe, en employant le moins de mouvements possible pour réserver aux gestes brusques et instantanés toute leur valeur et toute leur action dans un moment de désordre ; lorsqu'il aura obtenu du calme et de l'attention de la part du cheval, il essayera l'influence de ses gestes en élevant ses deux mains très vivement jusqu'à provoquer un effroi général et à refouler en quelque sorte le cheval en arrière. En un mot, avant de procéder au lever des pieds, le piqueur devra s'assurer de la puissance dominatrice que lui donnent sa voix, son geste et au besoin son caveçon ou une simple saccade de bridon.

« Nous appellerons cette première partie du dressage la préparation ; elle assure et simplifie le résultat et elle prévient les accidents. C'est dans cette première période, je le répète, que le piqueur apprécie

le véritable caractère de l'animal et juge de son *impressionnabilité*.

« Il ne suffit donc pas, comme on le voit, de calmer et de fixer l'attention du cheval, il faut en quelque sorte faire naître le désordre, provoquer l'effroi pour faire sentir sa domination et donner au cheval plus de crainte et plus de préoccupation de l'homme qui le tient que de celui qui, tout à l'heure, va lui imposer un maniement qu'il n'a pas encore voulu supporter, autrement dit le lever des pieds et le ferrage.

« On fait choix pour tenir les pieds d'un homme petit de taille, fort et lesté ; parfaitement soumis aux indications du dresseur, il ne devra rien faire de lui-même, n'étant que le complément actif de la pensée qui le dirige.

« Le principe sur lequel nous nous basons pour obtenir le lever du pied du cheval le plus difficile est celui-ci : que du moment où l'on peut apposer les mains sur un point, on peut par continuité et par pression les apposer sur toutes les parties du corps.

« Ce n'est donc point en caressant ni en renouvelant le contact qu'on arrive à dominer l'irritabilité, c'est par la *continuité de pression* ; j'insiste sur ce point, c'est une des bases indiscutables du système.

Le troisième point important ou principe fondamental, c'est la gradation; c'est la transition méthodique du connu à l'inconnu; d'un petit résultat, d'une faible concession à une plus grande.

« Or, le dresseur a pour mission de faire agir son leveur de pied en s'inspirant de ces trois principes, et, par la domination qu'il exercera avec opportunité sur l'instinct de l'animal, il saura réprimer les désordres et faire supporter le lever des pieds et le ferrage sans qu'il puisse s'engager aucune lutte dangereuse.

« On commencera par le lever des pieds de derrière, ceux de devant ne présentant qu'une difficulté très secondaire.

« Le teneur de pied posera ses deux mains à plat sur le dos du cheval, du côté montoir, et les avancera graduellement, en les conservant appuyées, jusqu'à la hauteur de la croupe. Si déjà le cheval avait manifesté de l'effroi ou de l'irritabilité, le dresseur aura eu soin d'élever la voix et de menacer de la main pour rappeler l'attention du cheval vers lui. Il devra étudier les impressions et la disposition nerveuse de l'animal à chaque déplacement des mains. Le jeu des oreilles, l'expression inquiète du regard et un certain frissonnement de la peau, annoncent que le cheval est

en crainte et prédisposé à se défendre. Lorsqu'on remarque ces symptômes, il faut dire au teneur de pied d'insister sur la pression et de ne pas aller plus loin. Le calme ayant reparu, le teneur de pied conserve sa main gauche appuyée sur la hanche et fait glisser la droite par degrés et lentement dans la direction du jarret. Il arrive ordinairement qu'à cette distance de l'extrémité de la jambe, le cheval difficile se retire ou cherche à frapper ; il faudra donc, s'il a supporté l'appui jusque-là, rester quelques instants en place. Si le cheval se défend, le dresseur doit faire retirer immédiatement le leveur de pied et donner une correction au cheval en le menaçant de la voix, et par un geste vif, que nous avons indiqué, qui impose plus au cheval qu'une saccade de caveçon. Le cheval étant remplacé et calmé, on recommence l'opération et l'on descend cette fois jusqu'au boulet. Le leveur de pied passe alors au lever de l'autre jambe, et le même résultat obtenu, on revient à la première. On descendra la main jusqu'au paturon et on cherchera, en ramenant la main à soi, mais sans serrer le pied, à le faire quitter le sol de quelques centimètres ; on le reposera à terre immédiatement et on ne le lâchera que lorsqu'il sera sur le sol. On reproduira à l'autre main ce qu'on a fait à celle-ci. Puis, passant successivement d'une jambe à l'autre, on la lèvera chaque fois plus haut, et enfin on la fera fléchir plusieurs fois en ramenant le boulet jusque sous le ventre, et chaque fois

on ne retirera la main qu'après avoir posé le pied à terre.

« Il va sans dire que le dresseur replacera son cheval carrément et dans un aplomb aussi parfait que possible. Le cheval dominé et calmé par la préparation se montrera décontracté d'encolure et alors on devra lui abaisser la tête pour décharger l'arrière-main de tout le poids possible, et faciliter la répartition de ce même poids sur trois extrémités.

« Un des principaux symptômes de cette décontraction générale, c'est la défécation qui a toujours lieu au bout d'un quart d'heure environ, lorsque le cheval a été convenablement préparé et dominé.

« Avant de faire *passer la jambe* au teneur de pied pour prendre l'attitude nécessaire au ferrage, il faut s'assurer par un maniement fréquent des deux jambes, et en diminuant graduellement les précautions, que le cheval ne manifeste aucune inquiétude ni hésitation et donne ses jambes presque de lui-même.

« Le dresseur recommandera à son teneur de pied de ne pas lever la jambe trop haut, de ne pas serrer exagérément le paturon et de s'abstenir sur toutes choses de parler au cheval.

« Le maréchal devra alors et à petits coups frapper sur la sole et la paroi et ne commencer à parer le pied que lorsque le cheval sera devenu complètement indifférent au bruit et au contact du marteau avec le pied. Si bien qu'on ait préparé le cheval, il pourra se montrer impatient et insoumis dans l'opération du ferrage ; dans ce cas, loin d'employer la force pour garder le pied quand le cheval le retire, il faudra dire au teneur de pied de le lâcher vivement ; corriger le cheval énergiquement comme il a été dit, le replacer et recommencer.

« L'emploi de la force et une lutte quelconque entre le teneur de pied et le cheval doivent être entièrement bannis. L'action sur le cheval est toute morale et le mélange de deux forces serait éminemment nuisible et de nature à faire échouer le dressage.

« Lorsqu'un animal a été particulièrement difficile à ferrer et qu'on a dû employer avec lui les moyens violents qui sont encore usités, il sera bon de procéder au lever de pied pendant plusieurs jours et de se servir de notre système pour le faire ferrer deux ou trois fois. Il suffira ordinairement de lui mettre le caveçon et de placer un homme à sa tête.

« Tout dressage a besoin d'être confirmé pour être durable dans ses effets.

« Quant aux jambes de devant dont nous n'avons pas parlé, on prendra les mêmes précautions, et, d'ailleurs, si la domination a été complète pour l'arrière-main, l'avant-main ne donnera que fort peu de peine.

« Il y a des chevaux qui frappent du devant; avec ceux-là particulièrement le dresseur doit employer de l'énergie dans le geste, dans la voix et avoir parfois recours au caveçon.

« C'est par le contraste entre la douceur, la tranquillité du geste et l'inflexion douce de la voix, opposé à un mouvement brusque, à une voix menaçante et à une expression factice de colère qu'on doit obtenir la domination de l'animal, qui sait comparer et apprécier ces deux façons d'être de l'homme qui le maîtrise.

« Ce système a la plus heureuse influence sur le premier dressage du jeune cheval et trouve son application pour le faire seller, brider, panser et garnir. Il a été employé pour des poulinières qui ne voulaient pas allaiter leurs poulains. On les a amenées de la sorte à accepter sans défense une douleur et une gêne qui leur étaient insupportables. »

Cette méthode, nous le répétons, réussit merveilleusement avec les chevaux les plus difficiles.

La seule variante que l'on puisse y apporter consiste à substituer à l'emploi du caveçon celui de la cravache sur l'encolure de la manière que nous avons indiquée pour la leçon du montoir. L'animal a ainsi continuellement devant les yeux cette menace. Au moindre désordre qui se produit ou qui va se produire, on agite la cravache plus ou moins fort ; au besoin on corrigerait.

Avec un tout jeune cheval que l'on mène à la forge pour la première fois, voici encore un moyen fort simple qui réussit souvent. Lorsqu'on voit que l'animal s'inquiète, remue, on détourne son attention de ce qui se passe autour de lui en lui offrant de l'avoine poignée à poignée ; mais on ne lui lève pas le pied pendant qu'il mange, au contraire, on ne lui présente une poignée d'avoine que lorsque le pied est levé et tenu. Souvent ces jeunes chevaux sont moins faciles à ferrer de devant que de derrière, surtout si on les ferre à chaud ; le feu et la fumée les étonnent et les effrayent.

Dans tous les cas, qu'il s'agisse de ferrer un jeune cheval ou un cheval devenu difficile, la recommandation la plus importante que nous puissions faire en terminant, c'est d'agir toujours en même temps qu'avec une certaine fermeté, avec une grande, une très grande patience et une très grande douceur. Loin de conduire

le cheval à la forge avec l'idée bien arrêtée de ne revenir qu'après l'avoir fait ferrer des quatre pieds, il faut savoir au besoin se contenter pendant plusieurs fois d'un petit résultat, si l'on veut en obtenir de grands plus tard.

Le cheval difficile à seller.

Le même système de la cravache sur l'encolure, — ou du caveçon, — réussit parfaitement, lorsqu'il s'agit d'habituer un cheval difficile à se laisser seller. Ici, comme toujours, le jeune cheval ne se défend que par crainte ; il faut donc avoir avec lui beaucoup de douceur pour le mettre en confiance. Les premières fois, on aura eu soin d'enlever les étrivières et de ne laisser même qu'une seule sangle, que l'on ne serrera pas en la bouclant. Pendant l'opération, ou mieux, aussitôt qu'elle sera terminée, on caressera l'animal, on lui donnera quelques poignées d'avoine, etc. S'il paraît s'impatienter beaucoup pendant qu'on le selle, il faudra le seller et desseller souvent ; si, une fois sellé, il continuait de manifester de l'inquiétude, il faudrait le laisser pendant longtemps sellé à l'écurie, en ayant soin de l'attacher court pour qu'il n'arrache par la sangle avec ses dents.

L'homme chargé de mettre la selle doit aborder le cheval à l'épaule, lui laisser voir et flairer la selle pendant quelques instants, l'élever ensuite lentement et la poser doucement sur le dos ; la sangle aura été préalablement relevée sur le siège de la selle, et l'homme posera la main droite dessus, afin d'éviter que la selle glisse et tombe si le cheval remue.

Les premières fois qu'on monte un jeune cheval, il faut s'assurer qu'il n'est pas trop fortement sanglé ; autrement s'il vient à bondir une fois qu'on est en selle, les sangles peuvent se rompre et si les bonds continuent, la selle tourne infailliblement.

Le cheval difficile au montoir.

Nous n'avons rien à ajouter ici à ce que nous avons dit dans notre leçon du montoir, où l'on a vu l'application du même système de la cravache sur l'encolure pour faire rester le cheval tranquille, contenir au besoin les hanches, etc.

Ce défaut, comme tous ceux dont nous venons de nous occuper, ne tarde pas à disparaître complètement si l'on agit avec adresse et intelligence, mais il

faut bien se garder de vouloir aller trop vite et surtout de commencer par la fin.

Travail à la cravache. — Assouplissements.

Nous regrettons de ne pas partager l'opinion de plusieurs écuyers très distingués, tels que MM. Raabe, Gerhardt et d'autres qui, dans leurs méthodes, donnent une très grande importance et consacrent un temps très long au travail préparatoire à la cravache : à la *gymnastique hippique*.

Les quelques exercices à la cravache que nous avons indiqués dans la première partie de cet ouvrage, — pas de côté, arrêter, repartir, reculer, — nous paraissent suffisants et, dans la pratique, nous nous contentons ordinairement de deux ou trois leçons de ce genre, souvent d'une seule et quelquefois de la moitié d'une avant de monter le jeune cheval, nous attachant simplement à faire céder l'animal aux indications qu'il reçoit, sans lui demander aucune perfection dans l'exécution des mouvements.

Il faut selon nous se faire cette idée, que la plupart des chevaux sont beaucoup moins difficiles et oppo-

sent beaucoup moins de résistances qu'on le suppose généralement, — à condition toutefois qu'ils soient entre des mains habiles. Mais ils *deviennent* souvent très difficiles lorsqu'ils ont été commencés par des maladroits.

Nous ne saurions trop insister sur ce point : que le dresseur doit accomplir son œuvre aussi simplement que possible, éviter tout ce qui peut ennuyer, irriter son élève, agir avec confiance et passer tout naturellement d'un exercice à un autre, sans précipitation, mais aussi sans s'appesantir outre mesure sur des détails inutiles.

Donc, au point de vue du *dressage moral*, nous sommes convaincu que l'animal neuf ne doit pas présenter de grandes difficultés, qu'il entre dans le manège avec quelque incertitude, quelque crainte, mais non avec un esprit de révolte, et, qu'au contraire, il est disposé par sa nature même à subir l'autorité et les exigences de l'homme, lorsque l'homme sait exiger avec douceur, adresse et méthode.

Quant à ses dispositions physiques, l'animal ne nous paraît nullement avoir besoin d'être fortifié par une gymnastique quelconque avant d'être monté, s'il est suffisamment développé; et s'il ne l'est pas, le mieux est de le laisser en pâture et de remettre son

dressage à plus tard : c'est en liberté, en plein air, que l'animal fera la meilleure gymnastique.

Sur ce point, — mais peut-être sur ce point seulement, — nous partageons l'opinion du colonel Greenwood qui, dans son livre que nous avons déjà cité, intitulé *Hints on horsemanship*, écrit ce qui suit :

« Entre autres gambades que font les poulains, je
« les ai vus exécuter parfaitement la pirouette ren-
« versée au galop (?) en tournant autour de l'homme
« qui les tient, faire des courbettes, des ballotades et
« même des cabrioles, qu'oseraient à peine rêver
« La Broue, le duc de Newcastle, La Guérinière ou
« Pellier.

« Peut-on admettre que le cheval de manège le
« mieux assoupli soit plus souple que le poulain qui
« suit sa mère? Quiconque l'a vu prendre ses ébats ne
« peut avoir cette idée. Combien de fois des cavaliers
« ne m'ont-ils pas prié de remarquer la souplesse
« qu'ils avaient su donner à l'encolure de leur cheval!
« Au commencement, ils pouvaient à peine lui donner
« un léger pli, et maintenant ils peuvent amener la
« tête jusqu'à leur genou ! Si le même cheval, en li-
« berté, voulait gratter son épaule ou ses côtes, serait-
« il embarrassé, je le demande, pour le faire sur-le-
« champ avec ses dents?

Certainement, « l'équilibre naturel de l'animal dis-
« paraît par le fait de la surcharge que lui impose le
« cavalier, et sa souplesse naturelle est insuffisante
« pour lui permettre de *manier* sous le cavalier »,
comme le dit très justement M. Gerhardt.

Mais l'équilibre n'est rompu et la souplesse n'est
insuffisante que quand le cavalier est à cheval, et il
sera rompu et elle sera insuffisante, dès que le cava-
lier sera à cheval, quels qu'aient été les exercices
précédemment imposés.

Et nous pensons que le meilleur moyen de rétablir
l'équilibre et de rendre au cheval monté sa souplesse
naturelle, consiste à l'habituer progressivement à
marcher avec son fardeau, à arrêter, à repartir, à
trotter, etc. Il ne saurait être question de faire *manier*
le cheval dès la première leçon, c'est-à-dire de lui
faire exécuter les différents airs de manège « avec le
maximum du poids qu'il doit porter » : il en serait
complètement incapable. Mais sa « force physique et
sa conformation » lui permettent parfaitement de por-
ter un cavalier sur son dos, et c'est là le premier
exercice gymnastique auquel on doive le soumettre,—
en l'habituant, par exemple, à porter un poids quel-
conque que l'on assujettit sur la selle.

Nous ne dirons pas comme M. Greenwood : « Ces

« mouvements (les pirouettes renversées au galop, etc.),
« un cheval libre les fera par gaieté sans avoir besoin
« d'être aucunement assoupli. Mettez le même cheval
« dans un manège, exercez-le à la cravache et essayez
« de les lui faire exécuter, il pensera que vous êtes
« fou : il ne pourra jamais deviner vos intentions, et
« si vous insistez, vous le mettrez de fort mauvaise
« humeur. Montez-le, essayez de lui indiquer vos dé-
« sirs au moyen des mains, des jambes et de la cra-
« vache : je prétends qu'il vous faudra *plutôt deux an-*
« *nées qu'une*, avant d'arriver à lui faire faire ainsi ce
« qu'il faisait si bien de son plein gré. Remarquez que
« si pendant ces deux années vous ne lui avez jamais
« donné une fausse indication, si vous ne l'avez ja-
« mais surmené, il ne sera sans doute pas plus raide
« que lorsque vous avez commencé à l'assouplir ; mais
« si, — comme c'est le cas *avec un million de cava-*
« *liers contre un*, — vous avez commis quotidien-
« nement ces deux fautes, le cheval sera depuis long-
« temps devenu aussi raide qu'un morceau de
« bois. »

Le cheval de selle a besoin d'être assoupli par le cavalier, car, pour me servir des termes de M. Gerhardt, il ne l'est par la nature, « qu'en vue de la masse
« qu'il a à déplacer lorsqu'il est libre de toute sujé-
« tion, et non pas en prévision d'une charge qu'il aura
« à supporter. » Et puisque le poulain exécute si bien

en liberté les mouvements que nous lui demanderons plus tard au manège, il nous semble que c'est la meilleure preuve que ces mouvements ne sont pas contre nature, et qu'il est logique de les demander au cheval monté après l'avoir amené graduellement à connaître et à exécuter les ordres qu'il reçoit, — ce qui s'obtient en moins de temps que le suppose l'auteur anglais.

Nous ne pensons pas qu'en France, un million de cavaliers contre un rendent leurs chevaux raides comme des morceaux de bois (1), en voulant les assouplir, mais nous croyons que les assouplissements doivent se faire en selle et qu'ils sont la conséquence naturelle des progrès du dressage. La cravache, entre les mains d'un habile spécialiste, peut, nous le savons, donner des résultats excellents et devenir une sorte de *baguette magique*; mais elle ne saurait être préconisée pour un emploi général, soit dans les régiments, soit chez les éleveurs. La grande majorité des cavaliers risqueraient, en s'en servant, de rendre leurs chevaux rétifs, rieurs, ou tout au moins de leur inspirer, dès le début, trop de crainte et le dégoût du travail.

(1) Il est vrai que, malheureusement, il n'y a peut-être pas en France un million de cavaliers.

M. Gerhardt, l'un des apôtres de cette doctrine, dit lui-même :

« Le maniement de la cravache, comme aide, constitue donc une sorte d'escrime, où le cavalier doit savoir toucher à propos et avec une certaine dextérité un point déterminé, afin de mobiliser plus particulièrement telle ou telle partie.....

« Il ne faut pas chercher ailleurs la cause du peu de succès qu'a obtenu le dressage des chevaux de troupe, basé sur ces principes et adopté en 1863. Il n'y avait peut-être pas, dans toute la cavalerie, un seul capitaine instructeur initié à la pratique des nouveaux errements qu'il était chargé de professer, de par le nouveau règlement! »

Ces lignes ne prouvent-elles pas que le maniement de la cravache n'est pas à la portée du plus grand nombre? Et dès lors, vouloir le répandre, n'est-ce pas compliquer la difficulté du dressage au lieu de la simplifier?

Voilà pourquoi nous nous sommes contenté, au commencement de notre ouvrage, de prescrire quelques exercices préparatoires à la cravache, lesquels ont seulement pour but de disposer le jeune cheval à répondre aux indications des jambes; nous avons

conseillé de le monter ensuite pour l'habituer à supporter le poids du cavalier, puis de lui faire exécuter quelques mouvements de deux pistes en substituant graduellement les jambes à la cravache. Ceci obtenu, nous ne lui demandons plus que de marcher franchement, de trotter, de tourner à droite et à gauche, et ce n'est que plus tard, quand l'animal est parfaitement exercé à ces deux allures, que nous songeons à achever de l'*assouplir* en l'équilibrant. M. Gerhardt ne dit-il pas : « L'inflexible logique veut que l'on apprenne d'abord
« au cheval à connaître les aides avant de rien exiger
« de lui ; elle veut aussi que l'on n'exige de lui que ce
« qu'il est vraiment en état de donner, c'est-à-dire
« que dans ses exigences, le cavalier ne s'écarte ja-
« mais d'une sage et lente gradation. » Il nous semble que notre méthode tout entière est basée sur ces excellentes prescriptions.

Indépendamment des raisons que nous venons de donner, nous pensons qu'à moins de se consacrer tout spécialement à l'*escrime* de la cravache, un cavalier n'aura jamais à pied, avec cette cravache, la même justesse et le même pouvoir qu'à cheval avec ses jambes. En effet, bien que M. Gerhardt dise « qu'il est
« plus facile d'accorder entre elles deux aides que
« d'en accorder trois, et que si le cavalier sait trou-
« ver en selle le juste rapport entre les effets de
« ses mains, de ses jambes et du poids de son corps,

« ce sera un jeu d'enfant pour lui que d'arriver à éta-
« blir à pied ce même accord entre ses deux mains,
« l'une tenant les rênes et l'autre maniant la crava-
« che », nous pensons, nous, qu'à pied, le dresseur
manque forcément d'un moyen efficace de contre-
balancer l'effet de la cravache du côté opposé à celui
où elle agit ; qu'il est surtout des cas, — sur lesquels
nous pourrions nous étendre si nous ne craignions
d'être trop long, — où les assouplissements à la crava-
che présentent de sérieuses difficultés, alors que le
dressage en selle n'en rencontrerait pas (1), nous pen-
sons, en un mot, que c'est *à cheval* que le cavalier
possède tous les moyens de dominer et de conduire son
cheval, et non *à pied*.

Ce que nous disons du travail à la cravache s'ap-
plique, dans notre pensée, au travail dans les piliers,
— qui a fait son temps, — et au travail à la longe.
Nous croyons que la plupart des cavaliers sont inca-
pables d'en tirer de bons résultats et que, bien au
contraire, en voulant en faire l'application, — surtout
sur des chevaux neufs, — ils ne réussiraient le plus
souvent qu'à rendre ceux-ci rétifs.

(1) Contentons-nous de citer : le cheval qui mord soit pour jouer,
soit par méchanceté, celui dont l'écume rend les rênes glissantes et
quelquefois impossibles à bien tenir, celui qui fuit trop précipitam-
ment la cravache, etc., etc.

Il va sans dire que nous n'entendons nullement critiquer ceux qui professent d'autres opinions : nous nous bornons à exprimer la nôtre. Nous avons été à même d'apprécier les résultats obtenus avec la cravache par d'excellents écuyers; nous ne voudrions point nous permettre de les blâmer de persévérer dans une voie qui leur réussit si bien; nous répétons simplement que notre méthode, dans laquelle nous donnons beaucoup moins d'importance à ces exercices préparatoires, nous paraît tout aussi progressive, tout aussi sûre, et peut-être plus rationnelle sous ce rapport qu'elle est plus à la portée de tout le monde.

Nous-même, d'ailleurs, nous ne répugnons pas à faire faire un travail préparatoire plus sérieux, ou plutôt à continuer ce travail pendant plus longtemps, lorsqu'il s'agit de dresser un animal devenu absolument rétif; ou à revenir au besoin à ce travail dans le courant du dressage, comme, par exemple, pour le reculer, lorsque nous rencontrons des difficultés imprévues, une résistance trop obstinée. L'exception confirme la règle.

Nous comprenons surtout l'importance des assouplissements à la cravache dans le cas que voici : Un propriétaire possédant un cheval devenu très difficile et même dangereux désire le faire dresser. Il n'a pas confiance pour cela dans les talents contestables d'un

dresseur vulgaire; il s'adresse à un homme de cheval expérimenté, dont la compétence est depuis longtemps notoire. Il nous semble tout naturel que ce maître n'ayant plus peut-être toutes les aptitudes physiques de la jeunesse, commence, avant de se risquer à monter l'animal, par entrer en rapports avec lui au moyen d'exercices préparatoires à la cravache. Il est fort sage à lui d'employer en pareil cas tous les moyens dont il peut disposer pour soumettre graduellement l'animal. Il ne le montera qu'ensuite, lorsqu'il se sera ménagé, par ce premier dressage, tous les moyens de triompher de ses résistances; mais cela ne prouve pas que si cet habile praticien eût pu joindre la jeunesse à l'expérience, il n'eût pas tout aussi bien fait, et peut-être mieux, de se mettre en selle beaucoup plus tôt. Cela prouve seulement que le proverbe est fort juste qui dit : si jeunesse savait, si vieillesse pouvait ! Car il est permis de supposer qu'à l'âge de vingt ans le futur maître eût enfourché l'animal sans s'inquiéter seulement si la selle avait des sangles et eût voulu tout obtenir de lui dès le premier jour à grand renfort de coups d'éperons et de coups de cravache.

« *As a rule* » a dit avec assez de raison un auteur anglais, M. G. Neville, « *men who are good riders when they are young, become better horsemen when they get older, but not better riders.* »

Passage des coins.

Voici une remarque que nous croyons d'autant plus utile de présenter au lecteur, qu'à notre connaissance elle n'a jamais été faite :

Lorsqu'on commence le dressage d'un jeune cheval dans un manège, — et c'est là qu'on devrait toujours le commencer, — il faut bien se garder d'entrer dans les coins. On doit, au contraire, les arrondir beaucoup de façon à décrire pour ainsi dire un grand ovale entre les quatre murs. Il est facile de comprendre, en effet, qu'un animal qui ne connaît pas encore les aides et qui n'a pas l'habitude de s'y soumettre peut montrer de l'hésitation si l'on veut le faire tourner court à angle droit. Or, cette hésitation au début du dressage nuirait pendant un temps plus ou moins long à la franchise de l'allure et des mouvements, et pourrait même avoir des conséquences graves dans la suite. Il est très important de ne demander au jeune cheval que ce qu'il peut exécuter aisément, ou du moins ce qui lui est le moins difficile. En arrondissant les coins, en arrondissant de même les doublés de manière que ceux-ci soient plutôt de grands demi-cercles, il sera facile de bien régler l'allure, — qui ne doit jamais être très allongée dans un manège, — et d'éviter que l'ani-

mal hésite, s'arrête et apprenne ainsi à retenir ses forces, ce qui mène tout droit à l'acculement.

Il y a surtout des cas particuliers où la précaution que nous venons d'indiquer a plus d'importance; par exemple :

Lorsqu'on monte un grand cheval dans un petit manège;

Lorsqu'on monte un cheval indolent qui a tendance à s'arrêter ou à se ralentir dans les changements de direction;

Lorsqu'on monte, au contraire, un animal ardent, mais nerveux, qui serait susceptible, si l'on voulait le faire entrer dans les coins, de s'arrêter brusquement et de se défendre, soit en bondissant ou en se jetant de côté, soit en reculant, ou qui prendrait l'habitude de tourner trop court et précipitamment.

N'oublions pas que le premier point du dressage et le plus essentiel, c'est de faire des chevaux francs et de rendre francs ceux qui ne le sont pas.

Encolures trop mobiles latéralement.

Quelquefois le jeune cheval a une tendance naturelle à mouvoir constamment son encolure à droite et à gauche. Cette mauvaise disposition peut avoir les plus graves conséquences. Elle provient ordinairement de l'une des deux causes suivantes :

1° Faiblesse de l'encolure ;

2° Encolure longue, fine et déliée.

La faiblesse de l'encolure annonce presque toujours une faiblesse générale du sujet qu'il faut souvent attribuer à sa jeunesse. L'épine dorsale notamment et le rein, — parfois trop long, — n'ayant pas encore assez de force pour supporter le poids du cavalier, l'animal en éprouve une gêne qui rend ses mouvements incertains et lui fait ainsi remuer l'encolure avec inquiétude comme s'il cherchait un moyen de se soustraire au travail pénible qu'on lui impose. En pareil cas, le mieux est d'attendre qu'il soit plus formé par l'âge avant de le monter ; tout au moins est-il indispensable de ne lui faire porter qu'un cavalier léger, de n'entreprendre son dressage qu'avec une grande prudence, de ne le mener pendant longtemps qu'au

pas et de graduer ensuite ses leçons de manière qu'elles soient un exercice gymnastique salubre, c'est-à-dire qu'elles fortifient son organisme *sans jamais amener la fatigue*.

Dans le second cas, la conformation particulière de l'animal, laquelle doit plus tard devenir une qualité, pourrait, par la maladresse du dresseur, occasionner de graves désordres et engendrer des défenses sérieuses.

Indépendamment des recommandations que nous venons de faire, les moyens à employer sont les mêmes dans les deux cas :

Dès que le cheval comprend l'action isolée de chaque jambe et qu'il exécute avec une soumission suffisante les mouvements de deux pistes, pendant lesquels il faut avoir soin de laisser le plus de liberté possible à l'encolure sans se préoccuper de la position de la tête autrement que pour guider la marche du cheval, car si l'on était trop exigeant on ferait infailliblement naître la résistance : en un mot, dès que l'élève sera en état d'être monté sur la route par un cavalier habile et prudent, il faudra le mener dehors et l'exercer pendant longtemps *sur la ligne droite*, au pas d'abord, puis au trot, mais toujours sur le filet, une rêne dans chaque main. On évitera surtout de

monter ou de descendre les côtes, on aura soin d'entretenir constamment l'impulsion afin que le cheval prenne un point d'appui suffisant sur le mors, et on attachera maintenant une importance toute particulière à la position directe de l'encolure dont on empêchera les déplacements latéraux en les prévenant autant que possible et en y résistant par d'adroites oppositions de rênes. L'allure devra être toujours bien franche, bien calme et plutôt un peu allongée.

Il est essentiel de ne point se servir de longtemps du mors de bride qui ne pourrait qu'occasionner des désordres ; on ne demandera même pas la moindre légèreté sur le filet, et ce n'est qu'une fois qu'on aura obtenu la bonne direction de l'encolure avec appui constant sur la main, qu'on reviendra au manège. Là encore, il faudra pendant longtemps se contenter de marcher au pas et au trot sur la piste avant de continuer le dressage, afin de confirmer l'élève dans ce qu'il a appris et d'éviter, en lui demandant trop tôt des mouvements variés, qu'il reprenne ses mauvaises dispositions qui deviendraient des habitudes.

Le cheval qui tient la tête de côté.

Il y a des chevaux qui au lieu de tenir l'encolure et la tête directes ont tendance à les tourner, soit à droite, soit à gauche. En dressant des poulains, nous avons eu maintes fois l'occasion de remarquer, ainsi que plusieurs de nos illustres devanciers, qu'en pareil cas les chevaux tiennent plutôt la tête à gauche et ont aussi plus de propension à tourner à gauche qu'à droite.

Cela provient-il, comme le dit Franconi, de ce que la main du cavalier est mieux placée pour tourner à gauche? ou de ce que, selon le capitaine Raabe, les rênes de la bride étant séparées par le petit doigt et le poignet arrondi, la rêne se trouve raccourcie et amène le bout du nez du cheval à gauche? ou bien encore de ce qu'une barre est plus sensible que l'autre?

A notre avis, aucune de ces raisons n'est la bonne. Si l'on admet qu'il n'y ait ni bouches sensibles ni bouches dures, à plus forte raison doit-on reconnaître que le même animal ne saurait avoir une barre sensible et l'autre dure, — et surtout la barre gauche toujours plus sensible que la droite. Nous croyons avoir dé-

montré qu'en tenant les rênes de bride séparées par le petit doigt, on peut parfaitement agir également avec l'une et l'autre sur la bouche du cheval. Et quant à la position de la main, ce n'est pas elle qui peut avoir occasionné le défaut chez de tout jeunes chevaux.

Selon nous, la résistance provient de ce que depuis sa naissance on aborde le poulain à l'écurie du côté gauche, de ce qu'en le tenant en main, soit à pied, soit monté sur un autre cheval, l'homme se place généralement à sa gauche, le fait tourner à gauche beaucoup plus souvent qu'à droite, etc.

Donc le moyen le plus rationnel à opposer au mal consisterait à aborder le poulain aussi souvent du côté droit que du côté gauche, à le promener en main tantôt à droite, tantôt à gauche, etc.

Mais, comme il est fort difficile de s'assurer que ces précautions ont été prises, il faudra, dès qu'on s'apercevra de la mauvaise disposition du jeune cheval, l'en corriger, afin qu'elle ne dégénère point en habitude :

En marchant au pas, on exigera le pli de la tête sur l'encolure du côté où le cheval résiste, c'est-à-dire à droite s'il tient la tête à gauche *et vice versa* ; on exagérera même un peu ce pli au besoin, et dès qu'on rencontrerait une résistance on arrêterait le cheval et

l'on exigerait le pli, puis on repartirait, toujours au pas. On n'insistera pas trop longtemps sur ce travail pendant les premières fois, et l'on rendra souvent après la concession. Peu à peu on exigera davantage et, pendant quelque temps, on fera toujours faire au jeune cheval ses promenades avec le pli du côté opposé à celui où il a tendance à tourner la tête. Puis on répétera la même chose au trot, et l'on continuera ainsi jusqu'à ce qu'on ait corrigé complètement un mal par un autre.

Il sera bon de faire sentir l'éperon gauche en arrière lorsqu'on demande le pli à droite, l'éperon droit lorsqu'on demande le pli à gauche, ce qui permettra d'employer moins de force avec la main et de rappeler plus efficacement le cheval à l'ordre par une pression de la jambe.

Ces moyens ont ceci de bon qu'ils peuvent être employés sur la ligne droite, c'est-à-dire pendant les promenades sur la route, et qu'ils ne nécessitent pas un travail au manège toujours à la même main ou des cercles toujours du même côté, ce qui pourrait avoir des inconvénients.

Souvent les jeunes chevaux présentent des résistances de ce genre au moment où leurs dents de lait sont remplacées par les dents de cheval. Le cas n'a

alors aucune gravité, il est bon cependant d'agir comme nous venons de le dire, afin que l'animal ne prenne pas une mauvaise habitude. On se servira beaucoup plus du mors de filet que du mors de bride qui serait trop dur.

Lorsque de vieux chevaux ont des habitudes déjà enracinées, il est à peu près impossible de les leur faire abandonner. Il y a ainsi des chevaux de voiture qui tirent continuellement sur une seule guide ; ceux-là ont fini par avoir une barre beaucoup moins sensible que l'autre, ou souvent ils ont de mauvaises dents qui les font souffrir.

Des corrections en général.

Nous croyons ne pouvoir mieux faire que de reproduire ici les lignes suivantes, écrites par M. J. Peller fils, dans l'*Équitation pratique*. On fera bien de les relire souvent et de peser attentivement la valeur de chaque mot :

« La correction qui vient après la défense manque d'à-propos ; c'est pendant la défense qu'il fallait châtier.

« Les molettes trop piquantes et la cravache qui sans cesse remue dans la main du cavalier sont également à éviter ; les premières font contracter les chevaux qui refusent alors complètement de se porter en avant ; la seconde, sans cesse aperçue par l'animal et le touchant quelquefois sans que le cavalier s'en doute, le trouble et le rend irrésolu dans sa marche.

« En résumé, soyez sobre de châtiments ; mais quand vous punissez, ayez de l'à-propos et de la vigueur. Commencez par *occuper* les chevaux dont vous suspectez la franchise ; l'emploi discret et varié avec opportunité de l'appel de langue, du bridon et des jambes, les caresses sur l'encolure avec un entier abandon de la main, ou, au contraire, de légers attouchements de la cravache derrière la botte, accompagnés d'une tension plus soutenue des rênes, détourneront l'attention de l'animal des causes extérieures propres à l'exciter à la résistance,

« Mettez-le en confiance ; gardez-vous, quand vous prévoyez une défense, d'employer les aides de cette manière soudaine et durement marquée qui avertit le cheval de l'état de suspicion dans lequel vous le tenez, et qui éveille en lui la pensée de la lutte ou l'idée de la crainte. Tenez-vous sur vos gardes sans qu'il puisse s'en douter. Préparez vos armes, mais dans l'ombre.

« Si vous arrivez à la correction, souvenez-vous qu'elle exige du discernement et de l'adresse; j'entends par là une rapide appréciation du terrain sur lequel on se trouve, des embarras que la correction immédiate peut susciter à quelques pas de là, des concessions faites par le cheval dans la défense précédente, de l'état de surexcitation physique ou morale du sujet, auquel il faut peut-être donner le temps de se remettre et de reprendre haleine, etc.; car je ne puis entrer dans tous les détails que la question comporte. »

M. Pellier termine par cette citation de Pluvinel :

« Si un homme souffre quantité d'extravagances et de désordres à son cheval sans raison (pour ce qu'il faut quelquefois endurer avec jugement) et sans qu'il le chastie, *celui-là se doit véritablement nommer ignorant et non patient*; comme aussi celui qui bat son cheval sans nécessité, et lorsqu'il n'a besoin que des aydes, qui le tourmente des esperons, de la gaule, de la bride et du caveçon au moindre petit manquement qu'il fait, sans chercher autre invention pour le ramener quand il commet ses légères fautes, *je nomme aussi très certainement cet homme-là colère, ignorant et non pas résolu*: car la résolution est proprement de chastier le cheval *quand il est temps et non autrement*. »

Le cheval qui serre la jambe du cavalier au mur et celui qui refuse de se séparer des autres.

Bien qu'on ait bien des fois indiqué les moyens à employer lorsqu'un cheval cherche à se serrer contre un mur, contre un arbre, etc., il y a encore beaucoup de cavaliers qui, en pareil cas, ne songent qu'à attirer la tête et l'avant-main du côté opposé, ce qui fait que les hanches s'appuient de plus en plus contre le mur. Il faut, au contraire, obliger l'animal à tourner la tête vers le mur, en se servant pour cela de la rêne du filet, de manière à détacher la croupe qui, on le sait, se jette toujours du côté opposé à celui où l'on attire les épaules. Alors, on fera agir la jambe qui allait être serrée et, au besoin, l'éperon, et l'on éloignera ainsi le cheval du mur par des pas de côté, toujours en opposant, autant qu'il sera nécessaire, les épaules et même l'encolure aux hanches. Si, une fois amené à une certaine distance du mur, l'animal résiste encore, on entamera, toujours à l'aide de la même jambe, de petites voltes renversées de deux pistes, et lorsqu'on sentira que le cheval est enfin disposé à se soumettre, on le portera vivement en avant.

Ici, comme dans la plupart des cas, le meilleur correctif consiste à prévoir le mouvement du cheval assez

à temps pour pouvoir l'empêcher, en tournant, comme nous venons de le dire, sa tête du côté du mur, avant qu'il y ait jeté ses hanches. Il sera bon, si la résistance se renouvelle, de pincer assez vigoureusement de l'éperon, ce qui, au bout de quelques leçons, détruira définitivement la mauvaise habitude prise ou le caprice qui allait dégénérer en habitude.

Les mêmes moyens seront excellents pour accoutumer un cheval à se séparer des autres : tant qu'il fera des difficultés, on le placera, soit à droite, soit à gauche du rang, jamais au milieu, et on lui tournera la tête du côté de son voisin, de manière à détacher la croupe d'abord ; on l'emmènera ainsi à quelque distance par des pas de côté, lui tenant toujours la tête tournée vers les autres chevaux, car on peut plus facilement l'empêcher de se porter en avant que de reculer ou de se jeter de côté pour les rejoindre, puis on lui fera faire quelques voltes renversées de deux pistes, pour l'occuper pendant que les autres s'éloigneront, et, enfin, on le portera en avant dans la direction que l'on veut suivre.

Dans ce cas, comme dans le précédent, on peut se servir énergiquement de l'éperon pour emmener le cheval loin du mur ou des autres chevaux ; mais il faut bien se garder de le corriger après qu'il a obéi à la jambe.

Toute règle à ses exceptions. Ainsi, il peut se faire qu'un animal voyant les autres partir sans lui, bondisse en avant pour les rejoindre, tandis que peut-être une fois placé lui-même dans une direction opposée, il ne songerait pas à reculer; on tournera la croupe de celui-là du côté des autres chevaux, après l'en avoir séparé par des pas de côté, et l'on s'efforcera, en tenant une rêne de filet dans chaque main, de l'empêcher de tourner, soit à droite, soit à gauche, jusqu'à ce qu'à un moment donné, on puisse le diriger.

La cravache peut quelquefois mieux réussir que la jambe, pour déplacer les hanches; mais, outre qu'on ne peut l'employer aisément pendant que l'animal est près d'un mur ou d'un autre cheval, la jambe et l'éperon ont ordinairement plus de puissance; du reste, le dresseur avant de mettre son élève avec d'autres doit le faire travailler seul dans le manège jusqu'à ce qu'il l'ait parfaitement soumis aux aides en lui inspirant même la crainte des jambes et des éperons; il l'exercera ensuite *en reprise* avec d'autres, les chevaux étant séparés entre eux par de grandes distances, lui fera faire beaucoup de mouvements individuels, doublés, voltes, etc., le fera passer de la tête à la queue de la reprise, etc., et c'est seulement lorsque tout cela s'exécutera facilement au manège, qu'on mènera le cheval en promenade avec d'autres dont on le séparera fréquemment.

Nous avons pu constater les excellents résultats qu'on a obtenus dernièrement dans certains régiments de cavalerie en employant ce système.

Dans certains cas exceptionnels, il peut être utile, après avoir déplacé la croupe, d'immobiliser le cheval, de le clouer, en quelque sorte, sur le sol par la contrainte, c'est-à-dire par une pression énergique des éperons au passage des sangles, dont nous parlerons un peu plus loin.

Si la méthode que nous venons de résumer, et qui est si connue de tous les bons écuyers, était bien appliquée dans les régiments de cavalerie, on ne verrait pas tant de chevaux de troupe refuser de quitter le rang, — ce qui a là, incontestablement, une gravité plus grande que partout ailleurs.

Presque toujours, les chevaux qui résistent de la sorte n'ont pas été suffisamment ou assez tôt exercés aux mouvements de deux pistes, par lesquels nous avons recommandé de commencer le dressage.

Le cheval qui rue à la botte.

Lorsqu'on remarque chez un cheval des dispositions à ruer à la botte, dispositions qui se manifestent presque toujours dès la première fois qu'on lui fait sentir l'éperon, ou, — plus rarement, — lorsqu'on le touche avec la cravache, ou enfin, — mais plus rarement encore, — à la seule pression de la jambe, il faut, si l'animal est tout jeune et non encore dressé, n'attacher aucune importance à ce léger désordre et habituer seulement par degrés l'élève à accepter le contact qui l'effraye ou l'irrite, en ayant soin de ne pas exciter davantage sa mauvaise humeur par une correction qu'il ne pourrait comprendre.

S'il supporte la cravache et regimbe à l'éperon, on le promènera au pas et au trot au sortir de l'écurie, en s'abstenant de rien faire qui puisse provoquer la défense; puis, quand il sera calmé par l'exercice, on lui donnera de temps en temps, pendant qu'il sera au trot, de petits coups de cravache derrière la botte, à intervalles de plus en plus courts, mais sans aller, bien entendu, jusqu'à irriter l'animal; puis on le mettra au pas, et, après l'avoir laissé marcher pendant quelque temps en toute liberté, on recommencera les petits coups de cravache que l'on fera suivre cha-

que fois d'un léger toucher de l'éperon, sans s'inquiéter si le cheval rue à la botte, mais en exigeant qu'il ne s'arrête pas dans sa marche. Peu à peu la pression des jambes étant continuelle et le toucher des éperons revenant de plus en plus fréquemment, mais toujours très légèrement, l'animal s'y habituera et finira par n'en être plus du tout inquiet. Ce travail ne devra pas durer trop longtemps ; on caressera le cheval sur l'encolure et on passera à d'autres exercices, mais on reviendra de temps en temps au toucher de la cravache d'abord et des éperons ensuite, jusqu'à ce que le calme soit complètement obtenu. Il va sans dire que, selon l'irritabilité du sujet, les molettes devront être très usées ou même enveloppées de chiffons pour les premières leçons. On évitera surtout de laisser l'éperon au poil, ce qui produirait un chatouillement et amènerait inévitablement la défense.

Si le cheval accepte l'éperon et regimbe à la cravache, on suivra inversement le même système, c'est-à-dire qu'on commencera par de petites attaques des éperons suivies chacune d'un léger coup de cravache, ayant soin de ne pas laisser la cravache en contact avec le poil et de ne point l'approcher du corps avec hésitation. Une cravache peu flexible est de rigueur, afin qu'elle n'agisse pas à l'insu du cavalier.

Lorsque le cheval n'accepte ni l'éperon ni la crava-

che, on commencera par lui faire supporter celle-ci, en se servant beaucoup des jambes comme préparation. Enfin, quand la pression seule de la jambe suffit à provoquer la ruade à la botte, on la fera sentir presque continuellement, donnant souvent de petits coups de mollets. En un mot, on le voit, le système qu'il convient d'appliquer ici, dérive de celui que nous avons indiqué d'une manière générale pour le dressage des chevaux trop ardents et nerveux.

Au bout de quelque temps, si la correction devenait nécessaire, on appliquerait énergiquement la cravache chaque fois que le cheval ferait le mouvement de frapper la botte du cavalier, élevant en même temps la main pour empêcher une ruade, et l'on donnerait le coup de cravache non seulement du côté où le cheval aurait frappé, mais sur le membre même. On pourrait ensuite, comme l'indique M. J. Pellier fils, entamer la volte ou la pirouette renversée, avec la jambe du même côté.

Le cheval qui cherche à mordre la jambe du cavalier.

Cette défense n'a rien de bien dangereux, puisqu'il suffit de s'opposer au mouvement de la tête au moyen

de la rêne de filet du côté opposé ; mais, si on la laissait dégénérer en habitude, elle deviendrait fort désagréable en ce qu'elle nuirait à la position régulière de l'encolure, à la mise en main et même à la facile exécution des mouvements qu'on demanderait au cheval. Nous venons d'indiquer le moyen fort simple qui suffit ordinairement avec les jeunes chevaux. Si, au bout de quelques jours, l'animal continuait d'employer la même défense ou le même jeu — car il n'agit ainsi le plus souvent que par espièglerie, — il faudrait lui donner un bon coup de cravache sur le nez du côté où il tourne la tête ; après plusieurs leçons de ce genre, il suffira de lui montrer la cravache et bientôt il sera complètement corrigé de son défaut.

Le même moyen s'applique au cheval qui mord ses voisins.

Le cheval qui force la jambe du cavalier.

Lorsqu'un cheval résiste à la pression de la jambe et s'appuie sur cette jambe au lieu de la fuir, il faut, au lieu d'employer des moyens violents, mettre pied à terre et faire exécuter le mouvement à l'aide de la

cravache. On remonte ensuite à cheval et l'on fait d'autres exercices, puis on descend de nouveau et l'on revient ainsi fréquemment au mouvement que le cheval n'exécute pas volontiers, ayant soin de ne pas insister trop longtemps chaque fois. Lorsque l'animal ne fera plus de difficultés pour céder à la cravache, il sera temps de répéter les mêmes mouvements en selle, en s'aidant de l'opposition des épaules et même de l'encolure aux hanches avec la force nécessaire pour obliger la croupe à se porter du côté opposé. Au besoin on aurait recours au pincer de l'éperon pour faire craindre la jambe, mais dès que le cheval cède on ne doit plus se servir que de petits coups de mollet, lesquels ont bien plus de pouvoir qu'une pression continue : le toucher ou même le pincer de l'éperon se ferait de nouveau sentir dès que la résistance reparaitrait. En résumé, exiger peu la première fois, afin de ne pas rebuter le cheval, mais exiger ; céder dès qu'il y a une concession, mais ne céder qu'après la concession, et surtout faire en sorte que les épaules précèdent toujours les hanches : car c'est en exigeant ou en permettant un déplacement exagéré de l'arrière-main qu'on fait naître la résistance et qu'on rend les animaux rétifs.

Nous recommanderons tout particulièrement dans ce cas d'*accélérer toujours la marche directe* avant de demander les pas de côté afin d'éviter le ralentisse-

ment et l'arrêt. On fera bien de se servir, pour opposer les épaules aux hanches de la rêne contraire par pression, afin de n'avoir pas à tordre l'encolure d'une manière exagérée; et lorsqu'il sera nécessaire de porter les mains du côté où l'on va pour y amener les épaules, il faudra avoir soin d'augmenter en même temps l'action de la jambe et de faire au besoin agir l'éperon pour rester maître des hanches.

Il y a des chevaux qui ont le défaut opposé à celui dont nous venons de parler, c'est-à-dire qui fuient trop précipitamment la jambe dès qu'ils en sentent le contact. Il faudra, d'abord sur la ligne droite, les habituer à supporter la pression constante des deux jambes, puis, pendant les pas de côté, contrebalancer l'action de la jambe qui déplace les hanches au moyen de la jambe opposée, les mains amenant en même temps la tête dans la direction où l'on va.

Nous n'avons jamais rencontré de chevaux qui n'aient été en fort peu de temps complètement soumis aux indications des jambes, par les moyens si simples que nous venons d'indiquer.

**Le cheval qui refuse de tourner soit à droite
soit à gauche.**

On rencontre quelquefois des chevaux qui tournent facilement à droite au pas, au trot et même au galop, et qui font des difficultés pour tourner à gauche ; d'autres, au contraire, tournent volontiers à gauche et refusent de tourner à droite : enfin, il y en a qui se laissent souvent diriger en tous sens par leur cavalier sans opposer la moindre résistance, et qui d'autres fois, soit par caprice, soit pour toute autre cause, refusent d'obéir.

Pour plus de clarté, nous supposerons qu'il s'agisse de tourner à droite : tout ce que nous dirons s'appliquera donc inversement pour tourner à gauche.

La résistance se manifeste de bien des façons différentes :

Tantôt le cheval cédant à la traction de la rêne droite du filet tourne bien la tête et l'encolure à droite, mais il jette en même temps la croupe du côté opposé, s'écarte ainsi de la ligne à suivre et entraîne son cavalier à gauche.

Tantôt il élève l'encolure et, résistant à l'action de la rêne, il tourne seulement le nez à droite et continue de marcher en ligne droite, soutenant l'encolure et le haut de la tête à gauche.

Tantôt, dans cette dernière position, l'avant-main tout entière se porte à gauche et le cheval se jette de ce côté, soit par une pirouette sur les hanches, soit par un écart, soit seulement par des pas de côté — ou enfin il s'arrête et s'accule.

Chez le jeune cheval dont on commence le dressage, ces tentatives d'insoumission n'ont que peu de gravité; mais comme elles conduisent à l'acculement, il est très important d'y remédier promptement par les moyens rationnels.

Le cheval soi-disant dressé, qui présente les mêmes défauts, est presque toujours un animal plus ou moins acculé et rétif, qu'il est, par conséquent, indispensable de confier à un dresseur expérimenté.

Occupons-nous d'abord du premier : les moyens que nous allons indiquer s'appliqueront d'ailleurs fort bien au second.

On devrait toujours, nous l'avons dit, commencer le dressage de tous les chevaux dans un manège :

tel animal, qui sur la route refusera de prendre un chemin à droite et se défendra, tournera probablement sans difficulté de ce côté, lorsqu'il sera dans un espace restreint et tranquille, loin de toutes distractions. De plus, dans un manège où l'on tourne toujours *en dedans*, l'animal ne peut se jeter en dehors puisque le mur l'en empêche et il tombe sous le bon sens que lorsqu'une fois on sera maître de le diriger en tous sens dans un manège, lorsqu'il connaîtra les aides et qu'il aura au besoin appris à les craindre, on triomphera beaucoup plus aisément de ses résistances au dehors.

Mais il peut arriver que les premières fois il résiste même dans un manège. Ici, du moins, le cavalier qui ne parvient pas, par une suite d'exercices gradués, à se rendre maître de sa monture et à la soumettre à toutes les indications des mains et des jambes, n'est qu'un maladroit.

Notre système de dressage, basé sur l'emploi des pas de côté pour *débourrer* le jeune cheval est, croyons-nous, le meilleur pour éviter l'acculement.

Dès les premières leçons, l'animal est amené à céder à l'action *impulsive* de chaque jambe. Le cavalier, en commençant ainsi par se rendre maître de l'arrière-main *qui est le siège même de l'impulsion* est

sûr de pouvoir bientôt pousser le cheval sur la main, le porter en avant. Ce résultat obtenu, il devra, avons-nous dit, travailler sur la ligne droite au pas et au trot, sur le filet, en ayant soin d'exiger toujours que sa monture prenne un léger point d'appui sur le mors.

Il est entendu que, surtout s'il prévoit de l'hésitation de la part de son élève, il doit bien se garder de lui demander les mouvements qui pourraient amener des résistances ou des défenses, tant que l'animal ne lui paraît pas suffisamment familiarisé avec son travail journalier, et surtout suffisamment confirmé dans l'habitude d'obéir à l'action impulsive des jambes, en se portant franchement et en restant toujours sur la main.

Si l'on a commencé ainsi l'éducation du jeune cheval, nous sommes intimement convaincu qu'il ne fera aucune difficulté, lorsque, ensuite, on lui demandera de tourner soit à droite, soit à gauche dans le manège, d'autant plus qu'il aura déjà été habitué tout naturellement à obéir aux aides en passant les coins. Toutefois, il ne faut point oublier que, quel que soit le mouvement qu'on veuille exécuter, il faut toujours l'impulsion, et que, surtout si elle n'existe pas naturellement, les jambes doivent pousser, pousser, avant et pendant. Cette impulsion contribue puissamment

à prévenir toute résistance et à rendre le cheval docile aux indications des rênes.

Si le dressage n'a pas été bien commencé, il faudra revenir aux exercices que nous venons d'indiquer : pas de côté, puis travail sur la ligne droite avec appui constant et léger sur le mors de filet, ce qui prépare l'animal aux moyens que l'on va maintenant employer pour le forcer à céder à toutes les indications des aides, notamment dans les changements de direction.

Lorsque le cheval ainsi *préparé* refuse encore de tourner à droite, il faut examiner de quelle manière se produit la résistance.

Si la croupe se jette à gauche, — ce qui est le cas le plus fréquent, — on devra commencer le mouvement par des pas de côté, en opposant même les épaules aux hanches si c'est nécessaire, de manière à déplacer d'abord la croupe vers la droite, puis graduellement on portera les mains à droite en tirant sur la rêne droite pour amener l'avant-main dans la nouvelle direction. Cette méthode, outre qu'elle réussit presque toujours fort bien à vaincre la résistance du cheval, a de plus l'avantage de le disposer à tourner plus tard franchement à droite sans jeter les hanches à gauche.

Si, au contraire, le cheval résistait en jetant les épaules à gauche, soit par une pirouette, soit par un écart ou des pas de côté, on pourrait se servir de la jambe droite en même temps qu'on tirerait sur la rêne droite, de manière à faire faire à la croupe un quart de pirouette autour des épaules, et l'animal se trouvant ainsi dans la direction voulue, on le pousserait aussitôt en avant, en lui rendant la main sans cesser de sentir légèrement la bouche. Cependant, même dans ce dernier cas, il est quelquefois préférable, dès qu'on sent l'animal résister à l'action des rênes, de commencer par détruire la contraction de l'encolure en tirant doucement sur la rêne gauche et en faisant sentir l'appui de la rêne droite, puis de chasser les hanches à droite comme nous avons dit plus haut ; par ce dernier moyen, en effet, le cheval se trouve poussé par des pas de côté dans la direction même où l'on veut qu'il aille.

Si le cheval déjà habitué à être monté et devenu rétif oppose une résistance plus opiniâtre, il devient nécessaire, non seulement de lui faire connaître les jambes, puisqu'il les connaît déjà, mais de les lui faire craindre. Pour cela on emploiera adroitement les attaques énergiques des éperons pendant le pas et surtout pendant le trot, puis quelquefois aussi pendant les pas de côté, et lorsque la résistance se produira, si, au moment où l'on cherche à la décomposer, l'ani-

mal ne cède pas à la pression de la jambe, on aura recours au toucher ou au pincer de l'éperon, et on le *forcera* ainsi à obéir. Toutes les fois qu'il est nécessaire d'employer la contrainte, c'est sur les jambes qu'il faut compter; les mains ne doivent agir que pour donner une indication et s'opposer avec la force nécessaire aux déplacements de l'avant-main. A ce propos, il peut être bon de faire remarquer à ceux qui ne le savent pas, que lorsqu'on emploie la rêne directe pour faire tourner le cheval, il faut toujours qu'elle agisse graduellement et jamais *par saccades*, autrement un animal nerveux se jetterait presque toujours du côté opposé, cherchant avant tout à se soustraire à une action brutale du mors. Enfin, bien que la rêne directe du filet soit assurément dans la plupart des cas le moyen le plus puissant de vaincre les résistances latérales, il ne faut pas oublier que l'appui simultané de la rêne opposée sur l'encolure a aussi son importance; on rencontre même souvent des chevaux qui hésitent à céder à la rêne directe et que l'emploi de la rêne opposée décide à obéir. Il est évident qu'un dresseur intelligent doit étudier et, en quelque sorte, deviner toutes les dispositions du cheval qu'il monte, afin de pouvoir tirer parti de tous les moyens auxquels son expérience lui dira qu'il doit avoir recours.

Quelquefois un coup de cravache donné sur le nez du côté gauche, pendant la résistance, détermine le

cheval à tourner à droite, et il suffit ensuite de lui montrer la cravache.

Ici, comme toujours, quand le cheval aura plusieurs fois exécuté le mouvement, il n'hésitera plus sous un bon cavalier; dès qu'il sentira la jambe gauche, il se portera à droite et *vice versa*.

Nous n'avons rien dit des chevaux qui refusent de tourner parce qu'ils souffrent d'une barre : dans ce cas, c'est la barre du côté où le cheval refuse de tourner qui est blessée. La résistance cessera quand le mal sera guéri.

Quant aux chevaux qui s'arrêtent en refusant de tourner, nous allons nous en occuper en parlant de l'acculement.

Le cheval qui s'accule.

Lorsqu'un cheval s'accule, c'est-à-dire s'arrête court ou recule en refusant d'avancer, la résistance provient :

Ou bien de l'ignorance de l'animal qui ne connaît

pas encore la puissance des aides et qui, habitué jusqu'alors à jouir pleinement de sa liberté, cherche instinctivement à se soustraire à toutes les exigences de son cavalier, — ce qui est bien naturel ;

Ou bien de ce qu'il est faible et ne peut exécuter, sans éprouver une souffrance quelconque, les exercices qu'on lui demande ;

Ou bien de ce qu'il a été mal débourré par un maldroit qui, dès les premières velléités d'insoumission, a voulu employer la force ou la brutalité pour dominer un jeune animal sans avoir seulement songé d'abord à *préparer* les moyens qu'il comptait employer ;

Ou enfin de ce qu'un dresseur inexpérimenté a cherché à *rassembler* un cheval avant de l'avoir rendu bien franc sur le filet et de l'avoir amené à *se livrer* en prenant constamment un point d'appui sur la main. Beaucoup de cavaliers, — faut-il dire même d'écuyers, — ont la manie de *rechercher* beaucoup trop tôt, — et souvent beaucoup trop, — le cheval qu'ils..... dressent ; de vouloir le mettre en main, le faire reculer, etc., avant qu'il sache marcher droit devant lui.

Cette dernière cause d'acculement est peut-être malheureusement la plus fréquente.

Mais ici ce n'est plus un cheval qui *s'accule* pour ne pas obéir : c'est un cheval qui *est acculé* par suite d'un mauvais dressage. Nous ne nous en occuperons pas maintenant et nous consacrerons à ce sujet important un chapitre spécial lorsque nous parlerons de l'équilibre.

Revenons donc aux trois premiers cas dont nous avons parlé plus haut : le cheval qui s'accule par ignorance des aides ; celui qui s'accule par faiblesse ; celui qui s'accule parce qu'il a été débourré par un maladroit.

Lorsque le cheval résiste parce qu'il ne connaît pas les aides, le meilleur remède et le plus efficace consiste à commencer son dressage par des pas de côté : c'est le véritable moyen de lui faire apprécier toute la puissance impulsive des jambes. On commencera par faire exécuter ces mouvements à l'aide de la cravache, le cavalier étant à pied ; puis, dès que l'animal s'y soumettra sans résistance, — ce qui est l'affaire de fort peu de temps si le dresseur est adroit, — celui-ci se mettra en selle et recommencera les mêmes exercices en se servant de ses jambes et en s'aidant au besoin de la cravache. Il aura soin de ne pas insister trop longtemps sur ce travail et l'entrecoupera fréquemment, pour ne pas rebuter l'élève, de marches au pas

et au trot sur la ligne droite pendant lesquelles le cheval se montrera d'autant plus franc qu'elles seront pour lui une récompense après les mouvements de deux pistes.

Il est quelquefois impossible de porter un cheval en avant droit devant lui, tandis qu'il ne peut pas résister à l'action d'une seule jambe renforcée de la cravache si le cavalier oppose adroitement et sans trop de force les épaules aux hanches. Or, on connaît ce principe fondamental : mobiliser d'abord, diriger ensuite. Après avoir déplacé les hanches à droite au moyen de la jambe gauche, puis à gauche au moyen de la jambe droite, c'est-à-dire après avoir habitué l'animal à céder à l'action impulsive de chaque jambe séparément, on pourra bien plus facilement le porter en avant. *Mais il est essentiel de n'exiger qu'un déplacement peu sensible de la croupe pendant ces pas de côté et de faire toujours précéder les épaules ;* le cavalier y réussira d'ailleurs facilement s'il ne s'astreint pas à suivre une direction déterminée, mais qu'au contraire il fasse marcher son cheval sur une ligne quelconque, courbe ou oblique, peu importe, de manière à ne laisser jamais les épaules en retard, ce qui au lieu de détruire les dispositions à l'acculement ne ferait que les favoriser. Nous avons déjà conseillé, dans ce but, de commencer les pas de côté avec l'épaule en dedans et non avec la tête au mur.

Pendant que le cheval marche au pas ou au trot sur la ligne droite, c'est-à-dire sur la piste, s'il lui arrive de s'arrêter, il faudra commencer aussitôt, — et autant que possible avant l'arrêt, — ce mouvement de l'épaule en dedans, pendant lequel on ne se préoccupera que fort peu de la position de l'encolure, s'attachant seulement à faire céder la croupe et à pousser toujours le cheval sur la main : au besoin les attaques de l'éperon, plus ou moins sévères selon les chevaux, viendraient augmenter la puissance de la jambe et stimuler l'animal pour que le mouvement se fasse toujours en avançant et sans hésitation.

Ce n'est qu'après avoir obtenu la soumission et la franchise dans ces exercices que l'on pratiquera sur la ligne droite et toujours pendant un temps de trot assez allongé, les attaques simultanées des deux éperons qui seront alors très vite comprises. Il sera temps après cela de laisser de côté les mouvements de deux pistes et de faire sur les routes des promenades au trot allongé qui ne tarderont pas à rendre le cheval complètement franc. On comprend que tant que ce dernier résultat ne sera pas obtenu, il faudra s'abstenir de tous les mouvements qui pourraient favoriser l'acculement : pirouettes sur les hanches, reculer, etc.

Si, pendant une de ces promenades au dehors, le

cheval venait encore à s'arrêter, on reviendrait aux mouvements de deux pistes qu'on lui ferait exécuter pendant une vingtaine de mètres en suivant la route ou sur un cercle, et on terminerait le mouvement par le pincer des deux éperons au moment où l'on sentirait que le cheval est disposé à se porter en avant sans hésitation.

Il peut certainement être bon, les premières fois surtout, de pratiquer les attaques des éperons en descendant une côte peu rapide : l'impulsion naturelle que le cheval acquiert ainsi le portant à profiter du soutien que lui prête la main, il s'appuie sans répugnance sur le mors. Mais il ne faut pas oublier qu'ici ce n'est pas l'impulsion donnée par l'arrière-main qui pousse le cheval sur le mors, c'est l'impulsion naturelle que tous les corps acquièrent dans les descentes : l'animal retient même ses propres forces pour n'être pas entraîné dans sa course au delà d'une certaine vitesse. Voilà pourquoi nous conseillerons de mettre le cheval au trot vers le bas d'une côte : on lui fera sentir à plusieurs reprises les attaques des éperons pendant la descente, de manière qu'il se livre franchement, puis, en arrivant sur le terrain plat, le cavalier devra s'efforcer, au moyen de ses jambes et de ses éperons, d'entretenir l'impulsion et la vitesse pour que le cheval continue de s'appuyer sur la main. Ces temps de trot ne devront pas être trop prolongés ; il

faut éviter que l'animal ait l'occasion de revenir à ses premières habitudes.

Mais on n'aura complètement triomphé du retrait des forces que lorsqu'on pourra obtenir un point d'appui constant sur la main *en montant* des pentes douces au trot et au galop, alors que le rein et les jarrets travaillent pour donner la vitesse.

Quant aux chevaux qu'une mauvaise conformation ou une faiblesse organique dispose à s'acculer, il faut examiner d'où provient la faiblesse et agir en conséquence.

Si l'animal est jeune ou n'a pas assez de vigueur pour supporter le travail, il faudra différer son dressage jusqu'à ce qu'il ait acquis des forces avec l'âge ou qu'il soit en meilleure condition.

S'il est entièrement développé et en bon état de santé, et qu'il y ait seulement faiblesse ou mauvaise conformation dans certaines parties de l'organisme, on le soumettra à des exercices modérés qui ne puissent fatiguer les parties faibles, mais qui soient, au contraire, de nature à leur donner graduellement plus de vigueur et de résistance.

Or, les moyens que nous avons indiqués, en même

temps qu'ils combattent avec le plus grand succès les dispositions à la résistance, sont pour les jeunes chevaux un excellent exercice gymnastique. Ils dispensent ordinairement de recourir aux allures rapides qui amènent souvent la fatigue, et, dans tous les cas, si l'on est ensuite obligé d'employer ce dernier moyen, ils ont déjà préparé le cheval et lui ont servi en quelque sorte d'entraînement.

Lorsque l'acculement est dû à une cause physique, on l'attribue ordinairement à une souffrance dans les reins ou les jarrets; souvent il provient d'une souffrance dans l'avant-main. Dans le premier cas, le cheval s'accule parce que son arrière-main ne peut donner facilement l'impulsion; dans le deuxième, parce qu'il cherche à soulager son avant-main en reportant le poids sur l'arrière-main, ou parce qu'il ne peut s'étayer avec assez de force sur ses membres antérieurs (pour reculer).

Nous venons d'indiquer la méthode à suivre pour corriger les mauvaises tendances du jeune cheval. Si, mal débourré, il est devenu tout à fait rétif et s'obstine dans sa résistance, il faudra agir toujours de la même manière, mais en le corrigeant à propos par le pincer énergique de l'éperon, lorsqu'il ne cédera pas à la jambe pour les pas de côté, et par le pincer non moins énergique des deux éperons, au moment où on

lui fait reprendre la ligne droite. Une fois ainsi dressé, il suffira ordinairement, dès qu'il s'acculera, ou plutôt dès qu'il se disposera à s'acculer, de pincer ferme des deux éperons en appliquant aussitôt ensuite un maître coup de cravache derrière la jambe, ping! vlan! pour le remettre en marche; mais il faudra alors avoir soin, si l'animal se porte brusquement en avant, de ne point le retenir.

Avec tous les chevaux qui *tiennent aux jambes*, même sans être acculés, il ne faut pas hésiter à avoir recours pendant 2 ou 3 jours à cette seule leçon. Le cheval ainsi remis sur la main et rendu sensible aux jambes, on ne trouvera plus de difficultés dans la suite du dressage.

En se servant ainsi de la cravache, ou en la faisant siffler en arrière du cheval en allongeant le bras au-dessus de la croupe, on peut presque toujours éviter de faire intervenir la chambrière, laquelle, comme le fait observer M. Gerhardt, « ne doit être « employée que dans des cas rares, et a rendu plus « de chevaux rétifs qu'elle n'en a guéri de la rétivité, « le cheval apprenant très vite à la fuir, ce qui ag- « grave toujours ses résistances. » On conçoit aisément que, s'il est déjà difficile de trouver un bon dresseur, il le soit bien davantage d'en trouver deux. Or, l'aide qui se sert de la chambrière doit être aussi

habile que le cavalier qui monte le cheval, et, de plus, l'entente entre les deux hommes doit être parfaite pour que la leçon soit bonne. Outre qu'il faut frapper adroitement, au bon moment et au bon endroit, c'est-à-dire derrière le cheval et pendant la résistance, il ne faut frapper que lorsque le dresseur qui est en selle s'y attend, et non si l'on voit par exemple que sa solidité est déjà un peu compromise. Quant à dissimuler la chambrière, nous avouons que nous n'approuvons pas ce système, et que nous aimons mieux la laisser voir au cheval, l'élever pour lui faire peur dès qu'il commence à résister et ne frapper que s'il s'obstine dans sa résistance. Il est très difficile, en effet, pour ne pas dire impossible, que le cheval ne voie pas la chambrière; s'il ne l'a pas vue avant qu'on s'en serve, il la voit au moment où il reçoit le coup, et, à partir de ce moment, il se méfie. Pour peu que la frayeur ne soit point tout à fait étrangère à l'insoumission du cheval, le coup de chambrière qu'il recevra inopinément, ne fera que l'effrayer davantage et lui retirer pour longtemps toute confiance. Notre avis est donc qu'il vaut mieux, au contraire, suivre le cheval en lui laissant voir la chambrière, appeler même sur elle son attention pour qu'il ne s'occupe de rien autre chose et ne songe qu'à la fuir. L'important est de le rendre obéissant aux indications des jambes. Or, nous avons dit ce que nous pensons de l'intelligence du cheval et nous

sommes persuadé qu'une fois qu'il aura pris l'*habitude* de se soumettre aux jambes par crainte de la chambrière, il se soumettra machinalement aux jambes seules.

Lorsque le reculer est véritablement une défense, on peut obliger l'animal à continuer le mouvement rétrograde. Cependant nous avons peu d'enthousiasme pour ce procédé, attendu que si l'on insiste trop longtemps, il vient toujours un moment où le cheval s'arrête malgré le cavalier, se campe du devant et refuse de reculer davantage comme un instant auparavant il refusait d'avancer. Pour que la leçon soit profitable, il faudrait ne pas attendre cette nouvelle résistance, et se hâter de reporter l'animal en avant dès qu'il commence à reculer sans précipitation. C'est particulièrement ici que l'on reconnaîtra la nécessité de faire toujours agir les jambes *en arrière* pendant le reculer.

Mais nous préférons employer les moyens que nous avons donnés plus haut, c'est-à-dire après avoir déplacé latéralement l'encolure et les épaules, entamer les pas de côté ou les voltes renversées de deux pistes terminées par un prompt départ sur l'attaque des éperons.

Nous avons jugé inutile de répéter encore qu'avant

de combattre la résistance, il faut tout d'abord s'assurer que le harnachement est bien ajusté, que rien ne peut blesser ou gêner le cheval.

Il faut aussi examiner si l'animal commence habituellement à s'acculer lorsqu'on lui demande tel ou tel mouvement, ou si c'est un caprice qui lui prend à un moment quelconque, et agir en conséquence.

Enfin, parmi les causes qui produisent l'acculement, il en est une que nous n'avons pas signalée : souvent on voit les jeunes chevaux s'acculer, tout simplement parce qu'étant poulains, on leur a laissé prendre l'habitude de reculer en les menant en main. En pareil cas, la résistance n'a rien de grave par elle-même ; elle disparaîtra promptement et complètement dès que l'animal connaîtra les aides ; mais si un dresseur impatient voulait agir avec ce jeune animal comme avec un cheval rétif, il l'exaspérerait et ne tarderait pas à *le rendre* rétif.

Le cheval qui refuse de reculer.

Il y a des chevaux qu'on a beaucoup de peine, dans les commencements, à faire reculer montés. Nous en

avons connu qui exécutaient déjà parfaitement ce mouvement tenus à la main, ou qui même reculaient volontiers à la voiture, et qui, montés, se campaient et restaient obstinément fixés au sol, malgré tous les efforts de leur cavalier et même les coups de cravache donnés sur les genoux par un homme à pied. A la fin, impatientés, il se seraient défendus; on était donc obligé de ne pas insister davantage.

Or, ce n'est point ici la force ni la brutalité qui peuvent vaincre la résistance, mais bien l'adresse et le tact. Le reculer est un mouvement qui, tout simple qu'il puisse paraître à des gens sans expérience, demande infiniment d'habileté dans les moyens employés et de patience dans la préparation de ces moyens.

Nous n'avons jamais vu de chevaux sains qu'on ne pût faire reculer à la main dès les premières fois, en s'aidant de petits coups de cravache donnés sur les genoux. Voilà donc le point de départ. Lorsque l'animal sera suffisamment soumis, assoupli et rendu léger par le dressage pour qu'on puisse le faire reculer — et non avant, — s'il oppose de la résistance, on se gardera bien d'insister; on continuera la leçon par d'autres exercices, et, avant de faire rentrer le cheval à l'écurie, on mettra pied à terre, on le fera reculer à la main quelques pas seulement, et on le

reportera aussitôt en avant, en le flattant et en lui parlant doucement; puis on recommencera une seconde fois, mais en ne lui faisant jamais faire plus de 4 ou 5 pas en arrière et on s'en tiendra là.

Le reculer est peut-être le seul mouvement que nous croyions utile, dans certains cas, de faire longtemps à pied avant de le faire en selle et cela pour deux raisons : il est peu naturel au cheval et il est le contraire de l'impulsion en avant.

Quand le cheval exécutera bien le mouvement de cette manière et s'y soumettra avec une complète bonne volonté, ce ne sera pas encore une raison pour * entreprendre de le faire reculer monté. Il faut, au contraire, lui laisser le temps d'oublier qu'on lui a déjà demandé cela et qu'il l'a refusé : il faut que l'animal soit tellement habitué à reculer à la main que, la première fois qu'on voudra le faire reculer monté, il exécute le mouvement comme une chose toute naturelle, avec laquelle il est familiarisé depuis longtemps.

Donc, on se contentera de terminer chaque leçon de la manière que nous avons indiquée plus haut.

Pendant ce temps, le dressage aura fait des progrès; tous les autres mouvements s'obtiendront avec

de plus en plus de franchise, de souplesse et de légèreté, avec une bonne position de tête et d'encolure ; et on aura toujours terminé les leçons par le reculer à la main, d'abord en se servant du filet, puis avec le mors de bride et en *plaçant* le cheval aussi bien que possible ; enfin, les derniers jours, on fera monter en selle un homme qui prendra simplement une poignée de crins, et n'aura qu'à se laisser porter sans se servir des jambes : le dresseur se tenant à pied devant le cheval, le fera reculer comme les fois précédentes et le renverra à l'écurie.

Le jour suivant, pour terminer la leçon, le cavalier ayant son cheval bien en main et léger entreprendra de lui faire faire quelques pas en arrière, en se conformant à tout ce que nous avons dit dans notre première partie, et après trois ou quatre pas qu'il obtiendra, croyons-nous, facilement, il reportera l'animal en avant, en le flattant, fera quelques tours de manège au pas ou au trot, puis recommencera de même, mettra pied à terre et renverra son cheval à l'écurie.

Si le cheval résistait encore, raidissait son encolure et ne cédait pas à l'action du mors, il serait indubitable que le cavalier s'y prend maladroitement ou emploie trop de force.

Tout le secret pour réussir consiste :

1° A attendre patiemment que le cheval soit en main et léger avant d'entreprendre le reculer ;

2° A commencer par le mobilier en avant, de manière que la décontraction qui en résulte empêche la résistance ;

3° A faire agir le mors *avec d'autant plus de douceur et de finesse, que le cheval se montre plus disposé à résister à la main* ; car il est certain que plus on emploiera de force, plus il résistera, et que si l'encolure se raidit et que l'animal se contracte, on n'obtiendra rien de lui, si ce n'est peut-être une défense plus ou moins dangereuse.

Il est plus facile, les premières fois, de commencer le reculer pendant que le cheval marche au pas : on ralentit d'abord l'allure en la cadencant autant que possible au moyen des jambes, puis on fait agir très doucement le mors en même temps qu'on fait un appel de langue pour obtenir un pas en arrière ; on rend vivement, on reprend doucement pour un autre pas et l'on a soin de reporter en avant après trois ou quatre pas au plus de reculer ; mais si l'on veut reculer étant arrêté, il faut toujours commencer par donner l'impulsion avec les jambes, comme si on

voulait porter le cheval en avant et ne le faire reculer qu'après l'avoir ainsi mobilisé.

Il y a des chevaux qui obéissent volontiers quand on veut les faire reculer, mais qui précipitent la marche rétrograde, — ce qui les amène presque toujours, à un moment donné, à s'arrêter campés du devant et refusant de reculer davantage.

Ce grave défaut qui est une preuve d'acculement, ou tout au moins un acheminement à l'acculement, provient bien souvent, — comme celui dont nous venons de parler, — de ce qu'on a voulu faire reculer le cheval avant qu'il fût suffisamment préparé et exercé, ou de ce que le cavalier ne se sert pas des aides avec toute la justesse voulue, ou enfin de ce qu'il exige un reculer trop prolongé d'un animal qui n'est pas encore en état de le bien exécuter.

Nous ne voyons pas ce que nous pourrions ajouter de nouveau sur ce sujet; tout ce que nous avons dit jusqu'à présent doit suffire à indiquer d'où vient le mal et quel remède il convient d'y apporter. Nous ferons seulement observer que si l'on voit tant de chevaux reculer difficilement ou irrégulièrement, cela tient selon nous à ce que leurs cavaliers ne se servent pas assez des jambes *en arrière*, pendant tout le temps

de la marche rétrograde, de manière à en régler la vitesse et la direction et à conserver toujours l'équilibre parfait qu'on ne peut obtenir autrement. Qu'on veuille bien relire le chapitre que nous avons consacré au reculer dans notre première partie; nous croyons avoir le premier défini, d'une façon précise et rationnelle, le fonctionnement des aides pendant le reculer. Du moins, avons-nous exposé notre système aussi logiquement et aussi clairement qu'il nous a été possible.

Le cheval qui bondit.

Les bonds, et surtout les bonds sur place sont, avec certains chevaux, très déplaçants quand plusieurs se succèdent sans interruption : le premier ne réussit pas ordinairement à déplacer un cavalier tant soit peu solide, mais le second produit déjà un léger désordre, et le troisième... Bref, il y a bien peu de cavaliers dont l'assiette ne soit pas compromise si la série continue.

Les jeunes chevaux bondissent souvent par gaieté. Ils font un bond de temps en temps qu'il faut laisser passer sans y prendre garde; l'habitude du travail

et de la réflexion — oh! oh? qu'avons-nous dit là? — ne tardera pas à les rendre plus sages. Ce n'est qu'après avoir été brutalisés ou maladroitement conduits qu'ils se révoltent et alors il est certain que si le cavalier vide les arçons, l'animal prendra vite l'habitude d'employer un moyen qui lui réussit si bien pour se débarrasser d'un fardeau gênant et se soustraire à des exigences qui l'irritent.

Avec un jeune cheval on se contentera donc de rendre la main si en bondissant il s'enlève plus du devant que du derrière; au contraire, on lui relèvera la tête au moment où il retombe sur le sol s'il a l'habitude de détacher la ruade; mais on évitera surtout qu'il s'arrête.

Lorsque le cheval bondit par malice, il serait imprudent de l'attaquer avec les éperons ou la cravache pendant ou après le premier bond sous prétexte de le porter en avant comme l'indiquent plusieurs méthodes (1); car cela aurait très probablement pour résultat d'irriter le cheval et de provoquer de nouvelles défenses, etc. Il faut, au contraire, s'empresser de paralyser la résistance en la décomposant, afin d'éviter autant que possible *la série* qui se termine souvent d'une manière fâcheuse.

(1) Montfaucon de Rogles entre autres.

Le plus sûr moyen de *décomposer* la résistance consiste à séparer vivement les rênes du filet, si elles ne le sont déjà, et à plier l'encolure, soit à droite, soit à gauche, — souvent un cheval cède plus volontiers d'un côté que de l'autre et il faut savoir en profiter, — en fermant en même temps la jambe du même côté et en chassant la croupe avec plus ou moins de force, de manière à entamer une pirouette renversée ou une volte de deux pistes que l'on continue jusqu'à ce qu'on sente que l'animal n'hésitera pas à se porter en avant dès qu'on rendra la main en fermant les deux jambes. Autant que possible on ne perdra pas de vue l'endroit où s'est produite la défense, et on reportera l'animal en avant quand il se retrouvera au même endroit et tourné dans la même direction.

S'il y a nécessité de corriger, on le fera en pinçant énergiquement de l'éperon dès que la volte sera commencée, et en appliquant même un sérieux coup de cravache derrière la botte. De cette manière la correction suit instantanément la défense : le cheval la reçoit pendant qu'on combat sa résistance et elle cesse dès qu'il se soumet. Pour que le coup soit bien appliqué, il faut tenir la cravache la mèche en l'air et passer la rêne droite *raccourcie* dans la main gauche : on frappe alors derrière la botte en allongeant le bras de toute sa longueur, puis on sépare de nouveau les rênes ; tout cela doit se faire

vivement et il vaut même mieux se contenter du pincer de l'éperon si l'on n'est pas sûr de rester maître de la tête et de l'encolure.

Pendant les bonds, on assure l'assiette en portant le haut du corps un peu en arrière, en serrant fortement les cuisses et les genoux, et surtout *en relâchant complètement le rein*. En se décontractant ainsi, le cavalier peut plus facilement se lier avec souplesse à tous les mouvements de sa monture ; c'est aussi dans presque toutes les défenses — acculement, ruades, écarts, etc. — un excellent moyen de décontracter le cheval, de le calmer et de le disposer à l'obéissance.

Répetons en terminant qu'il faut avoir soin de ne pas trop serrer les sangles du cheval qu'on sait susceptible de bondir : elles pourraient se rompre et une chute serait inévitable.

Enfin, si l'on a affaire à un animal qui bondit ordinairement au sortir de l'écurie, on le fera promener à la main pendant quelques instants avant de le monter, afin de lui détendre le rein.

Le cheval qui se cabre.

Les causes qui déterminent le jeune cheval à se cabrer sont les suivantes : ou bien ayant été maltraité par les hommes qui le soignent, il craint l'approche du cavalier et, dès que celui-ci s'avance pour mettre le pied à l'étrier, il songe à se soustraire à un nouveau péril ; ou bien, il a été monté par un maladroit dont la main inexpérimentée a agi brutalement ; ou encore, une souffrance quelconque, quelquefois une grande sensibilité des barres lui rendent pénibles l'action du mors ou l'exécution des exercices auxquels on veut le soumettre ; ou enfin, il est effrayé par la vue d'un objet qu'il ne connaît pas, d'un obstacle, etc.

Si le cheval se cabre à l'approche du cavalier, on le fera d'abord promener au pas dans le manège : le mieux serait que le dresseur le promenât lui-même en lui parlant doucement, laissant les rênes assez lâches pour pouvoir tout en marchant caresser l'encolure, puis arriver jusqu'à l'épaule, toucher l'étrivière, etc., etc. : en un mot on s'occupera de mettre l'animal en confiance par tous les moyens possibles. Les quelques exercices à la cravache que nous avons indiqués viendront ensuite l'habituer à se soumettre aux indications qu'il reçoit et lui faire comprendre que

ce qu'on exige de lui n'a rien de bien terrible. On continuera de le promener ainsi au pas, lui faisant de temps en temps ranger les hanches à droite et à gauche et on le renverra à l'écurie après une très courte leçon qu'on répétera le plus fréquemment possible jusqu'à ce que l'animal ne manifeste plus de frayeur. Enfin, le moment de le monter étant venu, on le fera avec toutes les précautions que nous avons indiquées dans notre leçon du montoir. Une fois en selle, si l'on redoute une nouvelle pointe et que le cheval soit ordinairement sage tenu à la main, on se fera accompagner pendant les premiers tours de manège d'un aide qui conduira l'animal au moyen d'une longe tenue assez court ou d'une seconde paire de rênes bouclées aux anneaux du filet. Quand le calme sera complètement obtenu, on commencera la leçon avec beaucoup de ménagements et de douceur, les rênes de filet séparées. Si le cheval vient à se cabrer, le cavalier rendra la main en se contentant d'assurer son assiette, et, au moment où l'avant-main se baissera pour reprendre terre, il caressera l'encolure en faisant un appel de langue et en fermant doucement les jambes. Si, en se cabrant, le cheval se jette de côté, on raccourcira la rêne du côté opposé, que l'on fera agir très doucement en écartant le bras et en baissant la main pour s'opposer au mouvement.

C'est avec un animal qui montre de pareilles dispo-

sitions qu'il est particulièrement utile de commencer le dressage par les pas de côté — auxquels les exercices à la cravache l'ont d'ailleurs préparé — et pendant lesquels on n'exigera qu'un déplacement très peu sensible de la croupe et une marche bien franche : on s'empare ainsi avec douceur de l'arrière-main dont la mobilisation a ici une importance particulière, puisqu'elle donne le moyen de paralyser la résistance et de déterminer le mouvement en avant.

Une fois que l'arrière-main cédera facilement aux actions des jambes, on se tiendra constamment sur ses gardes de manière à être prêt, dès que le cheval se *disposera* à se cabrer, — ce qu'il ne peut faire qu'en prenant un point d'appui sur les membres postérieurs, — à amener doucement la tête, soit à droite soit à gauche, et à déplacer en même temps la croupe en sens contraire pour faire avorter la tentative de défense : on continuera la volte ainsi commencée jusqu'à ce qu'on sente que l'animal est disposé à se porter franchement en avant : on rendra alors la main en fermant les jambes et en faisant un appel de langue. Autant que possible, il faut reporter en avant à l'endroit où le cheval a commencé la résistance et en le faisant marcher dans la même direction, afin de ne pas l'habituer à des concessions qui pourraient avoir des conséquences fâcheuses : il est déjà assez regrettable, au moment où il s'arrête pour se défendre, de

ne pouvoir l'obliger à continuer sa marche *en ligne droite* et d'être réduit à changer pendant quelques instants son itinéraire ; au moins, faut-il qu'il n'y ait qu'un court retard et que cet itinéraire soit repris le plus tôt possible.

Tant qu'il n'y a pas une habitude enracinée, le moyen si rationnel que nous venons d'indiquer ou plutôt de reproduire après beaucoup de nos devanciers, suffit à corriger le jeune cheval. En surveillant ses moindres mouvements avec une continuelle attention, en ne lui permettant jamais de faire une pointe, on ne tardera pas à faire passer complètement son défaut.

Lorsque la résistance provient de souffrance ou de faiblesse, il faut exercer graduellement l'animal de manière à développer ses forces ; on s'occupera ensuite de le bien assouplir et équilibrer, de rendre la croupe très mobile ou plutôt très mobilisable, et l'on n'ira dehors que quand on sera bien maître du cheval. On exigera toujours la mise en main et le point d'appui constant sur le mors ; on pourra même affaïsser l'encolure en l'arrondissant, de manière que la tête prenne une position un peu moins élevée que celle que nous avons donnée comme la plus régulière : en un mot, on traitera le cheval qui se cabre comme celui qui s'accule, car ceci engendre cela. Il y a des chevaux qui ne sont point acculés, qui sont même plutôt

sur les épaules et ont tendance à s'encapuchonner et et qui, brusquement, s'acculent et se cabrent. C'est dans l'harmonie parfaite qu'on saura établir entre l'avant-main et l'arrière-main qu'on trouvera le remède. Lorsque, pendant les exercices de reculer et avancer, on sera parfaitement maître des translations de poids et par conséquent de l'équilibre, on aura aux trois quarts vaincu la difficulté : en reculant, il faut que le cheval donne dans la main et que sa tête soit plutôt basse que haute, afin que les reins et les jarrets, qui sont les parties faibles, ne soient point surchargés.

Quelquefois aussi la souffrance existe dans l'avant-main et particulièrement dans les membres antérieurs qui éprouvent de la douleur chaque fois qu'ils posent sur le sol, ce qui rend surtout les arrêts et le reculer pénibles. Dans ce cas si le mal est incurable la résistance l'est aussi et l'on ne peut que recommander au cavalier les plus grands ménagements avec une telle monture, et une grande attention à éviter autant que possible tout ce qui peut amener la défense.

Quand l'habitude de se cabrer date de trop longtemps et surtout quand elle n'est pas une sorte de caprice bête, mais une véritable défense d'un cheval qui se révolte, la correction devient nécessaire — ici comme toujours. Il faudra donc selon la nature et la gravité du cas, employer l'un des moyens suivants :

Si l'on n'est pas encore bien maître de l'impulsion en avant, on corrigera le cheval avec l'éperon pendant la pirouette ou la volte, c'est-à-dire immédiatement après qu'il aura commencé la résistance, puis on le flattera au contraire en lui rendant la main lorsqu'on le reportera en avant.

Si l'on n'a pu prévenir la pointe *et que l'action impulsive des éperons soit connue et acceptée*, on pincera des deux, non pas pendant que le cheval est en l'air, mais au moment où il se dispose à reprendre terre. Il faut assez de tact pour bien *saisir le temps* — comme on dit en escrime — car si la correction, qui est aussi un moyen énergique d'impulsion, arrivait trop tôt ou trop tard, elle pourrait faire renverser le cheval ou provoquer une nouvelle pointe, souvent plus dangereuse que la première. On pourra, en même temps qu'à lieu le pincer des éperons, allonger sous le ventre un maître coup de cravache ; mais il va sans dire que jusqu'à ce que la défense soit terminée il faut rendre la main complètement.

Un autre moyen dont nous avons pu maintes fois apprécier la puissance consiste à étreindre de toute sa force le cheval entre les jambes en pressant des éperons au passage des sangles. Il est peu de chevaux que cette étreinte n'oblige pas — quelquefois après une courte résistance — à s'immobiliser com-

plètement et à rester comme cloués au sol. On peut alors, s'il y a lieu de donner une correction sévère, frapper quelques bons coups avec un éperon pendant que l'autre continue de presser de l'autre côté. La domination exercée sur l'animal est telle qu'il ne peut bouger et qu'on peut même lui administrer quelques coups de cravache sans qu'un membre quitte le sol. On desserre ensuite très progressivement les jambes pour que le cheval se porte en avant sans trop se précipiter ; s'il cherchait de nouveau à se défendre, on recommencerait la pression des éperons : au bout de quelques instants, l'animal se portera en avant, ému encore, mais soumis. Un petit nombre de leçons de ce genre suffit ordinairement à détruire radicalement le défaut qu'on voulait combattre. Avons-nous tort ou raison de divulguer ce moyen peut-être déjà trop connu et que des cavaliers fanfarons emploient trop souvent mal à propos, c'est-à-dire sans une nécessité absolue et avec des animaux inoffensifs ? Il est bien certain qu'on ne doit avoir recours à un pareil châtiment que s'il est vraiment nécessaire : autrement il n'est qu'un acte de brutalité stupide (1).

Voici, en outre, quelques réflexions que nous

(1) Ajoutons qu'il expose le cavalier à se donner un effort qui est très long à guérir lorsqu'il se guérit — Hélas ! nous en savons quelque chose.

croions indispensable de faire : Pour immobiliser par la contrainte un cheval vraiment difficile, il faut être doué de certaines aptitudes physiques que bien des cavaliers — d'ailleurs excellents — ne peuvent avoir et auxquelles ils sont obligés de suppléer par les ressources de leur expérience ; ensuite, indépendamment de la force musculaire qui joue ici un grand rôle, il faut pour réussir :

1° S'être assuré du degré de sensibilité du cheval ; un animal nerveux et impressionnable, si violent, si rétif qu'il soit sera beaucoup plus facile à immobiliser au moyen de l'étreinte des jambes et des éperons qu'un animal puissant, lourd et lymphatique ; avec ce dernier, les efforts du cavalier pourraient même échouer complètement et ne feraient alors qu'occasionner un plus grand désordre. Mais entre ces deux types extrêmes, il y a de nombreuses gradations et l'on sait que le cheval de selle doit être plutôt nerveux et sanguin. Moins il sera impressionnable, plus il faudra que les molettes des éperons soient acérées afin d'augmenter d'autant la puissance du cavalier.

2° Il faut encore, les premières fois, ne commencer la pression des éperons qu'au moment où le cheval termine sa pointe, c'est-à-dire quand il se dispose à retomber sur le sol ; c'est seulement après avoir plusieurs fois employé la contrainte de cette manière

qu'on pourra y avoir recours pour *prévenir* la défense si celle-ci se renouvelait ; mais dans l'un comme dans l'autre cas, la pression des éperons commencée doit aller constamment en augmentant de force, quels que soient les désordres auxquels l'animal se livre jusqu'à ce qu'il soit réduit à s'immobiliser ; car si le cavalier venait à lâcher prise avant d'avoir complètement réussi, la leçon n'aurait que des résultats opposés à ceux qu'on en attend. C'est donc pour cela qu'on ne doit entreprendre de la donner que si l'on a une extrême confiance en soi-même, si l'on se croit certain d'arriver à dominer le cheval et si l'on connaît déjà assez celui-ci pour prévoir la nature des résistances qu'il pourra opposer. Le cas est certainement exceptionnellement grave et le danger peut devenir sérieux ; quand la maison brûle il faut bien quelquefois sauter par la fenêtre ; mais c'est là un moyen de salut auquel un homme de sang-froid ne s'abandonnera qu'après s'être assuré qu'il n'y a aucune porte, aucun escalier par où il puisse sortir plus..... commodément.

Enfin, voici encore un autre système que nous avons entendu préconiser par un excellent écuyer : lorsque le cheval a pris l'habitude de se défendre par des pointes, passer, pendant qu'il s'enlève, les rênes suffisamment allongées dans la main droite ; prendre de la main gauche une poignée de crins : passer leste-

ment la jambe droite par dessus la croupe comme pour mettre pied à terre, et se tenant ainsi debout sur l'étrier gauche tirer les rênes avec la main droite avec assez de force pour renverser le cheval ; en même temps quitter l'étrier et sauter légèrement en arrière le plus loin possible du cheval. Ce moyen — que nous n'avons jamais expérimenté — nous semble pouvoir être efficace comme correction ; nous le donnons donc pour ce qu'il vaut, mais nous pensons qu'il a peut-être plus de rapport avec la gymnastique qu'avec l'équitation et qu'en outre on risque en l'employant de blesser le cheval.

Quant à ceux qui parlent de frapper étant en selle, avec le pommeau de la cravache entre les deux oreilles ou de casser une carafe pleine d'eau sur la tête du cheval, ils ne semblent pas se douter que ce coup donné sur le sommet de la tête, à moins d'assommer l'animal, aura pour résultat, neuf fois sur dix, de le faire se renverser sur son cavalier. Séduisante alternative, en vérité.

Lorsqu'on monte un cheval que l'on ne connaît pas et qu'on ne se propose pas de dresser, s'il vient à se cabrer, soit qu'on s'y attende ou non, le mieux est d'agir comme nous avons conseillé de faire avec un poulain : assurer son assiette, attendre tranquillement la fin de la défense et s'efforcer alors de reporter l'a-

nimal en avant ou de le gagner par des pas de côté, des voltes, etc. Il serait imprudent de le corriger ou d'employer pour le faire obéir des moyens violents auxquels on ne doit recourir qu'après avoir préparé le cheval par un dressage préalable et lorsqu'on a reconnu la nécessité d'engager une partie décisive, ayant déjà des atouts dans son jeu.

Le coup de cravache donné derrière la botte, au moment opportun, pourrait assurément déterminer le mouvement en avant, mais il pourrait très bien arriver aussi que le cheval s'emportât ou qu'après quelques mètres il s'arrêtât de nouveau pour se défendre avec plus de mauvaise humeur que la première fois. Le plus sage est donc, au contraire, de lui parler doucement, de le calmer, de le mettre même au pas pendant un temps plus ou moins long, en se contentant de se tenir en garde contre l'imprévu.

Nous nous occuperons plus tard des chevaux qui pointent devant un obstacle à franchir ou sur la route lorsqu'un objet quelconque les effraie.

Le cheval qui rue.

De toutes les défenses, la ruade est peut-être celle qui est le plus susceptible de provenir d'un harnachement mal ajusté, d'une selle mal rembourrée ou mal placée, d'une cravache trop flexible, d'éperons trop pointus, etc. Il faut donc examiner avec soin tous les détails de la mise en scène et tous les accessoires, avant de commencer la représentation. La leçon donnée dans de mauvaises conditions n'aurait que de mauvaises conséquences : si on laissait faire l'animal sans remédier à ce qui le gêne, il continuerait naturellement de ruer et l'habitude pourrait lui en rester; si, au contraire, on se montrait exigeant, le cheval serait en droit de s'irriter, ses mauvaises dispositions involontaires prendraient un caractère de malice; c'est ainsi que d'un animal seulement impressionnable on ferait un animal rétif.

Si la défense provient de l'état maladif ou de la faiblesse du sujet, il faut avant tout guérir le mal, puis accoutumer très progressivement l'animal à porter un poids léger d'abord, le faire pendant longtemps marcher au pas, lui demander des mouvements simples et ne passer à d'autres plus difficiles, que lorsqu'il y sera suffisamment préparé par les exercices qu'il aura déjà exécutés. Les chevaux rieurs

souffrent souvent des reins, ou tout au moins il y a une grande sensibilité dans cette région, puisqu'il suffit presque toujours d'y poser la main pour provoquer la ruade. Les mouvements de deux pistes, lorsqu'ils sont bien faits, c'est-à-dire lorsqu'on fait toujours précéder les épaules et qu'on ne laisse jamais la marche incertaine, sont un exercice gymnastique des plus fortifiants. On pourra donc y revenir souvent, mais sans en abuser ; une vingtaine de mètres chaque fois sont bien suffisants et toujours on entrecoupera ces mouvements de marches sur la ligne droite ; autrement on ennuerait le cheval et un exercice destiné en principe à le rendre franc et à permettre au cavalier de le maintenir toujours droit pourrait faire prendre à l'animal l'habitude de se traverser en marchant. Dans ce cas, ce n'est pas la méthode qu'il faut accuser, mais la maladresse ou l'inexpérience de celui qui l'emploie. Enfin, bien qu'il y ait moins d'inconvénient à assouplir trop l'arrière-main qu'à assouplir trop l'avant-main, il ne faut pas oublier que, pour que le cheval soit facilement maniable, l'équilibre, c'est-à-dire l'harmonie de l'ensemble, est nécessaire.

Un autre point à examiner est celui-ci : la défense se produit-elle ordinairement lorsqu'on demande certain mouvement, lorsqu'on fait certain emploi des aides ? Ou semble-t-elle n'avoir aucune raison d'être, n'est-elle qu'un pur caprice ?

Dans le premier cas, un dresseur intelligent trouvera certainement un moyen d'accoutumer l'animal à exécuter avec soumission le mouvement pour lequel il montre de la répugnance et à supporter l'action des aides qui l'irrite ou l'impressionne : il suffira pour cela de ne lui demander pendant quelque temps que ce qu'on obtient sans difficulté, et de partir de là pour lui faire accepter ce qu'il n'accepte pas, en passant toujours avec douceur et patience, non seulement du connu à l'inconnu, mais d'un exercice bien exécuté à un autre auquel le premier *ait été une préparation*.

Dans le second cas, c'est-à-dire si l'on ne trouve pas la cause de la révolte, il vaut mieux supposer qu'il y en a une — ce qui est fort probable — et se borner à rétablir le calme et à paralyser autant que possible la défense, sans en venir encore à la correction qui, nous le répétons, aigrit souvent le caractère de l'animal et le dispose à entrer en lutte avec son cavalier chaque fois que celui-ci exige quelque chose de nouveau ou quelque chose qu'il n'a pas encore exécuté d'une manière satisfaisante.

La défense qui nous occupe se manifeste de différentes manières.

Le cheval rue, tantôt sur place après s'être arrêté

brusquement, tantôt en marchant à une allure quelconque et plus particulièrement au galop.

Quelquefois il n'y a qu'une seule ruade ; d'autres fois plusieurs se succèdent rapidement.

Lorsque le cheval s'arrête pour ruer sur place, il faut le prévenir en élevant la main et l'empêcher de s'arrêter en le déplaçant latéralement — car il serait presque toujours impossible de l'obliger à continuer de marcher droit devant lui. Pour opérer ce déplacement on se servira avec la force nécessaire de la rêne directe du filet et de l'appui de la rêne opposée sur l'encolure. En commençant ainsi par déplacer l'avant-main, c'est-à-dire en opposant *d'avance* les épaules aux hanches, on met le cheval dans l'impossibilité de résister à l'action des jambes ou plutôt des mollets, qui viendront aussitôt le stimuler et le forcer à entamer une grande volte renversée de deux pistes que l'on continuera pendant quelques instants, puis on portera en avant sur l'appel de la langue. On évitera de faire intervenir les éperons, surtout si le cheval est sujet à ruer lorsqu'on s'en sert, et l'on aura attention que l'avant-main ne s'arrête pas pendant la volte, afin de ne pas fournir au cheval l'appui dont il a besoin pour lancer la ruade.

Il faut autant que possible, lorsqu'on cherche ainsi

à prévenir l'arrêt et la défense, que la volte soit demandée comme une chose toute naturelle, comme si l'on ne s'était pas douté que le cheval allait ruer. Les mains doivent être tenues hautes, le haut du corps un peu porté en arrière avec beaucoup d'abandon dans la tenue : la décontraction du cavalier, outre qu'elle amortit l'effet de la ruade si celle-ci a lieu, contribue puissamment, nous l'avons dit, à calmer le cheval et à le décontracter lui-même.

Si la même tentative de résistance se renouvelait fréquemment et qu'il devînt nécessaire de corriger, on appliquerait un vigoureux coup de cravache derrière la botte en même temps qu'on tournerait l'encolure du même côté, en élevant la main pour empêcher la ruade. Il faut bien se garder de frapper sur l'encolure ou sur les épaules, ce qui pourrait provoquer l'acculement ou l'aggraver.

Quand le cheval connaîtra les jambes et s'y soumettra, on fera des promenades au dehors à un trot allongé, mais toujours bien régulier, et on donnera la leçon du coup d'éperon et du coup de cravache comme nous l'avons indiqué pour le cheval qui s'accule, ayant soin, si l'animal se porte brusquement en avant, de ne point s'opposer à son mouvement, *tout en tenant toujours les mains un peu hautes.*

Si le cheval rue en accélérant l'allure, le cas est beaucoup moins grave. Souvent la jeunesse, le manque d'exercice, la gaieté sont les seules causes du désordre, et il suffira de redresser le haut du corps, d'assurer l'assiette en relâchant le rein et d'élever en même temps les poignets pour calmer l'élève et le faire rentrer dans la soumission ; au besoin, on ralentirait l'allure et même on prendrait le pas.

Lorsqu'on a à lutter contre une habitude prise, les moyens rationnels à employer sont les suivants : exiger la mise en main et la légèreté, asseoir le cheval de manière à faire refluer une partie du poids sur les hanches, pratiquer même les flexions d'élévation si le cheval s'enterre ou s'encapuchonne, mais ne pas perdre de vue que le sommet de l'encolure doit être un peu arqué afin qu'il n'y ait pas de contraction, ce qui fatiguerait le rein. Le reculer, le travail aux allures ralenties et cadencées, les voltes et les pirouettes ordinaires seront ici d'un grand secours. Enfin, au cas où la correction deviendrait nécessaire, on appliquerait la cravache sur l'encolure si l'on est sûr que le cheval ne s'arrêtera pas en recevant le coup, ou derrière la botte dans le cas contraire, et toujours en élevant la main ; au besoin, on scierait du bridon.

Quand le cheval ne lance qu'une seule ruade chaque fois, le cavalier risque peu d'être déplacé, mais le dé-

faut est très difficile à corriger, car il faut une attention de tous les instants pour pouvoir prévenir et par conséquent empêcher le désordre. Pourtant, après avoir été surpris une fois, on doit se tenir constamment sur ses gardes, être attentif au jeu des oreilles, maintenir la tête dans une bonne position, ne pas la laisser se baisser et être toujours prêt à la relever avec le bridon, au moindre indice. Si, malgré ces précautions, quelques ruades se produisent encore et que l'on croie nécessaire de corriger, on emploiera la cravache de la manière que nous venons de dire. Au fur et à mesure que le dressage avancera, la mauvaise disposition disparaîtra, ou du moins il sera plus facile d'empêcher la défense. Il est hors de doute qu'une fois bien dressé, bien mis, attentif et soumis aux moindres indications des aides, un cheval ne songera plus à ruer comme il faisait auparavant ; nous avons vu souvent de vrais rieurs qui ne pouvaient supporter le moindre attouchement sur la croupe, accepter au bout de quelque temps les tapotements ou la pression de la main du cavalier, contenus qu'ils étaient par de légers effets de rênes, qui maintenaient leur tête dans la bonne position.

Si le cheval lance une série de ruades, cela provient le plus souvent d'un harnachement mal ajusté, d'une souffrance quelconque, ou alors c'est une habitude invétérée qui devient une véritable révolte et qui est

presque toujours due originellement à l'une des deux causes précédentes. Dans ces conditions, il est plus difficile au cavalier de conserver une bonne assiette, mais, s'il est solide, il lui est peut-être plus facile de triompher de la résistance, attendu qu'il peut corriger pendant le désordre même. Les moyens que nous avons indiqués trouvent ici leur application, et si le cas était exceptionnellement grave, on pourrait même se servir de la pression des éperons pour immobiliser le cheval et lui donner quelques bons coups de cravache pendant qu'on le tient ainsi complètement dominé. Mais nous ne saurions trop répéter qu'il faut surtout s'abstenir d'employer la violence avec un animal qui souffre, et qu'avant d'en venir au châtiment, il faut être bien certain qu'il soit devenu réellement indispensable.

Parmi les chevaux qui ruent, il y en a qui ont le rein trop faible ou trop sensible pour pouvoir jamais être propres à la selle.

Le cheval qui gagne à la main — au point de vue de l'accélération de l'allure et de l'insoumission, car au point de vue de la légèreté nous en reparlerons plus tard — **et celui qui s'emporte.**

Les chevaux qui ont des dispositions à gagner à la main sont souvent, eux aussi, des animaux dont les reins ou les jarrets sont faibles ou douloureux et qui cherchent à se soustraire à un travail pénible en se mettant sur les épaules ; ou encore d'excellentes bêtes ardentes et impressionnables qui ont été montées par des cavaliers ignorants et brutaux, — deux défauts qui vont souvent ensemble, l'un amenant l'autre. Dans ce dernier cas, loin d'avoir une bouche dure, c'est au contraire à cause de la sensibilité des barres que ces animaux ne peuvent supporter des effets de main trop violents. La souffrance qu'ils en éprouvent les irrite : ils résistent et s'emporent. Puis le cavalier tirant sur les rênes de plus en plus fort, la souffrance arrive à son paroxysme, la circulation du sang se trouve arrêtée dans la partie comprimée entre les canons du mors et la gourmette, alors le cheval ne sent plus rien et il est impossible de l'arrêter. Règle générale : plus un cheval a la bouche sensible, plus il arrivera vite à cet état d'insensibilité qui fait dire de lui qu'il a la bouche dure.

Nous ne nous occuperons point ici du cheval qui blessé soit par la selle, soit par la bride, possède un naturel assez généreux pour ne se défendre qu'en se portant en avant; c'est plutôt une qualité chez lui qu'un défaut, et il n'y a qu'à ne plus le monter jusqu'à ce qu'il soit guéri, ou du moins à ne le faire qu'avec précaution, après avoir modifié le harnachement et l'avoir disposé de façon qu'il n'occasionne plus de souffrance ni de gêne. Par ce moyen seul on évitera de laisser prendre des habitudes qu'il est quelquefois difficile ensuite de détruire.

Nous croyons qu'entre les jambes d'un cavalier adroit et prudent, un jeune cheval en bon état de santé ne gagnera pas à la main, et surtout ne songera pas à s'emporter parce que ce cavalier ne lui en fournira pas l'occasion et évitera tout ce qui pourrait la faire naître.

La première fois qu'on s'aperçoit qu'un jeune cheval gagne à la main, si l'on n'a pas eu le temps de le prévenir en l'empêchant de se mettre sur les épaules, on pourra l'arrêter court en faisant agir le mors de bride avec force, mais sans saccades, l'immobiliser un instant avec les éperons ou même le faire reculer. Deux ou trois leçons semblables peuvent avoir leur efficacité.

Quant au cheval qui a été monté et qui peut avoir déjà contracté de mauvaises habitudes, il faut le confier à un dresseur expérimenté qui recommencera son dressage et s'occupera d'obtenir l'équilibre par une juste répartition du poids et des forces.

S'il y a souffrance ou faiblesse, le meilleur exercice sera de faire monter le cheval par un cavalier léger qui le promènera au pas sur le filet jusqu'à ce qu'il ait déjà pris des forces. Les mouvements de deux pistes seront ensuite éminemment propres à décontracter, assouplir et fortifier les parties faibles, puis on fera des temps de trot de courte durée, à une vitesse modérée, et toujours avec un poids léger et sur le filet. Dès qu'à cette allure le cheval commencerait à gagner à la main, on le ralentirait et même on le mettrait au pas. S'il renversait l'encolure et portait le nez au vent, on reviendrait aux mouvements de deux pistes en faisant usage du mors de bride pour obtenir la mise en main et l'on ne trotterait pendant longtemps qu'à un trot cadencé et ralenti — passage — en exigeant la bonne position de l'encolure, en exagérant même un peu l'affaissement de cette partie. Les voltes de deux pistes, les pirouettes renversées, le reculer avec mise en main et enfin les pirouettes ordinaires seront d'un excellent usage, et amèneront bientôt cette légèreté qui permettra au cavalier de déplacer à volonté le poids de l'avant-main sur l'arrière-main et

de celle-ci sur l'avant-main par les mouvements d'avancer et de reculer. Il sera facile alors étant au trot d'allonger et de ralentir à volonté l'allure avec les mêmes translations de poids sans qu'il y ait rien de pénible pour le cheval. Si, au contraire, l'animal s'encapuchonnait ou s'enterrait, on pratiquerait les flexions d'élévation de l'encolure *avec pincer des éperons*, au pas d'abord puis au trot, les mouvements de deux pistes et surtout les voltes et les pirouettes ordinaires, et enfin le reculer toujours avec l'encolure haute. Les chevaux sujets à ce défaut ont ordinairement moins de sang, et chez eux la bouche a souvent moins de sensibilité que chez les autres ou alors ce sont des animaux auxquels on a fait faire un travail trop fatigant et qui ont trouvé ce moyen de soulager leur arrière-main. Chaque fois que le cheval commencerait à tirer à la main, on ralentirait l'allure en relevant la tête par des saccades de filet, puis on arrêterait, en élevant la main et en faisant sentir les éperons par petites attaques, excellent moyen d'obtenir la légèreté.

Mais il faut bien se convaincre que ce n'est qu'avec le temps et par un exercice de tous les jours qu'on peut assouplir graduellement et fortifier un jeune cheval, dont la conformation laisse à désirer ; au fur et à mesure qu'il prendra des forces, il s'équilibrera pour ainsi dire naturellement. Quant aux chevaux

vieux et tarés, il leur est souvent impossible de prendre une position régulière : ils soulagent instinctivement leurs organes malades, et leur équilibre instinctif, défectueux en apparence, est toujours beaucoup plus rationnel que celui que voudrait leur imposer un cavalier présomptueux. De tels animaux sont plus ou moins impropres au service de la selle ou, dans tous les cas, on ne doit songer à tirer d'eux que le moins mauvais parti possible. En se montrant exigeant, en voulant les... *placer*, on leur impose une souffrance, une gêne continuelles, on les irrite et ils se défendent : le mieux est de leur laisser beaucoup de liberté de tenue et de mouvements et de n'exiger d'eux que de la soumission qu'on obtiendra beaucoup plus sûrement ainsi.

Lorsqu'il y a déjà des habitudes contractées, voici un système qui est une exception aux règles que nous-mêmes nous avons établies, mais que nous ne recommandons pas moins, pour en avoir maintes fois éprouvé les excellents résultats. Étant au pas on arrêtera le cheval en faisant agir les éperons, non plus en arrière, mais au passage des sangles, observant, si le cheval a tendance à renverser son encolure et à porter au vent, d'employer les éperons par pression en même temps qu'on se sert du mors de bride, tandis que si au contraire l'encolure est affaissée ou trop arquée on pincera des éperons toujours au passage des

sangles, se servant des saccades du filet ou même sciant du filet pour relever la tête.

On accoutumera de même, — exceptionnellement, nous le répétons, — le cheval à reculer sous cette pression ou ce pincer des éperons en avant, toujours avec une position de tête et d'encolure élevée ou affaissée selon les cas. Puis on emploiera les mêmes moyens pour ralentir l'allure quand le cheval commencera de gagner à la main. Ce dressage spécial ne tardera pas à donner au cavalier un grand pouvoir sur sa monture, l'action des jambes et des éperons étant toujours beaucoup plus puissante que celle des mains, — c'est du moins notre avis, — lorsqu'il s'agit de forcer un cheval à obéir.

Alors, si la correction devient nécessaire, on arrêtera le cheval par la pression énergique des éperons. Cette leçon répétée trois ou quatre fois guérira infailliblement le mal, et l'on comprend quelle puissance le cavalier se sera ainsi assurée pour le cas où son cheval viendrait à s'emporter, puisqu'au lieu d'employer une grande force avec ses mains — ce qui, nous l'avons vu, produit souvent un résultat tout opposé à celui qu'on se propose, — il n'aura plus besoin de faire agir le mors que comme indication.

La pression des éperons est presque toujours d'au-

tant plus efficace comme moyen d'arrêter un cheval qui s'emporte, que les chevaux sanguins et nerveux y sont particulièrement sensibles ; or, les autres sur lesquels elle n'a pas le même pouvoir sont peu sujets à opposer des défenses violentes et dangereuses, à s'emporter. Mais, bien que l'on puisse quelquefois réussir par ce moyen la première fois qu'on monte un cheval qui gagne à la main ou qui commence à s'emporter, on ne peut être sûr du succès qu'après avoir soumis l'animal au dressage spécial que nous venons d'indiquer.

Lorsqu'on monte, sans le connaître, un cheval susceptible de s'emporter et que par conséquent on n'a pas pu corriger par un dressage rationnel, il faut agir avec beaucoup de prudence et de présence d'esprit.

Indépendamment des causes que nous avons énoncées en commençant, il y en a souvent d'autres que nous appellerons extérieures, qui peuvent déterminer le cheval à s'emporter : ainsi, la présence à côté de lui d'un autre cheval aux allures rapides, les aboiements d'un chien qui le poursuit, le passage d'une voiture qui fait du bruit, etc., etc. Dans les cas de ce genre, l'animal commence ordinairement par gagner à la main. C'est donc à ce moment qu'il faut le ralentir et même l'arrêter en le calmant. Mais s'il continue

de voir l'objet ou d'entendre le bruit qui l'a effrayé, il n'est pas rare qu'il réussisse à s'emporter : le premier soin du cavalier doit être d'assurer solidement son assiette, et de conserver tout son sang-froid afin de pouvoir au moins diriger sa monture et éviter les rencontres désagréables avec un coin de mur, un arbre, une voiture, etc. Si on le peut, on fera tourner le cheval sur une route tranquille, où il soit plus facile de le calmer et de s'en rendre maître. Mais tant qu'on ira en ligne droite, on évitera surtout de plier l'encolure d'un côté ou d'un autre, car cela n'aide nullement à arrêter le cheval, et celui-ci ne voyant plus où il va, les rencontres dont nous parlions tout à l'heure sont fort à craindre. Loin de tirer constamment sur les rênes, ce qui finirait par insensibiliser les barres au point qu'il devînt impossible d'arrêter le cheval, on devra au contraire rendre complètement la main de la bride et ne sentir que légèrement l'appui de la bouche sur le filet dont on tiendra une rêne dans chaque main afin d'être plus maître de la direction ; au bout de quelques instants, on croisera les deux rênes de filet dans la main droite qui rendra complètement et on fera agir doucement la main gauche qui tient la bride ; dès que le cheval prendra son appui sur le mors, on rendra complètement de la main gauche, on séparera de nouveau les rênes de filet et on reprendra avec celles-ci, toujours légèrement, continuant de changer ainsi alternativement

le point d'appui, puis, dès qu'on croira pouvoir arrêter le cheval, on fera agir le mors de bride avec plus de force ou on sciera du bridon en criant d'une voix douce *holà! hoooolà!* Ce secours de la voix est souvent le plus efficace de tous.

Si ce moyen, — le plus prudent, — ne réussit pas et qu'on soit sur une bonne route, le mieux est de rendre encore complètement et de ne donner au cheval qu'un léger point d'appui sur le filet jusqu'à ce qu'enfin on puisse l'arrêter. Lorsqu'on redoute au contraire quelque obstacle, si le cheval est impressionnable et d'un tempérament nerveux, on réussit souvent à l'arrêter, après quelques bonds plus ou moins sérieux, par la pression énergique des éperons en avant, même employée pour la première fois. En tout cas on ne risque pas d'aggraver beaucoup le danger.

Mais le point essentiel pendant tout le temps qu'on n'est pas maître de sa monture, c'est d'assurer fermement l'étreinte des cuisses et des genoux, et de renverser le haut du corps en arrière, afin que si l'animal vient à s'abattre on ne soit pas lancé en avant.

Dans un cas désespéré, on pourrait couper les rênes du filet le plus près possible du mors; on aurait ainsi une lanière dont on entourerait le sommet de l'enco-

lure en serrant de toutes ses forces jusqu'à ce que l'animal suffoqué s'arrêtât..... ou s'abattit.

Il y a des chevaux qui s'emportent toutes les fois qu'on leur fait prendre une allure allongée. Nous en avons même connu deux qui avaient pris une telle habitude de s'emporter ainsi sans motif apparent, que, même montés isolément et sur une route tranquille, ils ne manquaient jamais de partir à fond de train dès qu'on voulait seulement les mettre au petit trot. Ceux-là, il n'y a qu'un dressage ou un *redressage* lent et rationnel au manège qui puisse les corriger. Encore risquent-ils fort après cela de revenir à leur ancien défaut dès qu'ils seront montés par un cavalier médiocre.

Enfin il arrive souvent qu'un cheval s'emporte tout d'un coup et sans commencer par gagner à la main, en voyant un objet ou en entendant un bruit qui l'effraye, une détonation par exemple. Dans ce cas, le mieux est, à notre avis, de laisser le cheval céder à son premier mouvement et de se garder de rien faire pour l'arrêter, ce qui souvent le ferait s'emporter pour tout de bon. Il est rare qu'après l'avoir laissé aller pendant une cinquantaine de mètres, — *sublatâ causâ, tollitur effectus*, — on ne parvienne pas facilement à l'arrêter en faisant agir doucement la main et en le calmant de la voix.

Le cheval peureux.

Presque tous les jeunes chevaux sont de leur nature plus ou moins craintifs, mais un dressage intelligent ne tarde pas à modifier sensiblement leur caractère. Nous nous occuperons plus loin de ceux qui, soit par gaieté, soit par habitude prise ou par défense, font des écarts, des tête-à-queue, etc. Pour le moment nous allons parler du cheval qui n'agit bien réellement que par peur. Cette peur se manifeste de bien des manières différentes selon les cas. Mais on peut poser en principe que le problème à résoudre est invariablement le même et consiste à accoutumer l'animal à voir et à entendre l'objet ou le bruit qui l'effraye et à n'en être plus effrayé.

S'il s'agit d'un bruit de courte durée, comme une détonation par exemple, le mieux est de laisser au cheval toute liberté pour faire ce qu'il veut, une pirouette, un écart, etc., et de se lier seulement à son mouvement avec souplesse, afin que rien ne vienne augmenter son effroi. Ce n'est que s'il s'emportait qu'il faudrait, au bout de quelques instants, le ralentir et l'arrêter en lui parlant doucement. Ordinairement, le bruit ayant cessé le calme reviendra et si l'animal a souvent l'occasion d'entendre des bruits semblables, il

s'y accoutumera très vite et bientôt n'aura plus aucune peur. Il y a cependant des chevaux qui ne peuvent jamais se défendre d'une sorte de tressaillement ou d'un mouvement brusque ; il ne faut ni les retenir ni surtout les corriger : leur crainte augmenterait et le désordre aussi.

S'il s'agit d'un bruit prolongé, comme le sifflet d'une locomotive, le roulement du tambour, etc., il faut se tenir à une assez grande distance, promener le cheval en lui laissant le plus de liberté possible tout en l'occupant et en lui parlant doucement, mais sans approcher. Une fois les tambours passés, on les suivra de loin pendant quelque temps et une autre fois on pourra, toujours en les suivant, s'en approcher de plus en plus. Il sera bon aussi, pendant que le cheval est à l'écurie, de faire battre la caisse, tirer des coups de pistolet, etc.

Si c'est la vue d'un objet qui effraye l'animal, il faut considérer si l'objet est immobile ou en mouvement, et, dans ce dernier cas, dans quel sens il va.

Si l'objet est immobile, on mettra le cheval au pas, on lui parlera doucement et on lui laissera toute liberté pour passer de la manière qu'il voudra, en ayant soin seulement de l'occuper et de lui tourner la tête *du côté opposé à l'objet*, afin que s'il se jette de côté il

puisse voir où il va, et en le faisant marcher au pas et même aussi lentement que possible sans pourtant le contraindre aucunement. De cette façon, on peut plus facilement être maître de lui en cas de désordre, et lui-même sera moins effrayé étant moins excité. Le *rouler*, tel que nous le définirons en parlant du cheval qui ne veut pas aller seul, sera d'un grand secours pour occuper son attention et le diriger plus sûrement. Au besoin même on mettrait pied à terre et on marcherait à côté de lui, ou, si c'est possible, on lui ferait suivre un autre cheval, mais à condition que celui-ci fût absolument franc. Après avoir passé, on pourra, *quelques instants après*, revenir et recommencer de la même manière ; si le cheval ne manifeste plus de crainte, on lui laissera regarder et même flairer l'objet et l'on passera ensuite à un trot ralenti ; mais en aucun cas il ne faut insister trop longtemps, ni abuser des caresses, ce qui donnerait trop d'importance à l'aventure et laisserait trop de traces dans la mémoire de l'animal qui, une autre fois, hésiterait de nouveau à approcher d'un objet qu'on n'aborde qu'avec tant de cérémonies. A cheval, — comme peut-être à pied, — la simplicité est une grande vertu.

Si l'objet vient à votre rencontre, éloignez-vous afin d'éviter autant que possible d'entrer en lutte avec l'animal. Les Anglais, — qui ont le mérite de faire des chevaux francs, — sont tous d'accord sur ce point.

Prenez un chemin de traverse ou revenez sur vos pas jusqu'à ce que vous en trouviez un. Suivez ensuite tranquillement l'objet en laissant votre monture s'en approcher graduellement, puis ralentissez : c'est assez pour une fois.

Si l'objet s'éloigne devant vous, suivez-le sans chercher à le dépasser. S'il vient derrière vous, calmez de votre mieux votre cheval en continuant de marcher en avant jusqu'à ce que vous puissiez vous détourner à droite ou à gauche ; puis, l'objet étant passé, placez-vous derrière et suivez-le.

Mais surtout ne contrariez jamais inutilement votre cheval et n'insistez jamais soit pour l'obliger à coups d'épéron à s'approcher de ce qui l'effraye, soit pour le faire passer et repasser vingt fois au même endroit. Sortez-le souvent afin qu'il s'accoutume à tout ce qu'il voit. Un cheval nerveux est presque toujours un peu *sur l'œil*. Quand on le promène souvent dehors, — quatre ou cinq fois par jour si c'est possible et peu de temps chaque fois, — il devient bientôt très tranquille. Mais alors même qu'il ne manifeste plus la moindre frayeur, si on le laisse plusieurs jours à l'écurie il recommencera ses écarts, ses bonds, etc., et se montrera aussi peureux qu'auparavant, ce qui, entre parenthèses, prouve sa bêtise, son manque absolu de raisonnement.

Quant au cheval qui a peur de l'eau, on le fera prendre en main par un homme monté sur un autre cheval parfaitement franc et tranquille. Le cavalier devra approcher de l'eau par une ligne très oblique de façon que le cheval sur lequel il est monté entre le premier dans l'eau. Si l'autre faisait encore trop de difficultés, on s'éloignerait à une certaine distance, on lui mettrait un bandeau sur les yeux, et on le ferait entrer ainsi, puis on lui retirerait son bandeau une fois dans l'eau. Ce n'est qu'exceptionnellement, c'est-à-dire si l'on ne pouvait employer ces précautions et qu'il fût nécessaire de passer un ruisseau séance tenante, qu'on pourrait faire entrer l'animal dans l'eau à reculons : c'est, après tout, un moyen comme un autre; mais, pour notre part, nous ne l'approuvons *en principe* dans aucune circonstance. En tout cas, on ne doit y avoir recours que si l'animal a déjà subi un dressage assez complet pour qu'on soit certain de pouvoir obtenir le mouvement rétrograde, — cela tombe sous le bon sens.

Sans qu'il nous soit possible d'entrer dans tous les mille détails que comporte la question, nous croyons en avoir dit assez pour que le cavalier puisse agir, par analogie, dans tous les cas qui se présenteront avec un cheval peureux.

D'ailleurs, quand l'animal a été bien dressé, il prend

confiance dans son cavalier et il suffit souvent d'un appel de langue au moment où il témoigne quelque crainte pour qu'il passe franchement, sinon sans quelque émotion.

Disons encore en terminant que si l'on croit nécessaire de faire intervenir la chambrière, c'est surtout ici qu'il est important de bien la faire voir au cheval. Le but qu'on doit se proposer est en effet de détourner son attention de l'objet qui l'effraye et de l'appeler tout entière sur un autre objet, la chambrière : tout au moins faut-il qu'entre les deux craintes la dernière soit la plus forte pour décider l'animal à passer. On comprend que si l'on dissimule la chambrière et qu'on en frappe le cheval à l'improviste au moment où il hésite à se porter en avant, il ne peut que *penser* (ceci est une manière de parler) que l'endroit où l'on veut le conduire est un coupe-gorge, puisqu'il y pleut des coups sans qu'on voie d'où ils viennent.

Écart. — Tête-à-queue. — Pirouettes malgré le cavalier.

L'écart est un mouvement brusque, par lequel le cheval se jette vivement de côté. Il est rare que ce

soit la croupe qui entame le mouvement ; quelquefois le cheval fait un saut de côté des quatre pieds en même temps, mais le plus souvent c'est l'avant-main qui exécute un quart de pirouette autour des hanches.

L'écart provient quelquefois, — rarement, — d'un accès de gaieté. Le plus souvent il est déterminé par la peur et a lieu au moment où le cheval voit un objet, ou entend un bruit auquel il n'est pas accoutumé. Si l'on n'y prend garde, l'animal ne tarde pas à prendre l'habitude, la manie de se jeter de côté chaque fois que la même circonstance ou une circonstance semblable se représente, et il en vient même souvent à se servir de ce moyen pour se soustraire aux aides, lorsque son cavalier veut lui imposer un exercice qui lui déplaît.

L'écart n'a rien de compromettant pour la solidité du cavalier, si celui-ci reste intimement lié à son cheval, c'est-à-dire s'il accompagne du buste son mouvement en se tournant un peu du côté où l'animal se jette, en un mot en prenant la position qu'il devrait avoir si lui-même voulait déterminer le même mouvement.

Lorsque l'écart provient seulement d'un accès de gaieté d'un jeune cheval, le mieux est comme toujours de le laisser faire sans y attacher d'importance.

S'il est déterminé par la peur, il faut agir comme nous avons conseillé en parlant du cheval peureux, c'est-à-dire encore se lier au mouvement pour n'être pas déplacé, puis ramener doucement l'animal au moyen de la rêne directe du filet dans la direction dont il s'est écarté, ou, au contraire, si l'objet qui l'a effrayé est toujours là, ne pas insister et le diriger d'un autre côté.

Si, au bout de quelque temps, on s'aperçoit que le cheval prend l'habitude de se jeter fréquemment de côté, où s'il se sert de ce moyen pour résister lorsqu'on lui demande un exercice quelconque, il devient absolument nécessaire de ne point se montrer trop indulgent. Mais il faut avant tout se bien convaincre que sur un animal jeune et incomplètement dressé, les aides ne sauraient exercer une domination efficace. Il faut donc d'abord qu'un dressage rationnel et complet lui fasse prendre l'habitude de se soumettre à toutes les indications des rênes et des jambes et qu'il devienne docile et fin. Alors seulement, on pourra prévenir et empêcher le mouvement au moment où il va se produire, ce qui est d'autant plus facile que chaque cheval prend ordinairement l'habitude de se jeter toujours du même côté, les uns toujours à droite, les autres toujours à gauche. On se tiendra sur ses gardes afin d'être prêt, au moment où l'écart va avoir lieu, à résister par la traction de la rêne directe du filet en

faisant agir en même temps par pression la rêne et la jambe du côté opposé. Cette pression de la rêne opposée sur l'encolure a surtout ici un grand pouvoir et est souvent plus efficace que l'action directe de l'autre rêne.

Dans tous les cas, mais particulièrement lorsque l'écart n'est pas dû à une cause extérieure, et qu'il est seulement une résistance née d'un caprice ou d'une habitude prise, il est indispensable quand une fois l'animal a appris par le dressage à connaître les aides, de ne pas lui céder, et, si l'on a pu s'opposer à temps à son mouvement, de toujours le ramener dans la direction qu'on voulait primitivement lui faire suivre, en le forçant pour cela à exécuter le contraire du mouvement qu'il a exécuté de lui-même, c'est-à-dire en le faisant tourner à gauche s'il s'est jeté à droite et *vice versa*.

L'expérience nous a démontré que, dans le cas qui nous occupe, il faut toujours agir avec patience et fermeté, mais avec douceur. L'emploi de moyens violents sous prétexte de correction ne pourrait qu'occasionner de nouveaux désordres, augmenter l'irritabilité de l'animal et le rendre plus désagréable et plus difficile à l'avenir.

Du reste, pour le cheval sujet à faire des écarts, comme pour le cheval peureux, le remède le plus simple et celui qui réussit le mieux consiste, après l'avoir

dressé, à lui faire faire le plus souvent possible des promenades au dehors, sur la ligne droite, une rêne de filet dans chaque main. S'il est monté soigneusement ainsi, il ne tardera pas à perdre ses mauvaises tendances et même ses mauvaises habitudes.

Dans le *tête-d-queue*, l'avant-main du cheval s'enlève et fait un demi-tour complet sur les hanches. Presque toujours cette défense est due aux mêmes causes que la précédente et les moyens à employer sont les mêmes. Cependant il n'est pas rare que l'animal fasse un tête-à-queue pour retourner à l'écurie, et, dans ce cas, il arrive quelquefois que, son mouvement accompli, il cherche à s'emporter.

On commencera d'abord par lui faire subir au manège un dressage complet, dans lequel on pourra introduire le reculer sur la pression des éperons au passage des sangles. Le cheval étant devenu fin aux aides, on le mènera dehors et souvent on pourra constater, — ici comme dans la plupart des cas, — que toute tentative d'insoumission aura disparu par la seule influence du dressage. Pourtant, il faudra être attentif à prévenir le désordre, s'il se produisait encore. On agirait comme nous avons dit pour l'écart, c'est-à-dire qu'on ferait en sorte de s'opposer au déplacement latéral de l'avant-main, s'aidant en même temps de l'action des jambes et d'un appel de langue pour décider l'animal

à se porter en avant. Il y a bien des chances pour que cela réussisse avec un cheval bien dressé ; mais dans le cas où l'on n'aurait pu s'opposer assez tôt à son mouvement, on le ramènerait aussitôt dans la bonne direction, en lui faisant exécuter une demi-pirouette sur les épaules, à l'aide de la jambe gauche, s'il s'est jeté à droite, et *vice versa*. S'il devenait nécessaire de corriger, il faudrait le faire aussitôt que le cheval, ayant accompli son tête-à-queue, se trouve face en arrière, et en l'immobilisant au besoin par la pression des éperons, puis le faire retourner comme nous avons dit, et alors le porter en avant en lui parlant avec douceur.

Les *pirouettes malgré le cavalier* sont encore une défense analogue aux deux précédentes, mais qui se continue plus longtemps, puisque le cheval fait un tour complet et quelquefois plusieurs tours sur lui-même. Les moyens à employer sont les mêmes que précédemment : dresser d'abord l'animal au manège, puis, lorsque la résistance a lieu, s'opposer au mouvement, ou forcer le cheval à revenir sur ses pas en tournant du côté opposé à celui où il s'est jeté malgré son cavalier. Autant que possible, il faut même, s'il a fait une pirouette sur les hanches, le forcer à exécuter une pirouette sur les épaules, et *vice versa*.

Il y a des cavaliers qui, lorsqu'un cheval fait un

écart ou un tête-à-queue, lui font continuer le mouvement par des pirouettes dans le même sens, voulant ainsi corriger le mal par le mal. Ce moyen homœopathique nous paraît anti-rationnel. Et nous sommes fort porté à croire qu'il est bien souvent la cause première de la défense qui nous occupe. L'animal prend vite en effet l'habitude, après avoir fait un écart, ou même seulement lorsqu'il craint un châtiment, de se livrer à une série de pirouettes ainsi qu'on le lui a déjà fait faire. A bons entendeurs, salut.

Mais la plus grande faute que l'on puisse commettre, c'est de trop retenir le cheval au moment de la défense et de ne pas le pousser assez énergiquement avec les jambes. Les écarts et les tête-à-queue étant un refus de se porter en avant, c'est surtout l'impulsion qui est nécessaire.

Il y a quelquefois des chevaux qui ruent en même temps qu'ils tournent ainsi sur eux-mêmes, ce qui complique la difficulté pour le cavalier. Il faut naturellement s'assurer tout d'abord s'il n'y a rien dans le harnachement qui provoque la défense, ou si l'animal ne souffre pas pour quelque autre cause. Quant aux moyens équestres à employer, ils ne diffèrent de ceux que nous venons de conseiller, qu'en ce qu'il faut tenir les mains hautes et, au besoin, donner de petites saccades de bas en haut, ou scier le bridon; on peut aussi

recourir à l'immobilisation par la contrainte des éperons, puis entamer quelques pirouettes en sens contraire, et enfin, porter le cheval en avant *dans la direction qu'il devait premièrement suivre.*

Le cheval qui ne veut pas aller seul.

Il y a, dit-on, des chevaux dans ce cas. Nous croyons qu'un bon cavalier viendra toujours à bout d'eux. Il suffira, en effet, de les faire travailler au manège jusqu'à ce qu'ils obéissent bien aux mains et aux jambes et exécutent avec soumission les mouvements de deux pistes. Ces simples résultats obtenus, lorsqu'il s'agira d'aller dehors, on prendra les rênes dans les deux mains à l'anglaise, les rênes gauches dans la main gauche, séparées par deux doigts, les rênes droites de même dans la main droite et toutes quatre bien ajustées. On poussera le cheval avec les jambes en lui maintenant la tête directe et en l'empêchant par d'adroites oppositions de se jeter soit à droite, soit à gauche. Au besoin, on se servirait des pas de côté, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre pour l'obliger à s'éloigner de l'écurie et l'on reviendrait après une très courte promenade qu'on recommencerait aussi fréquemment

que possible en allant de plus en plus loin. Si le cheval réussissait par un écart ou un tête-à-queue à tourner malgré le cavalier, il faudrait l'obliger à retourner *en sens opposé*, ce qu'on obtiendra facilement en opposant simplement à l'animal une résistance égale à la sienne et en attendant avec patience ; on se conformera en outre, pour tout ce qui pourrait arriver, à ce que nous avons dit en parlant des autres résistances.

Lorsqu'on sent de l'incertitude de la part du cheval et une disposition à ne pas avancer, on le *roulera* dans les mains en même temps qu'on le poussera avec les jambes. Le mouvement des mains qui doit produire le rouler et qu'il est très difficile de définir, est compris de bien peu de cavaliers. Nous essayerons d'en donner une idée en disant seulement que ce mouvement doit être fait surtout à une allure vive lorsqu'on sent que le cheval semble hésiter à se porter franchement en ligne droite, comme si l'on voulait, en déplaçant sa tête et son encolure de gauche à droite, de droite à gauche et ainsi de suite, le faire marcher en zigzags ; l'action des rênes n'étant pas suffisante pour déterminer des changements de direction, mais seulement pour s'opposer aux mouvements de l'animal, détourner son attention et lui intimer la volonté formelle du cavalier, on réussit presque toujours à le dominer par ce moyen.

De même il y a une façon de *rouler* en quelque sorte le cheval dans les jambes, lui faisant sentir les éperons alternativement, dont on obtient souvent de très bons résultats.

Nous avons monté beaucoup de chevaux qu'il était, disait-on, impossible de faire sortir seuls de l'écurie. Nous croyons qu'au bout de fort peu de temps un bon cavalier les fera toujours aller où il voudra. Affaire de tact, de patience et d'adresse.

Le cheval qui refuse de sauter et celui qui se dérobe.

En premier lieu, nous insisterons sur ce point qu'on ne doit point chercher à faire un sauteur d'un cheval que sa conformation rend incapable de cet exercice fatigant : c'est ainsi qu'on ruine journellement un grand nombre d'animaux qui auraient été très bons pour un autre service.

Pour pouvoir sauter, un cheval doit avoir un bon rein, des jarrets puissants et des membres sains et solides. La plupart des chevaux qui se défendent devant les obstacles éprouvent une souffrance qui leur fait prendre leur travail en dégoût, — ou bien ils ont

été mal montés et on les a rebutés par trop d'exigences.

Nous avons déjà dit que nous n'approuvons en principe qu'une seule méthode pour apprendre au jeune cheval à sauter ; nous savons qu'il n'est pas facile à tout le monde d'avoir à sa disposition tout ce qu'il faut pour la mettre en pratique ; mais elle est, croyons-nous, la seule *infaillible*. Cette méthode consiste à conduire le jeune animal sur un terrain préparé *ad hoc*, c'est-à-dire sur une piste recouverte d'une couche suffisante de terre meuble ou de sable, et bordée des deux côtés par deux murs ou deux haies bien fournies et très élevées.

En travers de cette piste, on disposera une barrière qui sera d'abord placée à terre, et plus loin un petit ruisseau sans largeur ni profondeur. On fera prendre le cheval en main par un homme qui passera avec lui ces obstacles, lui donnera ensuite une poignée d'avoine et le rentrera à l'écurie. On recommencera ainsi plusieurs jours de suite, puis on élèvera un peu la barrière, on élargira le ruisseau, et on laissera désormais le cheval sauter en liberté en le suivant avec la chambrière. De cette façon on arrivera très promptement et très facilement à lui faire franchir des obstacles aussi sérieux que ceux que sa conformation lui permet d'aborder et l'on pourra se rendre compte de

ses moyens sans lui causer de préjudice. Il sera temps alors de le monter et l'on ne rencontrera plus la moindre difficulté.

Assurément il peut se présenter des cas où un cavalier se trouve dans la nécessité de sauter un obstacle avec un cheval n'ayant jamais été exercé à ce genre de travail; mais ce n'est pas une raison pour commencer ainsi lorsqu'il s'agit de dressage.

N'est-il pas évident, en effet, qu'il y a bien des chances pour qu'un animal, même bien conformé et ayant de bonnes dispositions, n'aborde pas un obstacle avec confiance avec le poids d'un homme sur le dos alors qu'il n'a jamais sauté seul? Dès lors pourquoi ne pas commencer par le commencement? Et puis, s'il y a résistance, s'il y a lutte, n'est-il pas certain que le cavalier, tout en n'étant pas désarçonné s'il est solide — et les plus solides sont quelquefois désarçonnés — peut éprouver, éprouvera même très probablement des déplacements plus ou moins sérieux qui gêneront le cheval dans ses mouvements et par conséquent le disposeront à résister davantage? Et si le cavalier réussit à le faire passer quand même, il arrivera aussi fort souvent que n'étant plus parfaitement lié au mouvement de son cheval pendant le saut, il retombera brusquement sur la selle, aura peut-être un mouvement de main involontaire — d'où il résultera pour

l'animal des sensations désagréables qui ne sont pas de nature, on en conviendra, à lui faire prendre goût au travail qu'on lui impose.

Au contraire, en se conformant à ce que nous avons dit plus haut, le cheval sera déjà franc aux obstacles et adroit à les franchir lorsqu'il les abordera pour la première fois sous son dresseur : ce sera donc un jeu pour un bon cavalier de rester intimement lié à sa monture et, par conséquent, de ne pas gêner ses mouvements.

Il y a des écuyers qui recommandent, en arrivant à l'obstacle de porter le corps en arrière, afin, disent-ils, de favoriser l'enlever de l'avant-main. C'est un contre-sens : ce n'est pas l'enlever de l'avant-main qu'il faut favoriser, mais la projection en avant : or, au moment où le devant s'enlève, c'est-à-dire au moment où le cheval va s'élancer, c'est l'arrière-main qu'il faut alléger, puisque dans le saut comme dans tout mouvement en avant, c'est l'arrière-main qui donne l'impulsion, les membres postérieurs et les reins agissant comme des ressorts pour projeter la masse en avant.

Il est vrai qu'au point de vue de la solidité il est peut-être plus commode de s'asseoir avant le saut ; nous ne contestons même pas qu'il soit quelquefois

utile de le faire, lorsque, par exemple, on monte un cheval en qui l'on n'a pas une absolue confiance, car ayant ainsi assuré son assiette, si l'animal vient à s'arrêter court devant l'obstacle, ou s'il a une manière très déplaçante de sauter et que l'on craigne de ne pas faire la retraite de corps à temps, c'est-à-dire pendant que le cheval est en l'air, on risque moins de retomber le nez sur l'encolure..... ou à terre.

Mais lorsqu'il monte un cheval bien franc et bien dressé, le cavalier, s'il veut être vraiment lié au mouvement de sa monture, doit incliner légèrement le corps en avant pendant l'enlever, et ne le reporter en arrière qu'au moment où le cheval, en l'air, va retomber sur le sol, et cette retraite de corps, sous peine de devenir disgracieuse, ne doit pas plus être exagérée que le mouvement en avant qui l'a précédée.

En arrivant près de l'obstacle, il faut laisser au cheval assez de liberté d'encolure pour qu'il le voie bien et qu'il puisse prendre son élan de la manière qui lui est la plus commode. Cependant il y a des chevaux qu'il faut *empêcher* de tenir la tête trop en l'air ou trop basse, précisément parce qu'alors ils ne peuvent voir l'obstacle.

De même, il en a qui, d'ailleurs francs et ne manquant pas de moyens, prennent leur élan de trop loin ou de trop près. Il faut s'efforcer d'y remédier en amenant les premiers avec calme mais à une allure allongée jusqu'auprès de l'obstacle, en ralentissant au contraire les autres tout en les stimulant, afin de les avoir aussi légers que possible, jusqu'au moment du saut. Mais dans ces deux derniers cas le mieux est encore, pour corriger ces chevaux, de leur faire sauter en liberté des obstacles fixes, jusqu'à ce qu'ils soient devenus plus adroits.

Les auteurs anglais ne cessent de proclamer — et l'on entend répéter partout depuis que l'anglomanie est à la mode — que le cavalier n'enlève pas son cheval devant un obstacle, pas plus qu'il ne peut l'empêcher de tomber s'il fait un faux pas.

Il est hors de doute qu'un cavalier étant en selle ne peut pas soulever son cheval à bras tendus et le porter de l'autre côté d'un mur; qu'il ne peut soutenir, toujours à bras tendus, le cheval qui tombe et le maintenir sur ses jambes. Si c'est là ce que veulent insinuer *the best riders in the world*, nous les félicitons d'une telle sagacité, mais nous leur ferons observer que depuis longtemps nous savons à quoi nous en tenir, en France, sur le compte d'un certain M. de Crac qui, pour sortir d'un fossé où il était tombé, se

souleva lui-même par la queue de sa perruque et se tira ainsi... d'embarras.

Pour revenir à notre sujet nous dirons que nous sommes fort disposé à croire, pour notre compte, que la plupart des cavaliers, en voulant *enlever* leurs chevaux devant une haie, ne font que gêner ces pauvres animaux qui se tireraient beaucoup mieux d'affaire sans ce secours maladroit.

Cependant personne ne contestera que pendant le trot, un habile cavalier sait, en contenant au moyen des rênes l'ardeur qu'il communique à son cheval par l'action de ses jambes, cadencer les mouvements de l'animal, et leur faire gagner en *élévation* ce qu'ils perdent en étendue. Dans l'ancienne école, la *pesade* s'obtenait par des moyens analogues.

De même, au moment de sauter, il y a un petit mouvement, ou plutôt une contraction de poignet qui, coïncidant avec l'action stimulante des jambes, ou le toucher des éperons, aura certainement pour effet, non pas d'*enlever* le cheval, mais de réveiller son ardeur et d'accroître l'énergie de son élan. Or, il y a des chevaux avec lesquels il peut être utile d'avoir recours à ce moyen, ceux, par exemple, qui ne s'envolent pas assez haut, touchent les obstacles ou les enfoncent. L'éperon, employé seul, c'est-à-dire sans

cette légère opposition de main, ne ferait qu'augmenter le train du cheval et le faire sauter plus maladroitement encore. Nous savons bien que pour corriger le défaut dont nous parlons, on peut se servir des obstacles fixes, dont nous sommes d'ailleurs partisan. Mais cela n'empêche pas qu'il soit quelquefois nécessaire de stimuler le cheval au moment où il prend son élan, pour éviter qu'il renverse l'obstacle s'il est mobile — ou qu'il roule lui-même à terre, ce qui peut toujours arriver lorsqu'il butte dans un obstacle fixe. Ce dernier cas nous ramène tout droit à faire ressortir l'avantage de notre méthode qui n'expose pas le dresseur à des chutes souvent fort graves et, quelquefois mortelles, en montant des chevaux que l'expérience n'a pas encore rendus adroits à sauter.

De ce que nous avons dit en commençant, il résulte encore que lorsqu'on a affaire à un animal *qui refuse* de sauter, le plus sûr moyen et le plus prudent en même temps, c'est de le faire d'abord sauter à l'aide de la chambrière jusqu'à ce qu'il soit devenu franc.

Si, monté, il s'arrête de nouveau, on l'attaquera énergiquement avec les éperons en arrière et on se fera suivre au besoin d'un aide armé d'une chambrière.

Si l'animal cherche à se dérober, c'est-à-dire à se

jeter à droite ou à gauche ou à se retourner par un tête-à-queue en arrivant à l'obstacle, il faudra, tenant les rênes de filet séparées, résister au moyen de la rêne directe en appuyant l'autre rêne sur l'encolure avec la force nécessaire, pour empêcher le mouvement de s'accomplir, en n'oubliant pas toutefois que le tact, l'à-propos et l'adresse du cavalier ont beaucoup plus de pouvoir sur sa monture que la force brutale seule. Nous insisterons pour qu'avec un cheval sujet à se dérober, le dresseur compte plus sur ses jambes ou sur la chambrière que sur sa cravache dont il ne peut se servir qu'en passant la rêne droite dans la main gauche et en perdant ainsi une partie de ses moyens d'action sur l'avant-main. L'attaque des éperons quelques mètres avant d'arriver à l'obstacle est souvent d'une grande efficacité. S'il est nécessaire de reprendre du champ on devra toujours tourner du côté opposé à celui où le cheval a voulu se jeter.

Mais il est fort rare que ces cas se présentent avec des chevaux bien montés et ayant été bien dressés, c'est-à-dire accoutumés à sauter des obstacles d'abord insignifiants qu'on a rendus progressivement plus sérieux.

NOTA. — Après que ce chapitre eut paru dans la *France chevaline*, M. le comte de Montigny, publia

dans le numéro suivant du journal un article que nous croyons devoir reproduire ici. Deux avis, dit-on, valent mieux qu'un, et celui de M. de Montigny a trop de valeur pour que nos lecteurs ne trouvent pas avec plaisir et ne lisent pas avec intérêt ce qu'il a écrit sur la question que nous venons de traiter.

Chevaux et obstacles.

Nous trouvons, dans le dernier numéro de la *France chevaline*, un très bon article de notre collaborateur sur une question tout à fait à l'ordre du jour : la manière de dresser les chevaux à sauter. Mon obligé collègue en équitation me permettra peut-être d'ajouter quelques mots à son excellent travail : ma vieille expérience en matière d'éducation des hommes et de dressage des chevaux, m'autorise à ajouter ces quelques lignes à celles de M. Musany, et je le prie d'en faire, en temps opportun, tel usage qu'il jugera convenable.

Le dressage en liberté des jeunes chevaux dont on veut faire de bons sauteurs, tel que l'indique M. Musany, est à tous égards ce qu'il y a de mieux à faire lorsqu'on possède une installation hippique tout à fait complète ; mais comme dans la plupart des cas, ce confort manque absolument, j'indiquerai la méthode

qui m'a toujours réussi, ainsi qu'à mes élèves, et que j'ai retrouvée dernièrement dans un ouvrage anglais, sur la préparation des chevaux de chasse et de steeple.

Quid novi sub sole?

On place sur un terrain uni, recouvert d'une épaisse couche de sable, ou mieux encore de sciure de bois, une barre fixe entourée de tresses de paille et qu'on peut élever et abaisser à volonté.

On met au cheval en dressage un caveçon, muni d'une longe en tissu et que l'on conserve roulée en longues boucles dans la main gauche. Le teneur de cette longe amène l'animal devant la barre pour la lui faire voir, il le flatte, puis passant lui-même par dessus la barre, il attire l'animal à lui en tenant la longe assez longue pour que l'animal puisse sauter franchement et sans être gêné. On a soin de placer, à droite et à gauche de la barre, des lads armés de fouets, qui doivent exciter l'animal à sauter, sans qu'il lui soit possible de se dérober. Il arrive souvent que le cheval saute de pied ferme et que ne se rendant pas compte de la résistance de l'obstacle, il fait la culbute de l'autre côté de l'obstacle. Il commet rarement deux fois la même faute, il mesure son obstacle, et le franchit dès lors sans hésitation. Le teneur de longe flatte l'animal, lui donne une carotte ou de l'avoine.

Après avoir ainsi fait sauter la barre franche, on y ajoute une haie verte ou une claie, et l'on recommence l'exercice. Comme le cheval devenu circonspect, prend presque toujours le saut de pied ferme, ce qui serait une mauvaise habitude à lui faire contracter, à moins qu'il ne soit destiné aux chasses vendéennes, on le place à une certaine distance de l'obstacle, le teneur de longe l'attire en courant et les aides l'activent de manière à le contraindre à prendre le saut sans arrêt et à courir à la barre.

L'élévation de cet obstacle sera croissante et proportionnée aux moyens naturels que révélera l'animal. Les premiers sauts doivent être au-dessous d'un mètre, le grand point étant de donner confiance au sauteur et de lui faire comprendre que tel obstacle qu'il franchisse, il doit se défier d'une chute et qu'il le trouvera résistant.

Les fossés, les banquettes irlandaises, les ruisseaux, seront également sautés avec l'aide de longe, et lorsque l'animal, devenu confiant, courra de lui-même sur tous les obstacles, on le fera monter par un cavalier solide, et l'on ne mettra dans la bouche du cheval qu'un bridon, dont le mors très gros, sera entouré de chiffons de cuir ou de caoutchouc; ce cavalier n'aura d'autre soin que d'assurer

sa position et de laisser faire son cheval sans le gêner dans le saut, ni l'arrêter brusquement.

Lorsqu'on n'a pas de rivière ou de ruisseau à proximité, on peut apprendre l'animal à sauter en large en étendant des draps sur un fossé; quant à la barre, qui est l'obstacle vraiment dangereux, il faut y consacrer ses principaux soins. Lorsque l'animal saute sans hésitation, il faut alterner les hauteurs et passer brusquement d'une barre de deux pieds de haut à une de trois pieds, ou même d'un mètre 40 centimètres.

Il sera bon de finir l'éducation du sauteur, en lui faisant franchir un mur recouvert de terre et un talus.

Tous les obstacles indistinctement seront donc au préalable franchis à la longe et lorsqu'on habite un pays accidenté, il sera bon de promener l'animal avec sa longe et de l'habituer à passer partout et à devenir adroit sur tout espèce de terrain.

Ainsi que le dit M. Musany, le cavalier qui saute un obstacle sans importance peut ce qu'on appelle saluer la barre, ou s'incliner un peu avant; mais en chasse et steeple, et devant tout obstacle sérieux, le cavalier doit demeurer parfaitement assis, avoir sa poitrine bien ouverte, ses reins soutenus, et main-

tenir son cheval bien carrément appuyé sur ses deux rênes. Si l'animal vient à choir, le cavalier est projeté en avant et tout au moins ne reste pas sous son cheval, ce qui arriverait inévitablement dans l'hypothèse de l'inclinaison du corps en avant. Plus le train est vite, plus le corps doit être soutenu, car la retraite de corps n'arriverait point assez vite pour résister au déplacement, et recevoir le cheval après l'obstacle. En chasse, où l'on ignore surtout la nature du saut et ce qui peut se trouver de l'autre côté de l'obstacle, le corps doit être soutenu avant, pendant et après. En steeple-chase, il y a dans ce soutien du corps, non seulement une question de solidité, mais encore une question de bras et de poignets, qui doivent conserver à l'animal son appui et son impulsion.

Lorsqu'un cheval franchit un obstacle élevé et surtout à une allure moyenne, le corps du cavalier semble se rapprocher de l'encolure, comme s'il s'inclinait, mais c'est au contraire l'avant-main qui en s'élevant, se rapproche du cavalier qui, lui, demeure dans une position verticale, comme dans le cabrer, dans la pesade qui, si elle est suivie de la croupade, exige un grand soutien de rein pour résister au développement d'arrière en avant.

M. Musany dit judicieusement qu'à proprement

parler, le jockey n'enlève pas son cheval, et que sa mission se borne à l'amener franchement à l'obstacle. Cependant, il y a des cas où une bonne préparation rend le saut plus sûr et meilleur. Le cheval qui, après un long temps de galop, arrive complètement sur les épaules, a besoin d'être relevé dans sa position, activé par une attaque de jambes ; mais cette sorte de rassembler s'effectue à une certaine distance de l'obstacle et assez tôt pour que l'animal retrouve ses moyens, puisse les concentrer et arriver d'aplomb à l'obstacle.

L'attaque d'éperons décisive aura toujours lieu dans le saut lui-même et lorsque l'avant-main a quitté le sol ; ce stimulant opportun donne au saut plus d'intensité, et dans certains cas plus d'élévation. J'ai vu pratiquer cette attaque à des jockeys d'un ordre supérieur et y ai eu recours moi-même avec succès pour franchir le fixe.

Toutefois, l'emploi de cette aide est réservé uniquement aux cavaliers qui, à l'exemple du célèbre jockey Lamplough, sont liés à leurs chevaux jusqu'aux talons. Le cavalier qui s'identifie complètement avec le mouvement, qui a par son assiette et son enveloppe, le plus grand nombre de points d'adhérence avec son cheval, est aussi celui qui le gêne le moins

et favorise le plus l'élévation et l'extension du saut.

Ajoutons, en terminant, que pour les chevaux persistants et enclins à se dérober, il faut, en steeple comme en chasse, les monter en bride et en rênes séparées, le petit doigt séparant la rêne de bride de celle du filet.

Comte DE MONTIGNY.

Le cheval immobile.

Nous avons lu et nous avons souvent entendu dire par des hommes de cheval et des vétérinaires qu'il existe parfois chez les chevaux une maladie qu'on nomme l'immobilité. Mais comme nous n'avons jamais eu nous-même l'occasion de voir un cheval vraiment immobile et que nous n'aimons parler que de ce que nous connaissons, nous nous abstenons sur ce sujet. Au surplus, le cheval immobile nous semble, d'après ce qu'on en dit, impropre à un service de luxe.

Quant aux chevaux qui s'immobilisent par défense, — et c'est presque toujours ceux-là que le vulgaire

nomme improprement des chevaux immobiles — nous avons dit de quelle manière on doit agir avec eux lorsque nous avons parlé du cheval qui s'accule.

Terminons cette étude des résistances en répétant qu'en général, les chevaux rétifs le sont devenus parce qu'on leur a trop demandé et maladroitement. Dans ces conditions, l'animal doit être confié à un dresseur habile qui recommencera son dressage en ayant soin de ne lui demander pendant longtemps que des choses simples, et en combattant sa résistance par des exercices rationnels, de manière à obtenir peu à peu une soumission complète, grâce à la souplesse et à la légèreté qu'il aura su donner à l'avant et à l'arrière-main, et particulièrement à l'une ou à l'autre de ces parties, selon les cas. Nous reviendrons sur ce sujet en parlant de l'équilibre.

II

DES ALLURES

DES ALLURES

Qu'il fasse ce qu'il peut.

En publiant sa belle théorie des six périodes, M. le capitaine Raabe, pour qui nous professerons toujours la plus vive reconnaissance, la plus respectueuse et la plus solide amitié, a fait faire un immense progrès à la science de la locomotion ; on peut même dire qu'il est le véritable créateur de cette science puisqu'il a démontré d'une manière irréfutable que toutes les théories connues avant la sienne étaient fausses, puisqu'il a remplacé l'erreur par la vérité, puisque, en marchant dans la voie qu'il a tracée, en prenant sa méthode pour base de leurs travaux, ses élèves continuent l'œuvre du maître, aux détails de laquelle le savant capitaine apporte lui-même tous les jours de nouveaux perfectionnements.

L'étude approfondie de la locomotion permet d'analyser mathématiquement tous les mouvements de l'animal à toutes les allures, et, par conséquent, de dé-

terminer comment, à quel moment précis, doivent agir les aides du cavalier dans une foule de cas.

Mais s'ensuit-il que cette étude approfondie soit — comme on l'a dit — « la branche mère de l'équitation ? » Ce n'est pas notre avis. Nous pensons que la science de la locomotion a sa place *à côté* de l'art de l'équitation, comme la médecine vétérinaire par exemple, et qu'elle se rattache même plus directement à l'étude du cheval, à l'hippologie.

Tout homme de cheval doit connaître les principales lois de la locomotion, comme il doit connaître l'extérieur et l'organisation du cheval, les soins hygiéniques qu'il réclame, etc., etc. Plus il aura de connaissances sur tous ces sujets, et mieux cela vaudra, c'est certain. Mais, de même qu'il n'est pas indispensable à un écuyer d'être sorti de l'école d'Alfort avec un diplôme de vétérinaire, de même il n'a pas absolument besoin d'être un savant en locomotion. Est-ce parce qu'il pourra disséquer un cheval en faisant sans se tromper la nomenclature de tous les muscles, etc., ou parce qu'il saura comparer les étendues et les durées des bases latérales et diagonales, à l'amble, au pas rompu, à l'entrepas, au pas relevé, etc., etc., qu'il sera plus habile cavalier ?

Donc, nous le répétons, la locomotion est une science

à côté de l'équitation, science dans l'étude de laquelle l'homme de cheval trouvera des indications précieuses, science qu'il ne lui est plus permis d'ignorer complètement, mais qu'il ne lui est pas indispensable de posséder dans tous ses détails, à moins qu'il n'ait l'intention de se consacrer particulièrement à cette étude.

Un professeur d'équitation qui n'aurait aucune idée du mécanisme des allures ne pourrait préciser ses démonstrations, ni par conséquent amener promptement ses élèves à se rendre compte de tout ce qu'ils font. Les explications que l'étude des principales règles établies par les spécialistes lui permet de donner dans ses leçons, aideront les cavaliers qui montent avec goût et avec soin à comprendre plus vite; mais les plus savantes théories, les indications les plus claires ne suppléeront jamais au sentiment équestre, ne donneront jamais ce sentiment à ceux qui ne l'ont pas.

Ceux qui ont plus besoin que les écuyers de connaître à fond toutes les lois du mécanisme animal, c'est assurément les artistes qui veulent représenter des animaux à leurs différentes allures. Cette science peut encore intéresser, comme toute autre, des hommes sérieux, des chercheurs qui y trouveront un vaste champ d'études et feront peut-être ailleurs l'applica-

tion de ce qu'ils auront appris là. Mais le savant qui aura appris dans son cabinet tous les secrets de la locomotion, aura-t-il plus d'adresse s'il s'avise un beau jour de vouloir monter à cheval et de faire l'application, en selle, des principes qu'il connaît si parfaitement en théorie? Il serait puéril de le prétendre, attendu que la locomotion est une science mathématique, tandis que l'équitation est un art; attendu que les moyens employés par le cavalier ne peuvent être mathématiquement dirigés et ne sont que le résultat de l'adresse, de l'expérience, de la finesse, du tact qu'on acquiert par la pratique seule.

Au contraire, n'a-t-on pas vu de tous temps des écuyers qui suppléaient par l'adresse et l'intuition aux connaissances qui leur faisaient défaut en locomotion? Et le capitaine Raabe ne nous dit-il pas lui-même « que Xénophon prescrivait de saisir l'instant où le « pied antérieur droit pose à terre pour partir au galop à gauche? »

Or, voilà justement à quoi nous semble se borner l'application que peut faire l'écuyer des principes de la locomotion : saisir l'instant précis où il doit faire sentir au cheval tel ou tel effet des aides pour obtenir tel ou tel mouvement : voilà ce que tout cavalier doit s'efforcer de faire, et il y parviendra s'il a du goût et de l'attention, s'il veut s'exercer à observer les mouve-

ments des pointes des épaules de son cheval et s'il a assez d'adresse pour faire agir les mains et les jambes au moment où il voit que telle ou telle épaule opère tel ou tel mouvement et que par conséquent le membre opère le mouvement correspondant.

Quant à la nature même de l'emploi des aides, la locomotion ne pourra jamais la préciser : elle ne dira pas, par exemple, si, lorsqu'il s'agit de faire reculer le cheval, le capitaine Raabe a raison de vouloir que les jambes et au besoin les éperons agissent en avant pour déterminer le mouvement, ou si nous sommes nous-même dans le vrai en prescrivant de les porter en arrière pour soutenir le cheval, régler la vitesse de la marche rétrograde et tracer, d'accord avec la main, la direction à suivre.

De tout temps on a fait des changements de pied au galop. Ceux qui les ont bien faits ont dû forcément les demander au bon moment. Peut-être n'auraient-ils pas su dire pendant quelle foulée ils faisaient agir les aides ; mais après avoir tâtonné, après avoir essayé plusieurs fois avec plus ou moins de succès, ils avaient un beau jour *sent*i à quel instant ce changement de pied était plus facile à faire exécuter ; ils avaient recommencé, tantôt bien, tantôt mal sans doute ; puis, peu à peu, à force de s'exercer, ils étaient

evenus plus adroits et ils avaient fini par prendre habitude d'agir *toujours* au moment opportun.

Aujourd'hui, il est facile de définir l'instant où il faut demander au cheval tel ou tel mouvement si l'on veut qu'il l'exécute facilement et cède volontiers aux plus fines indications des aides.

Encore une fois c'est là tout ce que le cavalier est *obligé* de savoir.

Il y a mille choses auxquelles un homme de cheval *complet* ne doit pas être étranger ; ainsi il est indispensable qu'il puisse se rendre compte si son cheval est bien ferré, bien sellé, si le mors est bien ajusté, etc. Mais cela ne veut pas dire qu'il doive être capable de ferrer son cheval lui-même, ni de fabriquer une selle : l'homme d'un savoir universel n'existe pas, que nous sachions.

Le cavalier qui demanderait à son cheval un mouvement en faisant pour cela agir les aides à contre-temps serait certes un triste écuyer, de même que celui qui ne saurait pas reconnaître les qualités et les défauts qu'un cheval présente dans sa conformation, qui ne s'apercevrait pas que la ferrure est défectueuse ou que le harnachement va mal, etc. ; mais on n'est en droit d'exiger de lui sur toutes ces choses qui tou-

chent à son art que les connaissances dont il peut avoir à faire l'application dans la pratique même de cet art. Libre à lui, d'ailleurs, d'en apprendre davantage si tel est son goût.

Seulement nous croyons qu'il est plus utile à un homme de cheval de connaître un peu de tout que de s'adonner à une spécialité en dehors de son art. Tel pourrait être fort en locomotion ou en hippologie et ne rien entendre par exemple à l'attelage, ou avoir les idées les plus fausses au sujet de l'élevage du cheval, des croisements, des courses, etc., etc. Si vous vous adonnez à l'équitation, consacrez tous vos efforts, tous vos moyens, tous vos soins à l'étude et à la pratique de cet art. Efforcez-vous d'apprendre tout ce qui peut vous être utile pour y exceller. Grimpez courageusement à l'arbre au sommet duquel vous voulez arriver : examinez de l'œil, en passant, toutes les branches qui s'y rattachent afin de connaître aussi bien que possible l'arbre dans son ensemble, mais ne vous égarez pas à vouloir visiter chaque branche en détail ; vous n'auriez jamais le temps de les visiter toutes et vous n'arriveriez jamais au but de votre ascension.

L'équitation seule présente assez de sujets d'étude pour absorber entièrement celui qui veut s'y livrer. Ainsi un écuyer, pour mériter ce titre, doit être à

notre avis capable de monter finement un cheval d'école, de monter en chasse, en course, en *steeple*, de courir au trot, de dresser entièrement un jeune cheval et de *redresser* un cheval rétif. Il doit donc travailler sans cesse pour se perfectionner, pour acquérir les qualités qui lui manquent ; il doit observer chaque jour ce qu'il voit, ce qui se passe sous ses yeux, expérimenter tous les différents systèmes préconisés par les maîtres, etc. S'il est intelligent il ne pourra manquer d'acquérir ainsi, par lui-même et par la pratique, des connaissances très variées et une grande expérience. Là, le champ est ouvert à son initiative. Quant au reste il ne peut guère que se borner à profiter de l'expérience, du savoir des spécialistes, en se conformant aux principes qu'ils donnent et en se tenant le plus possible au courant des découvertes qui se font et du progrès qui s'accomplit tous les jours.

Après cet exposé de nos convictions que nous avons cru devoir présenter au lecteur, nous allons, pour revenir à notre sujet, donner ici un aperçu des lois de la locomotion qu'il n'est pas permis à un cavalier d'ignorer.

Nous ne nous occuperons que des allures régulières.

Si nous sommes incomplet, nous prions les spécialistes d'indiquer les autres points qui nous auraient

échappé et sur lesquels ils jugeraient utile d'appeler l'attention des cavaliers.

Le pas est une allure en quatre temps dans laquelle les pieds se lèvent successivement — chaque membre postérieur succédant au membre antérieur en diagonale — et se posent dans l'ordre de leur lever.

Ainsi, lorsqu'un cheval arrêté se met en marche au pas, si c'est le pied antérieur gauche qui se lève le premier, ce pied se portera en avant, posera à terre, puis le postérieur droit posera à son tour, puis l'antérieur droit, puis enfin le postérieur gauche, et, le cheval continuant de marcher, les posers des pieds se succéderont dans le même ordre.

Ce n'est pas toujours un pied antérieur qui se lève le premier lorsque le cheval se met en marche. S'il était campé pendant l'arrêt, il faut d'abord que les membres postérieurs se rapprochent du centre. Si la station n'était pas régulière et que le pied postérieur gauche fût en arrière, c'est ce pied qui se lèvera, se portera en avant, et posera à terre le premier, puis le pied antérieur gauche, le postérieur droit, l'antérieur droit et ainsi de suite.

Le cheval étant à la station libre, c'est toujours le membre — antérieur ou postérieur — qui est en ar-

rière de son congénère, qui entamera la marche; la station étant régulière, c'est toujours un membre antérieur.

Le cheval étant arrêté, et la station étant régulière, si l'on veut qu'il se mette en mouvement et qu'il entame la marche avec le membre antérieur gauche, il faudra, par une pression de la rêne gauche sur l'encolure, porter le poids de l'avant-main sur le membre antérieur droit; on donnera ensuite l'impulsion avec les deux jambes et le cheval se portera tout naturellement en avant, en levant d'abord le pied antérieur gauche.

Le cheval étant en marche, si on veut l'arrêter sur le membre antérieur gauche, il faudra commencer à tendre très doucement les rênes au moment où ce membre se lève, augmenter un peu cette tension des rênes lorsqu'il pose à terre et continuer encore de soutenir la main jusqu'à ce que les autres membres ayant diminué l'étendue de leur mouvement et étant successivement arrivés à l'appui — le pied antérieur gauche n'ayant plus bougé — le cheval soit complètement arrêté.

Lorsque, étant au pas, on veut tourner à droite, il faut porter la main à droite au moment où le membre antérieur gauche arrive à l'appui; le poids du corps est alors supporté par le bipède diagonal gauche, et le

membre antérieur droit pourra facilement entamer la nouvelle direction.

Si, étant au pas, on veut partir au galop sur le pied droit, il faut encore saisir le moment où le membre antérieur gauche arrive à l'appui; pendant cet appui du membre antérieur gauche, s'opère celui du postérieur droit : celui-ci soulève l'avant-main et permet au postérieur gauche de se lever; le poids du corps étant alors supporté par le membre postérieur droit, le membre postérieur gauche entamera la nouvelle allure en marquant la première foulée du galop à droite. Ceci indique qu'il est inutile d'employer la jambe droite pour attirer le membre postérieur droit, puisqu'il s'engage tout naturellement sous le centre à cet instant de la marche au pas. Cette action de la jambe droite ne peut avoir sa raison d'être, que pour le départ de pied ferme; mais c'est là une difficulté de la haute-école que peu de cavaliers sont en état d'aborder.

Si, étant au pas, on veut appuyer à droite, il faut commencer par placer le cheval obliquement à droite, puis saisir le moment où le membre antérieur gauche arrive à l'appui; la base devient diagonale gauche, le membre antérieur droit commence les pas de côté en se portant en avant et à droite, il pose à terre; le postérieur gauche pose à son tour, puis l'antérieur gau-

che, le postérieur droit et ainsi de suite. — A propos de ces mouvements dits de deux pistes, nous avons souvent entendu enseigner dans les manèges que pendant les changements de main en tenant les hanches sur les lignes diagonales, le cheval doit *faire un pas en avant, puis un pas à droite et ainsi de suite*. C'est une erreur : chaque membre, toutes les fois qu'on fait des pas de côté, se porte *en avant et à droite*, les posers ayant lieu successivement dans le même ordre que pendant le pas ordinaire, les membres gauches passant en avant des membres droits si l'on appuie à droite.

Si, étant au pas, on veut faire une pirouette renversée à droite, il faut saisir l'instant où le membre antérieur gauche, qui doit servir de pivot, va poser à terre pour l'immobiliser ; la pirouette commençant, le membre antérieur droit se porte un peu en avant, le postérieur gauche en avant et à droite, en passant en avant du postérieur droit ; puis le membre antérieur gauche tourne sur place, le membre postérieur droit se porte en avant et à droite, l'antérieur droit fait un nouveau mouvement autour de l'antérieur gauche, le postérieur gauche se porte en avant et à droite, et ainsi de suite.

Etant au pas, pour faire une pirouette ordinaire, on saisira l'instant où le membre antérieur gauche arrive

à l'appui ; la base devenant diagonale gauche, le membre postérieur droit peut être immobilisé et devenir pivot ; le membre antérieur droit commence alors la pirouette en se portant en avant et à droite, le postérieur gauche fait un petit mouvement autour du postérieur droit, l'antérieur gauche se porte en avant et à droite en passant en avant de l'antérieur droit, le postérieur droit tourne sur place, l'antérieur droit se porte en avant et à droite, et ainsi de suite.

On voit donc que, pour tout ce qui se fait à droite, il faut saisir l'instant où le membre antérieur gauche va poser à terre, ce qui est indiqué par le mouvement de la pointe de l'épaule gauche.

De même, réciproquement, pour tout ce qui se fait à gauche, il faut saisir l'instant où le membre antérieur droit va poser à terre.

A la rigueur, il n'est pas même indispensable à un écuyer de se rendre exactement compte des mouvements de tous les membres que nous venons de détailler ; il n'a *absolument* besoin que de connaître et de savoir mettre en pratique le dernier principe que nous en avons déduit. Mais, son attention une fois éveillée, il est probable qu'il voudra en savoir davantage et se rendre compte en observant la nature de ce qu'il aura lu dans les livres.

L'allure du pas comprend :

Le pas cadencé et ralenti, pendant lequel le cheval étant rassemblé, les mouvements ont plus d'élévation et moins d'étendue ;

Le pas ordinaire pendant lequel on peut exiger la bonne position de la tête ou au contraire laisser une grande liberté à l'encolure pour reposer le cheval ;

Et enfin le *pas allongé*, pendant lequel l'encolure doit avoir toute son extension sans pourtant être affaissée.

Dans le pas ordinaire, les battues sont inégalement espacées. Si la première battue est produite par le poser du membre antérieur gauche, le membre postérieur droit en posant à son tour fait entendre la deuxième battue ; puis a lieu un silence ; puis la troisième battue (poser du membre antérieur droit) et enfin la quatrième battue (poser du membre postérieur gauche). Ces quatre chocs successifs des pieds sur le sol se font donc entendre distinctement à l'oreille de cette manière :

1—2—3—4—1—2—3—4—1—2—3—4

A mesure qu'on accélère le pas, l'intervalle de temps

est moins long comparativement entre la deuxième et la troisième battue et, au pas allongé, les quatre battues sont également espacées :

1—2—3—4—1—2—3—4—1—2—3—4

Lorsqu'on veut augmenter encore la vitesse de la marche, le pas devient irrégulier en se rapprochant de l'amble.

Dans le **reculer** bien exécuté, les bipèdes diagonaux se meuvent successivement, les deux membres de chaque bipède diagonal se levant et posant à terre simultanément. L'allure est en deux temps. Pour cela il faut que le cheval soit équilibré, que ses mouvements se fassent avec aisance et légèreté.

Si le reculer s'effectue en quatre temps, le cheval n'est pas équilibré, et, dans ce cas, si dans chaque bipède diagonal le membre postérieur pose avant le membre antérieur, c'est que le cheval est sur les épaules, tient la tête trop basse ou trop en avant; si au contraire le membre antérieur pose avant le membre postérieur, c'est que la tête étant trop haute, l'arrière-main surchargé traîne. Cette irrégularité peut encore provenir de la souffrance ou de la faiblesse soit de l'avant-main, soit de l'arrière-main.

Le **trot** est une allure en deux temps dans laquelle les membres en diagonale se meuvent simultanément, chaque bipède diagonal succédant à l'autre.

Il résulte de là que tout ce qui doit se faire à droite — le changement de direction, le départ au galop, etc., etc. — doit être demandé au moment du poser du bipède diagonal gauche indiqué par le mouvement de la pointe de l'épaule gauche, et *vice versa*.

L'allure du trot comprend :

Le *petit trot*, sans rassembler, dont on ne doit pas, à notre avis, faire usage, attendu qu'à cette allure le cheval est comme endormi et se fatigue sans employer utilement ses forces ;

Le *trot ralenti, cadencé et rassemblé* ou *passage*, dans lequel, les mouvements perdant en étendue ce qu'ils gagnent en élévation, les membres postérieurs posent en arrière des membres antérieurs ;

Le *trot ordinaire* ou *de promenade*, dans lequel, suivant les moyens de l'animal, les pieds postérieurs poseront dans les empreintes laissées par les pieds antérieurs ou un peu au delà. Pendant ce trot, le cheval doit, pour être bien équilibré et élégant, avoir

l'encolure haute et un peu arrondie à son sommet, et la tête dans une position presque verticale ;

Le *trot allongé* dans lequel les pieds postérieurs posent en avant des pieds antérieurs, le cheval donnant toute la vitesse qu'il peut donner sans effort. Pendant ce trot, l'encolure doit être allongée, mais toujours haute ; le cheval sera mené sur le filet et devra rester constamment léger à la main ; la tête formera avec l'encolure un angle d'environ 45° ;

Enfin, le *trot de course* pendant lequel le cheval pour donner le maximum de vitesse dont il soit susceptible doit s'allonger le plus possible ; l'encolure doit donc avoir toute son extension et n'être pas trop élevée tout en étant bien soutenue, la tête formant avec elle un angle obtus ; le cheval sera un peu appuyé sur le mors, mais toujours assez léger à la main pour que son cavalier puisse toujours *facilement* le ralentir ou le faire tourner à droite ou à gauche.

Ouvrons ici une parenthèse pour dire que le cheval attelé doit être un peu plus sur les épaules que le cheval monté — puisqu'il tire, et qu'il n'a pas le poids d'un homme sur le dos — mais que cependant il ne doit JAMAIS être trop appuyé sur le mors.

Lorsqu'on est arrivé à obtenir d'un trotteur le maxi-

mun de la vitesse qu'il peut donner en restant régulier dans son train, il faut bien se garder de lui demander davantage ou de l'épuiser par de trop longues épreuves, autrement on arrive au *traquenard*, à l'*aubin*. Les reproductions de trotteurs pendant la course, que l'on peut obtenir aujourd'hui par des procédés de photographie instantanée, prouvent qu'il y a fort peu de chevaux qui trottent régulièrement. Un entraîneur intelligent saura toujours attendre que l'exercice gymnastique de chaque jour, ayant développé les forces physiques, les moyens et la résistance du jeune animal, l'amène graduellement, et sans des efforts excessifs—toujours pernicieux—à une vitesse de plus en plus grande.

Nous classerons les trotteurs en deux catégories :

Les *trotteurs de luxe*, aux mouvements brillants, allongés, bien rythmés, qui semblent bondir d'un bipède diagonal sur l'autre, ce qui assurément ne leur permet pas de soutenir leur train pendant longtemps ;

Et les *trotteurs de service* qui, faisant les enjambées moins longues, les répètent plus souvent, se fatiguent moins et peuvent continuer l'allure pendant plus longtemps. Ils sont généralement d'origine plus commune, plus froids et par conséquent moins sujets à s'enlever.

Ces deux variétés de trot ne doivent jamais cesser d'être régulières. Les enjambées au trot régulier doivent amener la superposition des pistes latéralement. Si le cheval trotte régulièrement, on pourra toujours le trotter *d l'anglaise* ; avec le *stepper* le jockey devra s'enlever plus haut et plus lentement ; avec le cheval *qui répète* il s'enlèvera au contraire moins haut et plus fréquemment : là est toute la différence. Nous nous étonnons donc que le trot enlevé ne soit pas obligatoire sur tous les hippodromes.

Il est généralement admis qu'en course un cheval qui ne galope pas trotte ; aussi voit-on tant de trotteurs détraqués : il s'agit pour le propriétaire de gagner un prix ; que l'allure soit régulière ou non, peu importe. Et, d'ailleurs, il faut bien reconnaître que parmi les membres des jurys il y en a fort peu qui soient capables de se prononcer sur le plus ou moins de défectuosité dans les allures des concurrents. C'est fâcheux, à notre avis, très fâcheux, — au point de vue de l'amélioration du cheval ; et c'est ici que les lois de la locomotion devraient être sérieusement connues et appliquées.

Le **galop** est une allure en trois temps, comme le prouve un vers fameux de Virgile, malgré le *quadripedante sonitu*.

On sait que l'ordre dans lequel les pieds se lèvent et posent à terre varie selon que le cheval galope sur le pied droit ou sur le gauche. C'est donc bien différent de ce qui a lieu pendant les autres allures, et nous croyons inutile d'insister sur ce point que le cheval ne trotte pas *sur le pied droit ou sur le pied gauche*, ainsi que le disent naïvement les auteurs anglais, pas plus qu'il ne marche sur le pied droit ou sur le pied gauche ; l'allure du pas peut commencer par le pied antérieur droit, par exemple, ou par le gauche, comme l'allure du trot par le bipède diagonal droit ou par le bipède diagonal gauche ; mais une fois commencée, l'une comme l'autre continue invariablement de la même manière, et il est impossible de dire, en voyant un cheval marcher au pas ou trotter, quel est celui de ses pieds qui s'est levé le premier au commencement.

Au contraire, le galop à droite diffère entièrement du galop à gauche par l'ordre dans lequel les membres se meuvent.

Les trois temps ou foulées qui constituent chaque pas de galop ont lieu dans l'ordre suivant :

Pour le galop à droite : pied postérieur gauche qui marque la première foulée ;

Pieds postérieur droit et antérieur gauche, qui marquent *ensembl'e* la deuxième foulée ;

Pied antérieur droit, qui pose à terre le dernier et marque la troisième foulée.

Pour le galop d gauche : pied postérieur droit, première foulée ;

Pieds postérieur gauche et antérieur droit, ensemble, deuxième foulée ;

Pied antérieur gauche, troisième foulée ;

Pour tous les mouvements qu'on veut faire exécuter au cheval pendant qu'il galope, changements de direction, changements de pied, etc., l'action *déterminante* des aides doit avoir lieu au moment où va s'opérer la troisième foulée d'un pas de galop indiquée par le mouvement de l'épaule ; en effet, cette troisième foulée une fois accomplie, l'animal peut facilement changer de direction, en commençant le pas suivant ; de même, il peut facilement, pendant l'instant où il est privé d'appui ou détaché du sol selon la vitesse de l'allure, — toujours après la troisième foulée, — changer la disposition de ses membres et retomber sur le sol sur le membre postérieur gauche s'il a dû changer de gauche à droite, marquant ainsi

la première foulée d'un pas de galop à droite, ou sur le membre postérieur droit s'il a dû changer de droite à gauche, marquant ainsi la première foulée d'un pas de galop à droite.

Nous avons dit en parlant du trot à l'anglaise que lorsqu'un cheval passe du galop à droite au trot, si le cavalier s'enlève aussitôt à l'anglaise, il se trouve forcément trotter sur le bipède diagonal gauche. Cela peut se démontrer facilement par la locomotion : c'est, en effet, lorsque le galop cesse, le membre antérieur droit qui, en posant à terre, accomplit la dernière foulée du dernier pas de galop ; lorsque le membre antérieur gauche se lève ensuite, l'allure a changé, le cheval est au trot. Donc, pour passer sans interruption du galop à droite au trot à l'anglaise, le cavalier doit s'enlever au moment où le membre antérieur gauche se lève et par conséquent il trottera sur le bipède diagonal gauche.

Lorsqu'un cheval fait des difficultés pour prendre le galop et qu'on a recours au départ par accélération d'allure, si le cavalier trotte à l'anglaise sur le bipède diagonal gauche, il lui sera plus facile d'obtenir le départ au galop à droite, et *vice versa*. En effet, s'il fait son mouvement en même temps que le bipède diagonal gauche, il retombe sur la selle au moment où ce bipède diagonal gauche pose à terre, et nous

avons vu que c'est *pendant que le cavalier retombe* sur la selle qu'il lui est plus facile de faire agir ses jambes ou une seule jambe ; or, c'est au moment où le bipède diagonal gauche pose à terre qu'il faut déterminer le départ au galop à droite. Si donc le cavalier trotte sur ce bipède diagonal gauche, il pourra facilement, chaque fois qu'il retombera sur la selle, faire agir la jambe gauche jusqu'à ce que le cheval, poussé par cette jambe au moment où le bipède diagonal gauche supporte tout le poids de la masse, parte au galop.

On devrait donc, dans toutes les Ecoles d'équitation, dès que les élèves commencent à trotter à l'anglaise, les exercer d'abord à trotter alternativement sur un bipède diagonal et sur l'autre, puis, lorsqu'ils savent s'enlever à volonté sur l'un ou sur l'autre — ce qu'il leur sera facile d'apprendre s'ils observent avec attention le jeu des épaules de leur cheval et s'exercent à s'enlever tantôt en même temps que l'épaule gauche se porte en avant, tantôt au moment où l'épaule droite se porte en avant — leur faire prendre l'habitude de trotter toujours sur le bipède diagonal gauche lorsqu'ils sont à main droite, et *vice versa*, et de changer de bipède chaque fois qu'ils font un changement de main — en se laissant pour cela retomber deux fois au lieu d'une sur la selle, au moment où ils passent au centre du manège. Pour changer facilement de bipède, il suffit de compter pendant le trot enlevé un,

deux ; un, deux ; un, deux : *un* en s'enlevant, *deux* en retombant ; et, lorsqu'on veut changer, on compte *un, deux, trois ; un : un* en s'enlevant, *deux* en retombant, *trois* en se laissant encore retomber, et *un* en s'enlevant aussitôt.

Le galop se divise en :

Galop cadencé de manège, qui est bien différent du *canter* des Anglais, en ce qu'il est plus ralenti et que le cheval doit être bien assis et rassemblé, afin de se grandir, d'être souple, harmonieux et léger. Cette allure ne doit pas être ralentie au point que les membres diagonaux qui doivent poser à terre *ensemble* (2^e foulée) ne posent que *successivement*, ce qui constitue le galop en quatre temps, que nous considérons comme défectueux ; il est, en effet, très fatigant pour les reins et les jarrets et use l'animal prématurément ; il dénote ou bien un cheval trop assis sur les hanches et trop enlevé de l'avant-main, par conséquent mal équilibré, ou bien un vieux cheval usé. Il est presque aussi ridicule d'asseoir trop un cheval sur les hanches que de l'exercer à marcher debout sur les membres postérieurs : c'est forcer la nature.

Galop de promenade, plus allongé que le précédent et se rapprochant de ce que les Anglais appellent *lady's canter*. A cette allure, le cheval, pour être

gracieux et léger doit être placé, l'encolure haute et arrondie à son sommet, la tête plus ou moins verticale selon que la vitesse est plus ou moins grande.

Galop de chasse, plus allongé encore que le précédent ; le cheval ne doit plus être rassemblé, mais il sera toujours léger et bien en contact avec le mors, tiendra l'encolure haute sans toutefois avoir le nez en l'air : là est l'équilibre.

Grand galop : la position à donner est à peu près la même que pour le galop de chasse, mais l'encolure sera un peu moins élevée et plus allongée, le cheval s'appuiera un peu plus sur le mors et donnera, *sans efforts*, toute la vitesse dont il est susceptible.

Enfin, dans le *galop de course*, le cheval est complètement étendu, — condition d'équilibre, — et donne le maximum de sa vitesse. Il doit être franchement appuyé sur la main, mais pas au point que le cavalier ne puisse être maître de ralentir à son gré le train et de diriger facilement sa monture. Au galop comme au trot, ce n'est pas dans un point d'appui exagéré sur le mors, non plus que dans le *rouler* que le jockey doit chercher l'action impulsive, mais seulement dans ses éperons et sa cravache ; selon nous, ce point d'appui exagéré et ce rouler ne servent qu'à faire dépenser

dans une contraction inutile ou à épuiser par des secousses également inutiles les forces de l'animal. Le *rouler* n'est admissible que lorsqu'il s'agit d'empêcher un cheval de se dérober devant un obstacle ou de faire un tête-à-queue à la vue d'un objet qui l'effraye. Nous avons dit comment les mains doivent agir pour opérer ce mouvement.

Avec les errements reçus et passés en usage, nous osons à peine dire que l'éducation des jockeys a singulièrement besoin d'être perfectionnée. Il ne nous semble pas moins que les vérités que nous venons d'exposer sont scientifiquement indiscutables, et que le cheval dressé suivant ces principes fera non seulement aussi bien, mais mieux qu'un autre sur un hippodrome. On pourra, en effet, plus facilement le ménager au début de la course sans le fatiguer par une action trop dure de la main, le soutenir s'il vient à faire une faute, etc.

Le cheval qui ne marche pas au pas.

Dans son *Traité des Résistances*, M. le lieutenant-colonel Gerhardt dit : « Le cheval qui ne marche pas

au pas est toujours un animal imparfaitement mis » et, partant de là, il n'indique pour corriger ce défaut qu'un seul moyen qu'il semble considérer comme infailible : rétablir l'équilibre et répartir également les forces par un dressage rationnel et des exercices gymnastiques appropriés au cas dont il s'agit.

Assurément il y a des chevaux, jeunes encore, qui ne *trottinent* et ne refusent de marcher au pas que parce qu'ils sont insuffisamment dressés; et il est certain que si au lieu de leur faire faire des promenades avec d'autres chevaux, souvent plus vite marcheurs, on s'occupait d'abord de faire leur éducation au manège et de les équilibrer, puis de les monter isolément dehors et de développer très progressivement leurs allures en commençant par le pas, ces chevaux ne prendraient pas l'habitude de trotter et le mal serait ainsi tranché dans sa racine.

Mais, indépendamment de l'insuffisance du dressage, il faut encore reconnaître comme cause le mauvais équilibre provenant d'une faiblesse ou d'une souffrance locale, et, dans ce cas, si l'animal n'est plus jeune, le dressage pourra tout au plus atténuer le mal, non le guérir complètement; dans cette catégorie il faut ranger, en première ligne, les chevaux provenant de mauvais croisements ou de croisements mal réussis, ayant beaucoup de sang et décousus; ces

chevaux sont presque toujours quinquex et présentent des difficultés; c'est l'envers d'une belle médaille, car le cheval de pur sang bien conformé est toujours très sage, quoique plein d'énergie, d'ardeur et de résistance au travail. Puis il y a les chevaux bien équilibrés qui, soit à cause d'un tempérament trop nerveux, soit par suite d'habitudes contractées et le plus souvent pour ces deux motifs réunis, ne sont jamais calmes, se tourmentent sans cesse; ceux-ci, au lieu de trotter, passeront, quelquefois même très régulièrement, appuieront tantôt à droite, tantôt à gauche, sans jamais marcher paisiblement au pas.

Quelle que soit la cause de la résistance, cette résistance n'est pas grave lorsque l'animal est jeune et les moyens d'en triompher ne manquent pas; un bon dresseur aura donc le choix et pourra même facilement employer des moyens à lui en s'inspirant des circonstances qui l'entourent, pourvu que ces moyens soient toujours rationnels.

Le remède le plus efficace et auquel on devra tout d'abord avoir recours c'est, incontestablement, un bon dressage au manège dans lequel on s'occupera surtout d'obtenir un calme parfait à toutes les allures, de bien équilibrer le cheval en ne lui demandant pendant longtemps que des choses simples; si l'on a af-

faire à un animal très impressionnable, que le moindre contact des jambes impressionne et qui fuit précipitamment ce contact, ce sera le cas de l'accoutumer graduellement à une pression constante des mollets et au contact des éperons; si l'animal tient l'encolure haute, le nez en l'air, bat à la main, etc., il faudra le mettre sur les épaules en le poussant sur la main, pratiquer les flexions directes en marchant, de manière à baisser la tête. On fera ensuite isolément des promenades dehors, et si l'on s'aperçoit que le cheval ait plus de dispositions à trotter en revenant à l'écurie, ce qui est généralement le cas, on le fera beaucoup marcher au pas en partant, ne faisant que quelque temps de trot, puis on prendra le trot allongé qu'on continuera jusqu'à ce qu'il ait dépensé suffisamment ses forces. Alors on le mettra au pas, en ayant soin d'avoir beaucoup d'abandon dans la tenue et en se laissant aller nonchalamment — *sans se dandiner* — aux mouvements de l'animal, ce qui est le meilleur *calmant* que nous connaissons. En approchant de l'écurie, si le cheval se met à trotter on l'arrêtera, on mettra même pied à terre et on marchera à pied, tenant l'animal par les rênes du filet; puis on se remettra en selle et l'on reprendra un trot modéré jusqu'à l'écurie, mettant pied à terre au besoin chaque fois qu'on jugerait nécessaire d'aller au pas. Rappelons qu'il faut éviter de revenir par la même route qu'on a prise en allant.

Par ce système, on voit que le cheval ne prendra pas du moins l'habitude de faire une chose contre le gré de son cavalier; si celui-ci voulait exiger le pas alors que l'animal se tourmente, tous les moyens qu'il emploierait auraient un résultat opposé à celui qu'il cherche, puisque nous avons dit que l'abandon dans la tenue et le laisser-aller sont le meilleur remède et suffisent souvent dès la première fois à faire marcher au pas un cheval qui ne trottaient que parce qu'il était monté auparavant par un maladroit.

Il sera très bon aussi de faire des sorties très fréquentes et peu longues, de passer souvent devant l'écurie sans y entrer.

On peut encore, chaque fois que le cheval commence à trotter, le faire retourner sur ses pas du côté opposé à l'écurie, mais il faut éviter tout ce qui n'est pas simple, comme de faire reculer le cheval, de lui faire faire deux pas et de l'arrêter, deux pas encore et de l'arrêter et ainsi de suite : tout cela ne ferait qu'ennuyer l'animal qui se tourmenterait de plus en plus; d'ailleurs il est certain qu'ici le tact guidera mieux le dresseur que tous les préceptes possibles et que tel cavalier réussira à mettre son cheval au pas alors que tel autre, tout en essayant d'employer les mêmes moyens, ne pourra obtenir le même résultat.

Un moyen qui nous a souvent réussi consiste à mettre le cheval à un passage aussi ralenti et cadencé que possible et à lui faire soutenir cette allure jusqu'à ce qu'il commence à être las ; on le met alors plus facilement au pas, puis on lui fait reprendre le passage et ainsi de suite, mais on aura soin que ce passage soit toujours très régulier et on évitera de chercher à obtenir le piaffer qui serait souvent une cause de désordre. Pour terminer la leçon on fait une promenade dehors au pas.

C'est seulement lorsqu'on sera bien maître de l'allure en montant le cheval isolément qu'on pourra commencer à le monter avec d'autres ; il faudra les premières fois n'avoir qu'un seul compagnon de route montant un animal froid et très sage dont il devra modérer la vitesse de manière à ne jamais dépasser son voisin.

Mais lorsqu'un cheval devenu vieux a toujours eu l'habitude de trotter, nous croyons qu'il est impossible de la lui faire perdre : on ne redresse pas les vieux arbres que les vents ont tordus. Exemple : Nous connaissons un cheval qui est âgé d'environ trente ans et appartient à un ancien officier de cavalerie ; c'est un animal d'origine arabe, bien dressé, bien équilibré et encore plein de feu. Lorsque son maître était sous-lieutenant, il prenait plaisir en pas-

sant dans les rues des villes où le régiment tenait garnison, à faire caracoler sa monture : une imperceptible pression de jambes avec une légère opposition de la main gauche, tout en ayant soin de flatter l'encolure de la main droite comme pour modérer l'excès d'ardeur de la vaillante bête, vous voyez cela d'ici : au tapage que cela faisait, de jolies grisettes accouraient ouvrir leurs fenêtres toutes grandes ; de gracieux visages se dissimulaient à demi derrière un rideau entr'ouvert ; tous les petits cœurs faisaient tic-tac.... Comment veut-on qu'un fougueux coursier qui a fait ce métier-là pendant plus de vingt ans reprenne jamais les allures paisibles d'un cheval de médecin de campagne ?

Il en est de même pour les chevaux tarés qui éprouvent une souffrance chaque fois qu'un membre pose à terre et semblent marcher sur des épingles.

De l'irrégularité dans la marche au pas.

Nous n'entendons parler ici que de la marche *au pas* et de l'irrégularité qui se produit lorsque, à chaque pas, un membre gauche dépasse le membre droit

plus que celui-ci ne dépasse le gauche; cette irrégularité se manifeste, soit dans la marche des membres antérieurs, soit — et c'est le cas le plus fréquent — dans celle des membres postérieurs. Nous croyons qu'un animal sain peut contracter cette mauvaise habitude lorsque la main du cavalier gêne maladroitement les mouvements de l'avant-main, ou lorsque le cheval étant trop assis ou ayant la tête trop haute, l'arrière-main se trouve surchargée.

Il faut donc, ici encore, équilibrer le cheval par le travail du manège, avec bonne position de la tête et de l'encolure, les mouvements de deux pistes, le trot ralenti et bien rythmé, etc.

En outre, nous avons souvent remarqué qu'en pareil cas les déplacements du corps du cavalier peuvent avoir une grande influence comme *aides*. Si, pendant la marche, le cavalier a soin d'accompagner le mouvement de son cheval par un mouvement du haut du corps en laissant glisser l'assiette d'arrière en avant et d'avant en arrière — comme pendant le galop — sans jamais se balancer de gauche à droite et de droite à gauche, la régularité avec laquelle il fera ce mouvement régularisera ceux de sa monture.

Ce même moyen peut aussi être très efficacement employé pour habituer le cheval à faire les enjam-

bées plus longues et, par conséquent, à marcher plus vite; de même que le trot à l'anglaise, selon qu'il est plus ou moins enlevé, communique plus d'extension aux mouvements des membres.

Le cheval qui refuse de trotter ou qui trotte irrégulièrement.

Il y a des chevaux qui s'enlèvent au galop chaque fois qu'on veut leur faire prendre le trot.

Cela peut provenir de différentes causes; d'abord les causes physiques telles que faiblesse ou mauvaise conformation de l'animal, ou souffrance occasionnée par un harnachement mal ajusté, etc., ensuite l'habitude prise par suite de la maladresse du cavalier ou d'un mauvais dressage.

Lorsqu'il y a faiblesse ou souffrance locale, il faut chercher quelle est la partie qui souffre, ajuster convenablement la selle et la bride, laisser l'animal au repos pendant quelque temps si c'est nécessaire et, si c'est la conformation qui est défectueuse, s'occuper de fortifier et d'assouplir les parties faibles par un exercice gymnastique bien entendu ou de les soulager

par une sage répartition du poids et des forces, ainsi que nous le verrons en parlant de l'équilibre.

Occupons-nous des chevaux qui manquent de dressage :

Il y a d'abord ceux qui, n'ayant jamais été bien montés, ont pris l'habitude de faire ce qu'ils veulent et sont plus ou moins insoumis à toutes les allures; ceux-là devront être conduits au manège; on les montera d'abord au pas jusqu'à ce qu'ils soient très francs et très dociles à cette allure, avec une bonne position de tête et d'encolure, c'est-à-dire toujours directe, ni trop élevée, ni trop basse, et point d'appui constant sur le mors; alors seulement étant au pas et l'allure bien régulière et bien calme, on fermera également les jambes et l'on mettra le cheval au petit trot pendant quelques instants, puis on reprendra le pas en le caressant et en lui parlant doucement, et on le renverra à l'écurie. Peu à peu on cadencera de mieux en mieux le petit trot et bientôt un cavalier prudent arrivera certainement à allonger l'allure sans jamais aller au delà de ce qu'il sentira pouvoir obtenir sans difficulté.

Quand on sera arrivé à ce résultat on continuera le dressage du cheval jusqu'à ce qu'on puisse alterner le trot, le pas et le galop, ne laissant jamais partir

du trot au galop et reprenant aussitôt le pas si la chose arrivait. En cas de récidive on arrêterait même en criant holà! et en donnant en même temps un coup de cravache.

On devra en outre se contenter pendant quelque temps de trotter sur le filet avant d'employer le mors de bride.

Il y a d'autres chevaux qui, ayant eu affaire à un entraîneur trop exigeant ou ayant été finement dressés, puis montés par de médiocres cavaliers, se sont acculés; l'emploi maladroit des aides, surtout avec un animal ardent, fait souvent naître ce désordre; avec plus de finesse et de tact, et en se conformant à ce que nous avons dit en parlant du cheval qui s'accule, le mal disparaîtra promptement; les mêmes moyens réussiront avec ceux qu'on a fait galoper trop tôt, tort grave que nous avons pris soin d'éviter nous-même, en ne nous occupant du galop qu'en dernier lieu.

Il y a encore des chevaux qui prennent d'eux-mêmes le galop parce qu'on leur demande, au trot, plus de vitesse qu'ils n'en peuvent donner; l'habitude est vite prise et bientôt le cheval prend le galop chaque fois qu'on veut le pousser au trot, ou ne fait pas trente mètres au trot sans s'enlever pendant plusieurs pas :

l'allure ne tarde pas à être ainsi complètement détraquée. Il faut encore agir comme précédemment et avoir soin ensuite, tout en s'occupant d'accroître progressivement par l'exercice les moyens de l'animal, de ne jamais le pousser au delà de ces moyens.

Enfin, une autre catégorie comprend les chevaux qui, habitués à aller toujours au petit galop — tels que beaucoup de chevaux de dames et de chevaux de manège — ne savent plus ou ne peuvent plus trotter. S'il leur reste des moyens, un bon cavalier pourra encore en tirer parti, mais s'ils sont usés, on ne pourra plus obtenir d'eux qu'un trot extrêmement ralenti. Une méthode de dressage n'est pas la source de Jouvence.

Le cheval qui refuse de s'enlever au galop.

Lorsqu'on a de la difficulté à mettre au galop un cheval encore jeune et bien conformé, on peut être certain qu'il n'est pas suffisamment assoupli ou préparé par le dressage. Quant à ceux dont la conformation laisse à désirer, il faudra tenir compte de leurs dispositions particulières.

Ceux dont l'avant-main est surchargé, ceux qui pèsent ou qui tirent à la main ont besoin d'être assis. Dans cette catégorie, il convient de placer les *trotteurs*, qu'on pourrait à la rigueur faire galoper sans inconvénient, à la condition que le galop fût ralenti et bien cadencé, qu'on les fit passer de ce galop au grand trot, et jamais du trot au galop.

Des chevaux très lourds d'avant-main — tête trop grosse, encolure courte et massive, épaule droite, — pourront gagner un peu par le dressage ; on les amènera certainement à galoper comme à trotter, et à exécuter tous les différents mouvements ; mais leurs allures n'auront jamais cette légèreté et cette élégance qui font le cheval de selle agréable.

De même, les chevaux faibles de l'arrière-main pourront acquérir de la force et de la souplesse par un travail modéré et bien ordonné, et ceux qui ne sont que raides pourront être assouplis par le dressage ; mais si la résistance provient de tares graves, de mauvais jarrets, etc., il ne faut pas espérer que l'animal devienne jamais un bon cheval de selle. D'ailleurs, en pareil cas, il sera plutôt disposé à prendre à chaque instant le galop qu'à trotter.

On voit qu'en résumé, il faut commencer par amener le cheval bien conformé au degré de soumission,

de souplesse et d'équilibre, qui rendra le départ facile.

Si l'on était obligé de mettre au galop un cheval insuffisamment préparé, il faudrait lui plier l'encolure latéralement, frapper du mollet ou même de l'éperon et de la cravache du même côté, et partir ainsi, soit par opposition des épaules aux hanches, soit par accélération; mais dans le premier cas, il faut avoir soin de ne pas trop traverser le cheval, ce qui le gênerait au lieu de l'aider, et dans le second cas, on fera bien, tant que le départ n'est pas obtenu, de trotter sur le bipède diagonal gauche, si l'on veut partir à droite, et *vice versa* — ou de trotter assis.

**Le cheval qui refuse de galoper soit sur un pied
soit sur l'autre.**

Il y a des chevaux qu'il est difficile de faire galoper sur un certain pied, soit qu'ils refusent de partir juste, soit qu'ils changent de pied après le départ. Lorsque la résistance ne provient pas simplement du manque de dressage, ou d'une habitude contractée, comme il arrive souvent avec les chevaux de dames, qu'on a généralement le tort de ne faire galoper

que sur le pied droit, c'est dans l'arrière-main qu'il faut chercher la cause du mal, et notamment dans les jarrets, les boulets ou les tendons.

« On comprend, » dit M. Gerhardt, « que lorsque
« ces parties sont affectées de tares, le cheval ne s'ap-
« puie sur elles qu'à regret et qu'il cherche à les sou-
« lager le plus qu'il peut.

« Au galop, par exemple, quand un seul membre
« postérieur reçoit tout le poids de la masse, qu'il est
« ensuite chargé de projeter en avant, on conçoit que
« l'instinct porte le cheval à laisser ce soin plutôt au
« membre sain, qu'à celui qui ne l'est pas.

« Or, dans le départ, c'est-à-dire dans l'enlever au
« galop à droite, c'est le membre postérieur droit qui
« est chargé de ce rôle, et c'est naturellement l'in-
« verse dans le galop sur le pied gauche.

« Mais on sait que cet ordre se trouve interverti
« dès la première foulée, c'est-à-dire que, une fois le
« galop sur le pied droit entamé, c'est le membre
« postérieur gauche qui fatigue le plus, et *vice versa*.
« On peut conclure de là que l'animal qui aura une
« cause de gêne ou de souffrance, je suppose dans le
« membre postérieur gauche, pourra partir très juste
« et très légèrement sur le pied droit, parce que son

« membre droit, qui est sain, quitte le sol le dernier ;
« mais que le cheval s'empressera de changer de
« pied , parce que, dans l'allure du galop à droite ,
« c'est le membre postérieur gauche qui travaille le
« plus.

« Ainsi, tel cheval partira facilement sur un cer-
« tain pied et ne s'y maintiendra pas, tandis que tel
« autre qui hésitera beaucoup à s'embarquer sur ce
« même pied, une fois parti ne fera aucune tentative
« pour changer ou pour se désunir. »

Nous ne pensons pas que le travail gymnastique soit ici aussi efficace que semble le croire l'auteur du *Traité des Résistances*. Assurément, un bon écuyer pourra obtenir d'un cheval, même taré, plus de soumission que le premier cavalier venu ; mais la souffrance ne subsistera pas moins et le mouvement qu'on saura imposer à l'animal lui sera toujours pénible.

Lorsqu'il n'y a pas incapacité physique de la part du cheval, nous croyons que la résistance n'offrira pas de difficultés sérieuses à un bon cavalier.

Le cheval qui se désunit au galop; celui qui se désunit sur le changement de pied; celui qui change de pied malgré le cavalier.

Nous commencerons par faire ici les mêmes restrictions que plus haut en ce qui concerne les chevaux tarés. Quant aux autres, après les avoir exercés pendant quelque temps sur la ligne droite au trot allongé, afin de les pousser sur la main, on continuera leur dressage au manège, jusqu'à ce qu'ils soient suffisamment préparés et assouplis par les mouvements de deux pistes au passage au trot cadencé. On aura soin ensuite, lorsqu'on prendra le galop, de les bien tenir dans la main et dans les jambes; au besoin, on les traverserait même un peu — le moins possible — dans le commencement, afin de pouvoir plus sûrement les maintenir toujours justes; mais on ne doit considérer ce galop de deux pistes — que nous proscrivons impitoyablement — que comme un moyen *transitoire*. Car, si les pas de côté bien exécutés au pas et au trot cadencé prouvent un cheval souple et bien mis, au galop la perfection consiste au contraire à maintenir le cheval *aussi droit que possible*.

Il va sans dire qu'on s'abstiendra pendant longtemps de tout changement de pied. Ce n'est que lorsque le cheval galope très régulièrement et légère-

ment, lorsqu'il exécute bien les cercles et les voltes aux deux mains et au galop à faux sans se désunir, lorsque enfin il a acquis par la gymnastique la force et l'adresse nécessaires, qu'on peut songer à aborder ce dernier exercice. Et alors on peut affirmer que si le cheval se désunit en changeant de pied, la faute est au cavalier qui n'a pas la justesse ni la finesse indispensables. Hélas! combien peu de chevaux, — même parmi ceux que présentent dans les cirques des écuyers qui visent à la haute école — changent de pied correctement! C'est qu'il y a infiniment plus de chevaux susceptibles d'exécuter le travail de haute école, que de cavaliers capables de le leur faire exécuter.

Lorsque le cheval se désunit de devant, c'est surtout la main qui doit s'efforcer, par une opposition constante, de le maintenir juste; s'il se désunit de derrière — ce qui est le cas le plus fréquent — ce sera surtout la jambe qui devra agir par une pression plus forte, et dans ce dernier cas, les voltes renversées de deux pistes et les rotations des hanches autour des épaules seront d'excellents exercices préparatoires.

Tout ce que nous venons de dire s'applique aux chevaux qui changent de pied malgré le cavalier. On devra en outre s'attacher à obtenir un calme com-

plet à toutes les allures et l'on évitera de *demandeur* des changements de pied fréquents.

Le cheval qui fait un faux pas, qui butte, qui glisse.

Nous ne pensons pas qu'il soit sérieux de prétendre analyser, comme on l'a fait, la manière dont un cheval peut faire un faux pas, glisser ou butter, d'un pied ou de deux pieds pour en déduire des moyens différents à employer selon les cas. A notre avis, lorsque la faute a lieu, le cavalier n'a pas le temps de se rendre exactement et en quelque sorte mathématiquement compte de ce qui se passe, et de songer à agir en conséquence, de telle ou telle façon.

La seule chose qu'il soit possible au cavalier de voir ou plutôt de sentir, c'est si son cheval manque du devant ou du derrière : si c'est du devant, il devra soutenir la main et redresser le haut du corps ; si c'est du derrière, il rendra au contraire la main et inclinera le corps en avant, ayant soin *dans les deux cas* de pincer des éperons un peu en arrière des sangles, afin de stimuler l'animal qui, s'il est indolent, pourrait se laisser aller.

On ne réussit pas toujours à empêcher la chute du

cheval ; lorsqu'elle a lieu, que ce soient les membres antérieurs qui aient manqué ou les membres postérieurs, le cavalier ne doit songer qu'à conserver son assiette et à rester en selle en inclinant le corps du côté opposé à celui où a lieu la chute et en serrant fortement les cuisses et les genoux ; avec de l'adresse on y parvient presque toujours et le cheval se relève sans qu'on ait vidé les arçons ; ce n'est guère que lorsque le cheval manque du devant à une allure très rapide qu'on ne peut éviter d'être projeté en avant.

Lorsque l'animal glisse des quatre pieds à la fois, il n'est pas au pouvoir du cavalier de l'empêcher de tomber, et s'il tombe complètement sur le côté, il est impossible de rester en selle.

Lorsqu'on monte une côte rapide, il faut rendre la main, se pencher en avant et prendre une poignée de crins ; en descendant il faut au contraire pencher le corps en arrière et soutenir la tête et l'encolure du cheval hautes. Sur un terrain très pierreux ou très glissant, le mieux est de laisser à sa monture la complète liberté de ses mouvements, mais il ne faut JAMAIS cesser, pour cela, de sentir légèrement la bouche du cheval afin d'être toujours prêt à agir en cas de faux pas de la manière que nous avons dit. Si minime qu'elle soit, c'est une chance qu'on ne doit pas négliger.

III
DE L'ÉQUILIBRE

III

DE L'ÉQUILIBRE

Harmonie! harmonie!

Si nous avons attendu au dernier moment pour parler de l'équilibre, c'est que nous avons voulu que ce que nous allons dire découlât en quelque sorte de ce que nous avons déjà dit et que nos lecteurs devinassent notre théorie, avant même que nous l'eussions formulée.

Nous allons donc maintenant aborder bravement cette grave question, — la plus grave peut-être qui puisse être traitée en équitation, — celle qui a donné lieu à tant de dissertations ayant un caractère scientifique, tout au moins par le pédantisme dont elles sont empreintes.

Toutefois, nous ne nous perdrons pas dans des discussions de ce genre qui, à nos yeux, manquent quelquefois de clarté et qui aboutissent, le plus souvent,

à des polémiques plus ou moins courtoises entre les maîtres, sans grand intérêt pour le public.

Nous n'emploierons pas ces grands mots sonores d'*équilibre statique, dynamique, physique, de résultante des forces*, etc. Nous ne nous égarerons, ni dans la géométrie, ni dans l'algèbre à propos de dressage. Que nos lecteurs se rassurent, nous resterons fidèle à notre promesse; nous nous efforcerons de parler assez simplement pour bien faire connaître notre pensée, et nous dirons tout d'abord qu'à notre avis, ce mot *équilibre*, si imposant qu'on ose à peine y toucher, serait peut-être avantageusement remplacé par le mot *harmonie*. Pourtant nous continuerons à employer le premier, n'étant pas partisan des révolutions.

Ce qu'on entend par l'équilibre hippique, c'est le cheval harmonieux dans ses mouvements, fin aux aides et bien monté par un cavalier habile sachant se lier gracieusement à tous les mouvements de l'animal.

On voit que cet équilibre est beaucoup plus artistique que scientifique.

Équilibre du cheval.

Le poids du corps du cheval et celui du cavalier sont supportés par les quatre membres de l'animal et doivent être également répartis sur ces quatre membres. Il importe que les membres antérieurs ne soient pas plus chargés que les membres postérieurs, ni ceux-ci plus que les autres; que l'animal ne soit ni sur les épaules, ni sur les hanches, ni en avant de la main ni en arrière des jambes, mais que s'appuyant toujours, plus ou moins légèrement, sur le mors et supportant le contact constant des mollets, il soit sans cesse renfermé entre la main et les jambes du cavalier, qu'il conserve toujours dans tous ses mouvements cette légèreté relative qui le rendra facilement dirigeable et lui permettra de manier avec souplesse.

Un jeune cheval qui n'est pas habitué à porter le cavalier ou à tirer une voiture, s'arrête trop court, repart trop brusquement, tourne maladroitement. Il faut qu'un dresseur habile lui fasse prendre l'habitude d'exécuter tous ces mouvements avec aisance et sans efforts.

Equilibrer un cheval, c'est donc arriver à une juste répartition du poids et à une harmonieuse réguli-

sation des forces, selon la conformation physique de l'animal, la vitesse ou l'élévation des allures ; c'est en d'autres termes répartir le poids selon la conformation du cheval, de telle façon qu'il puisse faire un harmonieux usage de ses forces à toutes les allures.

Il résulte de là, que la beauté des allures dépend presque autant de la manière dont le cheval est équilibré que de sa conformation, — à moins que celle-ci ne soit très défectueuse.

On peut dire que le cheval est déjà équilibré dès que, ayant une bonne position de tête et d'encolure, il n'est ni en avant ni en arrière de la main. Il devient, en outre, plus ou moins fin selon qu'il est plus ou moins sensible aux aides sans jamais fuir le contact du mors ni celui des jambes.

En effet, au point de vue équestre, l'équilibre du cheval est d'autant plus parfait qu'il est plus instable et il est d'autant plus instable que les quatre extrémités sont plus rapprochées sous le centre : l'équilibre existe déjà dès que l'animal est placé de manière à n'être ni sur les épaules ni sur les hanches, puisqu'il est en état de répondre à toutes les indications des aides et de se mouvoir sans effort selon ces indications ; mais lorsqu'il sera *rassemblé*, il aura acquis une légèreté bien plus grande et obéira beaucoup plus facilement

à des indications beaucoup plus fines, puisqu'il sera dans la situation d'un objet qu'il suffit d'un souffle pour faire tomber d'un côté ou d'un autre.

C'est ce qui nous a fait établir trois degrés d'équilibre et en donner dans notre première partie, cette définition que nous croyons devoir reproduire ici :

L'équilibre du 1^{er} degré sera obtenu lorsque le cheval, monté en bridon, sera suffisamment assoupli et soumis aux aides pour n'être jamais ni en avant ni en arrière de la main.

L'équilibre du 2^e degré, quand le cheval monté en bride, assis sur les hanches et la tête placée, sera soumis et fin aux aides dans tous les mouvements et à toutes les allures.

Enfin l'équilibre du 3^e degré, quand le cheval sera rassemblé et dressé à tous les airs de manège. Ce dernier équilibre constitue la haute école.

Cette définition si claire ne résume-t-elle pas tout ce qu'on a dit jusqu'ici sur l'équilibre? Et n'a-t-elle pas sur beaucoup d'autres l'avantage de ne prêter le flanc à aucune critique, et de ne point exciter les gens grincheux à réfuter tel ou tel détail de la théorie?

Il nous paraît évident d'après ce qui précède, que

l'équilibre est bien, ainsi que nous l'avons dit, non une chose scientifique, mathématique, mais une chose artistique. Car le cavalier ne peut se rendre mathématiquement compte de la répartition du poids et des forces, ni faire un emploi mathématique des aides, mais seulement apprécier *artistiquement* l'harmonie et la légèreté des mouvements de son cheval, et le degré de force qu'il doit lui-même employer dans ses indications.

Un bon cavalier *sent* parfaitement tout cela, de même qu'un connaisseur qui regarde un cheval monté *voit* très bien — cela saute aux yeux — si l'animal répond légèrement à des aides fines, s'il se tient bien, si ses mouvements sont harmonieux.

Ceux qui dressent des chevaux, et surtout ceux qui les présentent soit à des acheteurs, soit dans des concours, ont généralement le tort de les trop *rechercher* afin de les faire *stepper* et de leur donner le plus de brillant possible : voyez, disent-ils, il marche haut comme ça ! Or, l'animal, insuffisamment équilibré ou à qui on demande plus qu'il ne peut, ne *marche haut comme ça* que du devant, l'arrière-main est gênée et ses mouvements ne sont pas en harmonie avec ceux de l'avant-main. Les naïfs peuvent s'y laisser prendre, mais le connaisseur ne s'y trompe pas. Le grand talent de tout homme qui présente un cheval consiste à

montrer l'animal non seulement aussi brillant, mais surtout aussi harmonieux que possible ; dès que l'harmonie n'existe plus, le cheval devient disgracieux, et s'il était soumis pendant quelque temps à un travail de ce genre il ne tarderait certainement pas à perdre, — peut-être pour toujours, — toute la régularité et la souplesse naturelles de ses mouvements.

Tous les écrivains hippiques ont dit que le cheval bien équilibré doit être assis, avoir l'encolure arrondie et la tête verticale. Le comte de Montigny a eu raison d'attacher une importance particulière à l'élévation de l'encolure. Les écuyers, en France, ont le tort de ne s'occuper que de l'équitation de manège, des allures ralenties. Sur la route, aux allures allongées, la position à donner est différente.

Beaucoup de ces écuyers de manège ont la manie, dès qu'on leur amène un cheval à dresser, de chercher tout d'abord à le mettre en main avant de lui avoir appris à se porter franchement droit devant lui et semblent croire que plus l'encolure est arquée, quelle que soit l'allure, mieux le cheval est placé. C'est une erreur grossière, — comme celle des Anglais qui tombent dans l'excès contraire.

Combien de cavaliers confondent de même le *ramener* avec le *rassembler* ! On *ramène* la tête et l'enco-

lure du cheval lorsqu'elles sont trop élevées et trop en avant, par rapport à l'habitude du reste du corps, à l'allure et aux mouvements; le cheval *rassemblé* est celui qui rapproche ses extrémités sous le centre et, *par conséquent*, ramène son encolure et sa tête. Pour cela, il faut qu'il soit renfermé entre la main et les jambes d'un bon cavalier.

Plus le cheval est rassemblé dans le vrai sens du mot, plus il est prêt à exécuter légèrement tous les mouvements de manège aux allures ralenties et cadencées, — à condition que les mains et les jambes agissent toujours parfaitement d'accord et avec une grande finesse; autrement il ne serait que plus disposé à s'acculer, et par suite à se défendre, ce qui arrive toujours lorsqu'un cheval d'école est monté par un cavalier insuffisant.

Il est donc indispensable que le cheval soit susceptible d'un équilibre, ou d'un *rassembler* plus ou moins parfait, de plus ou moins de finesse aux aides, selon le travail auquel on le destine et l'habileté du cavalier qui doit le monter.

Il faut encore, nous l'avons dit, que le poids soit réparti selon la conformation de l'animal et selon la nature des allures. La perfection n'existe pas plus chez les chevaux que chez les hommes ni ailleurs.

« Le vrai connaisseur en chevaux » lisons-nous dans un article de M. de Montigny « n'est pas celui qui se passionne devant un animal complètement beau, mais bien celui qui sait pardonner à un animal inférior ou, si l'on aime mieux, découvrir les grandes qualités qui rachètent les petites imperfections. » Et le vrai cavalier, ajouterons-nous, est celui qui sait modifier ses exigences selon les aptitudes physiques de l'animal qu'il monte. Il serait impossible d'entrer ici dans tous les détails que la question comporte, car les moyens à employer peuvent pour ainsi dire varier pour chaque cheval. Nous ne pouvons que présenter quelques exemples qui serviront à bien faire comprendre les règles à observer, et qui suffiront certainement à indiquer aux cavaliers doués de tact comment ils devront procéder par analogie dans les différents cas :

Les chevaux lourds de tête et d'encolure, ceux qui s'encapuchonnent, ceux dont les membres antérieurs manquent de solidité, ceux qui pèsent à la main devront tout d'abord être soumis aux flexions d'élévation et menés pendant longtemps sur le filet avec la tête haute; lorsque leurs muscles auront acquis de la force avec l'âge et qu'ils auront pris l'habitude de bien soutenir l'encolure, on les exercera aux voltes de deux pistes, avec la croupe en dedans, aux pirouettes ordinaires, au reculer, afin de reporter le poids sur l'arrière-main et

de les rendre plus légers ; alors seulement on pourra les *ramener* un peu, mais en s'attachant beaucoup plus au soutien de l'encolure qu'à la position plus ou moins verticale de la tête. On traitera de même les chevaux qui *gagnent à la main en s'enterrant*.

Les chevaux faibles de l'arrière-main, ceux qui sont acculés et qui portent au vent, ceux qui battent à la main, qui hésitent à s'appuyer sur le mors, devront d'abord être mis sur les épaules et portés sur la main aux allures vives et sur la ligne droite ; puis on les exercera aux voltes renversées, aux rotations des hanches autour des épaules et on s'attachera de plus en plus à arrondir l'encolure et à placer la tête verticale par des flexions directes qui devront toujours se faire en marchant et en poussant le cheval sur la main. Lorsqu'on aura ainsi baissé l'encolure, si plus tard ces chevaux acquièrent de la force par le dressage et le travail, il sera temps de modifier la position donnée en les relevant un peu. Il faut faire une exception pour les chevaux qui portent au vent et qui ont en même temps tendance à gagner à la main et à s'emporter ; ceux-ci, au lieu d'être mis sur les épaules, puisqu'ils y sont déjà, devront au contraire, être assis par les voltes et les pirouettes ordinaires après qu'on leur aura placé la tête.

Les chevaux qui ont tendance à raccourcir les cer-

cles et les tournants, ce qui indique toujours un commencement d'acculement, devront d'abord être exercés aux allures allongées sur la ligne droite, puis on les ramènera au manège où on leur fera faire le travail de deux pistes, la croupe au mur, avec bonne position de la tête et appui sur l'encolure de la rêne opposée (rêne droite, lorsqu'on est à main droite ; rêne gauche, lorsqu'on est à main gauche).

Dans la catégorie des chevaux qui ont besoin d'être baissés du devant, on rencontre quelquefois des animaux qu'il est très difficile de placer. Le meilleur moyen consiste à s'y prendre de bonne heure ; chez le jeune cheval l'encolure a moins de force et cède plus facilement, et de plus on n'a pas à triompher d'une habitude invétérée. Si l'on a attendu trop longtemps il ne faut plus compter que sur l'habileté du cavalier ; nous dirons seulement qu'avec certains chevaux, on obtient plus facilement la mise en main en la demandant pendant les pas de côté, les voltes renversées, etc. ; avec d'autres, on réussit mieux en les mettant au trot cadencé ; avec quelques-uns il faudra avoir recours aux flexions en place. Affaire de tact comme on le voit. Nous nous sommes quelquefois servi avec succès de la martingale à anneaux, passée dans les *rênes de la bride*. Ce moyen de notre invention est d'ailleurs logique ; la martingale étant destinée à faire baisser la tête, il est peut-être plus rationnel de la faire agir

sur le mors de bride qui est essentiellement un *abaisseur*, que sur le mors du filet qui est au contraire un *releveur* et auquel il est bon de conserver son action comme tel pour modifier au besoin les effets de la bride. Toutefois, la martingale ainsi employée par une main tant soit peu dure, pourrait occasionner les accidents les plus graves — il est bon de le dire.

Les chevaux qui ne marchent pas au pas ont presque toujours besoin d'être à la fois baissés du devant et poussés sur la main.

Il ne faut pas songer à asseoir les chevaux faibles de l'arrière-main, tant que cette partie n'a pas acquis assez de force pour supporter la surcharge qu'on lui impose.

Généralement, lorsqu'un écuyer encore inexpérimenté s'est occupé de dresser un cheval, il n'y a pas à craindre que celui-ci soit sur les épaules; il sera plutôt acculé. Le cheval qui *est acculé* devra être traité de la manière que nous avons indiquée pour le cheval qui *s'accule*. C'est surtout avec ceux-là qu'on reconnaîtra combien il est nécessaire de faire agir les jambes en arrière pendant le reculer, afin de pouvoir facilement reporter le poids sur les épaules et au besoin chasser l'animal en avant.

Nous n'avons cessé de dire qu'il faut avant tout

exercer le cheval sur la ligne droite, et que les premiers pas de côté que nous avons prescrits au début du dressage n'ont pour but que de faire accepter l'action des jambes et de permettre au cavalier de s'en servir pour obtenir le mouvement en avant; une fois que l'animal est devenu bien franc, il n'y a plus d'inconvénient à l'assouplir latéralement par des déplacements de hanches et d'épaules qui le rendront plus maniable et plus léger; mais il faut avoir le plus grand soin, lorsqu'on en vient à ces mouvements de deux pistes, d'obtenir une souplesse égale dans l'avant et dans l'arrière-main, d'alterner souvent ces exercices avec le travail sur la ligne droite et de ne jamais *permettre* les déplacements d'épaules ou de hanches lorsqu'on ne les *demande* pas.

Il est indispensable que le cheval bien mis ait un léger pli de la tête sur l'encolure qui le place toujours dans le sens des différents mouvements qu'il doit exécuter; ce pli doit exister à droite pendant le galop à droite, et *vice versa*; il rendra le cheval harmonieux et servira à combattre le déplacement de la croupe chez celui qui se traverse au galop; mais il ne doit jamais être exagéré, même dans ce dernier cas, et lorsqu'il est nécessaire d'employer quelque force, c'est à la pression de l'autre rêne sur l'encolure et à l'action ainsi combinée des deux rênes qu'il faut avoir recours.

Le plus ou moins de mobilité de la mâchoire n'influe pas directement sur l'équilibre ; mais cette mobilité permet plus de finesse et de légèreté dans le travail, et on en appréciera les avantages avec les chevaux à encolure courte auxquels on ne peut songer à placer la tête verticale.

Le mors de bride le plus simple est, nous l'avons dit, celui qui convient le mieux à tous les chevaux et doit être seulement ajusté comme taille et comme grosseur de canons selon la largeur de la bouche et la conformation des barres. Quant aux bouches trop sensibles ou trop dures, voici un procédé qui nous a souvent réussi : habituer progressivement les chevaux à bouche sensible à supporter des mors de plus en plus durs, et ne se servir pendant quelque temps que d'un simple filet avec les chevaux à bouche dure. Par ce moyen les premiers comme les seconds répondent bientôt à l'action d'un mors ordinaire, surtout si l'on a soin de mettre aux uns un mors dur dans la bouche pendant une demi-heure avant de commencer le travail, et de se servir souvent du filet, pendant le travail, avec les autres. Ce système est analogue à celui que nous avons conseillé, d'après M. Pellier père, pour habituer les chevaux impressionnables à supporter le contact des jambes et rendre sensibles aux jambes les chevaux froids.

Équilibre du cavalier. — Aide du corps.

Le cavalier doit être d'aplomb sur sa selle comme le cheval d'aplomb sur le sol. C'est indispensable pour l'un comme pour l'autre. A la rigueur, l'équilibre du cavalier n'est pas complètement rompu tant qu'il n'est pas désarçonné, comme l'équilibre du cheval n'est pas rompu tant qu'il ne tombe pas. Mais de même que les mouvements de l'animal ont plus ou moins de sûreté et de souplesse selon qu'il est plus ou moins bien conformé d'abord, plus ou moins bien dressé ensuite, de même le cavalier a plus ou moins d'assiette et d'aisance en selle, selon qu'il sait plus ou moins bien se lier aux mouvements de son cheval.

Pour que le cavalier soit lié à son cheval, pour qu'il semble ne faire qu'un avec son cheval, il faut que tous les mouvements de son corps soient en conséquence des mouvements de l'animal, de manière à aider en quelque sorte celui-ci au lieu de le gêner.

Supposons un homme debout sur les épaules d'un autre qui reste immobile. Lorsque ce dernier se mettra en marche, celui qu'il porte devra incliner légèrement le corps en avant, d'abord pour ne pas tomber lui-même en arrière, et ensuite pour ne pas gêner le

mouvement de l'autre. Il est vrai que si au moment où celui qui est porté incline le corps en avant, l'autre recule, le premier perdra l'équilibre. De même, dans le départ au galop, par exemple, ou dans un saut d'obstacle, le cavalier au moment de l'enlever doit porter le corps en avant dès qu'il *sent* que le cheval obéit aux jambes. S'il s'agit d'un cheval non dressé, il faudra conserver le corps droit, de peur qu'au lieu de partir il s'arrête. Cela est clair.

Pendant les bonds, les défenses, les changements d'allure et de direction, etc., le cavalier doit tourner et incliner le corps, — plus ou moins selon que le mouvement est plus ou moins accentué et l'allure plus ou moins rapide, mais pas plus qu'il est nécessaire — et toujours dans le sens du mouvement qu'il veut provoquer ou aider, et en sens contraire du déplacement qu'il veut éviter pour lui-même.

Ainsi, lorsque le cheval marche sur la ligne droite à une allure allongée, le cavalier doit incliner le haut du corps en avant, et plus l'allure est vive plus le corps doit être incliné; — la plupart des jockeys exagèrent cette position d'une manière absurde, et c'est à notre avis une des causes principales des nombreux accidents qui ont lieu sur les hippodromes. Pendant le reculer, il faut porter le corps en arrière. En tournant à droite, le cavalier doit tourner et incliner le

corps à droite, d'autant plus que l'allure est plus rapide et le cercle décrit plus rétréci. Pendant les mouvements de deux pistes, il doit se tourner et s'incliner légèrement du côté vers lequel marche le cheval. Quand le cheval se cabre, le cavalier doit pencher le haut du corps en avant afin d'éviter de perdre l'équilibre et de tomber à la renverse ; lorsque le cheval rue, il portera le corps en arrière pour n'être pas projeté hors de la selle. Dans les sauts d'obstacles, le cavalier en s'inclinant en avant au moment où le cheval s'enlève, décharge l'arrière-main qui peut alors plus facilement projeter la masse en avant ; lorsque le cheval en l'air va retomber sur le sol, il redresse le corps pour éviter d'être lancé en avant et pour décharger les membres antérieurs au moment où ils vont recevoir la masse, etc.

Tous ces déplacements, qui constituent l'aide du corps, doivent être, comme l'emploi des autres aides, aussi peu apparents que possible.

Le corps du cavalier doit être si bien d'aplomb sur les fesses, qu'il puisse se maintenir en équilibre sur la selle pour ainsi dire sans le secours des jambes. S'il en est ainsi, on comprend qu'il doit acquérir en outre une grande solidité par l'étreinte des cuisses et des genoux.

« Dans les déplacements, dit Baucher, on enseignera à l'élève à ne pas avoir recours, pour diriger, aux forces qui maintiennent à cheval, à ne pas employer, pour s'y maintenir, les forces qui dirigent. » — C'est pour cela qu'on ne doit pas compter sur les mollets, comme quelques-uns le prétendent, mais seulement sur les genoux et les cuisses pour assurer la solidité.

On peut dire qu'en principe le cavalier dispose réellement de moyens qui le mettent à même de n'être jamais désarçonné, quoi que puisse faire son cheval. Dans la pratique il en est quelquefois autrement. Mais alors nous avons toujours pensé qu'on devrait dire : c'est ma faute ; j'aurais dû faire telle ou telle chose que je n'ai pas faite. C'est ainsi qu'en escrime toutes les attaques ont leurs parades, et pourtant le maître le plus habile sera touché quelquefois, *s'il ne pare pas le coup qu'on lui porte.*

C'est lorsque l'équilibre du cheval et celui du cavalier — absolument indépendants l'un de l'autre — se trouvent réunis que L'HARMONIE DE L'ENSEMBLE est parfaite.

Du tact.

Il est impossible, répétons-le encore en terminant, d'établir en équitation des règles invariables, car il serait absurde de prétendre que tel effet est toujours produit par telle cause. Il est donc indispensable que le cavalier et surtout le dresseur, tout en se conformant à l'esprit des principes généraux enseignés par les maîtres, sachent agir selon les mille circonstances, les mille particularités qui peuvent modifier la nature des difficultés qu'ils rencontrent chaque jour. Il est évident, par exemple, qu'on ne saurait songer, parce qu'on se croit bon cavalier, à monter un cheval neuf ou un cheval difficile de la même manière qu'on monte un cheval dressé : ce serait la meilleure preuve qu'on manque absolument d'expérience et qu'on n'a pas encore de *tact*.

Qu'est-ce donc que le tact ?

C'est cette présence d'esprit, cette sûreté et cette promptitude de jugement, cette précision et cette finesse dans l'exécution qui font qu'un habile écuyer saura tirer parti de toutes les chances qui s'offrent à lui, *sentira* le moment où son cheval est bien disposé, et en profitera avec à-propos pour lui faire exécuter

tel ou tel mouvement, se gardant bien d'exiger jamais quoi que ce soit avant de s'être assuré les moyens de l'obtenir; le tact consiste encore à prévoir ce qui va arriver et à agir toujours de manière à éviter autant que possible les résistances, à accoutumer l'animal, par une série d'exercices préparatoires, à exécuter les exercices qui lui étaient d'abord pénibles ou qui excitaient sa mauvaise humeur; dans les cas difficiles il consiste surtout à conserver tout son sang-froid, à ne pas employer sans réflexion la brusquerie ou la violence, mais à neutraliser la résistance en la décomposant, c'est-à-dire à détourner adroitement l'attention de l'animal, en lui demandant, au moment où il se défend, un mouvement auquel on sait qu'il va se soumettre, un mouvement qui ne soit par conséquent pas de nature à aggraver le danger, qui, autant que possible, ne soit pas non plus une concession de la part du cavalier, mais au contraire une leçon ayant pour conséquence, une autre fois, de rendre la résistance moins probable ou moins sérieuse.

Chaque écuyer, dans ces différents cas, a, en quelque, sorte, des moyens *d lui*, qu'il a adoptés après en avoir obtenu plusieurs fois de bons résultats — et agit un peu aussi suivant l'inspiration du moment.

Il peut se faire qu'un excellent écuyer, montant pour la première fois un animal impressionnable

monté ordinairement par un cavalier médiocre, provoque de légères résistances qui ne se seraient pas produites sous le cavalier habituel, ce qui s'explique par la différence des moyens employés et les habitudes contractées; mais, après avoir tâté son cheval, cet écuyer saura agir en conséquence, et s'il le monte pendant quelque temps, il ne tardera pas à en tirer un meilleur parti que l'autre cavalier. Et c'est par là qu'il montrera sa supériorité.

On voit donc que jusqu'à un certain point le tact est un don naturel. Il y a des gens qui n'en auront jamais. Il y en a d'autres qui en acquièrent très vite.

Mais le tact ne saurait exister, chez un commençant, qu'à l'état d'aptitude, et si, à proprement parler, il ne s'enseigne pas, il n'est pas douteux qu'il se développe singulièrement et que quelquefois même il s'acquière à la longue par l'étude. Car il est certain que l'habitude de bien faire développera plus sûrement et plus rapidement le tact chez un jeune cavalier que l'habitude d'agir sans méthode et sans discernement. Et comme c'est en prenant de bonnes leçons qu'on prend l'habitude de bien faire, il en résulte nécessairement que ces leçons sont le meilleur moyen de développer l'aptitude dont nous parlons.

Ensuite, lorsqu'on a déjà des principes solides, si l'on a le goût du cheval, si l'on étudie sans cesse et si l'on raisonne toujours ce que l'on fait, on se perfectionne soi-même de plus en plus et l'on acquiert de plus en plus d'expérience et de tact.

Sans ces premiers principes et cette étude persévérante, on ne fera jamais rien de bon.

L'homme *intelligent*, qui s'occupe constamment de monter et de dresser toutes sortes de chevaux, prend forcément l'habitude de raisonner les moyens qu'il emploie. Ayant affaire à des animaux qui ne peuvent comprendre, qui ne peuvent agir que selon les sensations physiques qu'ils perçoivent, il est *obligé* de graduer ses exigences avec méthode et d'être toujours *conséquent avec lui-même* ; autrement il échouerait *infailliblement*.

Aussi peut-on affirmer que le dressage des animaux forme étonnamment le jugement du dresseur et est une excellente école philosophique pour l'homme intelligent.

L'APPUI SUR LE MORS

Nous avons déjà dit ce qu'il faut entendre par ce qu'on appelle le point d'appui à faire prendre au jeune cheval au début du dressage. De récentes correspondances qui nous ont été adressées nous décident aujourd'hui à traiter la question avec plus de détails et à nous occuper aussi du point d'appui pendant les courses.

Le cheval de selle proprement dit, c'est-à-dire le cheval de luxe dont on se sert pour la promenade, doit avoir subi un dressage complet au manège et être par conséquent devenu parfaitement obéissant, parfaitement souple dans ses mouvements, parfaitement fin aux aides, c'est-à-dire léger à la main et toujours prêt à céder à la moindre indication des rênes et des jambes.

Cette finesse ne peut être obtenue qu'à la condition qu'il y ait rapport constant entre la main du cavalier et la bouche du cheval, et que celui-ci ne cesse jamais de sentir l'action légère du mors, de même que le léger contact des jambes.

Dans ces conditions — c'est-à-dire à la promenade

où les allures sont modérées et cadencées, — il est parfaitement juste de dire que le cheval ne prend ses points d'appui que sur lui-même et qu'il n'en doit trouver aucun sur la main du cavalier.

Mais avant d'en arriver là, et quoi qu'en pensent certains cavaliers, — il a été nécessaire d'accoutumer d'abord le jeune cheval — nous entendons par là le poulain dont on commence le dressage — à se porter franchement en avant sur la pression des jambes, et à *appuyer* sans exagération, mais sans hésitation, sur le mors de bridon, le seul dont on doive se servir au début.

On remarquera que nous avons dit « appuyer » et non « s'appuyer ». Cette distinction suffira à bien faire comprendre notre pensée et peut-être à amener l'entente entre ceux qui professent au sujet du point d'appui des opinions opposées. Lorsque, penchant le corps en avant, je m'appuie contre un arbre, je prends un point d'appui qui m'est nécessaire pour ne pas perdre l'équilibre ; lorsqu'au contraire j'appuie sur une lourde porte pour la faire tourner sur ses gonds, je ne cherche pas par là à assurer mon équilibre, — quoique cependant si la porte cédait brusquement ou si j'employais beaucoup plus de force qu'il n'est nécessaire, mon équilibre risquerait d'être compromis. Il en est de même du cheval qui, lorsqu'il appuie sur le mors,

ne doit point y trouver, à proprement parler, un support, mais qui pourtant, si la résistance que lui oppose la main du cavalier ou plutôt le léger soutien qu'elle lui offre, venait à lui manquer tout d'un coup, serait exposé à faire un faux pas.

Lorsqu'on dresse un cheval, il est absolument contraire à tous les principes établis et au simple bon sens de chercher la légèreté avant d'avoir obtenu une grande franchise dans le mouvement en avant et d'avoir habitué l'animal à se porter sur la main sans jamais fuir le contact du mors.

Et L'ON NE DOIT PAS songer à se servir d'un mors de bride pour ramener la tête avant que le cheval ait appris à obéir aux simples indications du filet sur lequel il doit appuyer constamment et légèrement.

Nous ne prétendons pas contester qu'un écuyer puisse, grâce à son tact et à la légèreté de sa main, se servir d'un mors de bride dès le commencement du dressage. Mais c'est là un tour d'adresse dont la plupart des cavaliers seraient incapables et qu'on doit d'autant moins ériger en principe qu'il ne présente aucun avantage, et qu'il peut fort bien arriver que, malgré tout le tact, toute la légèreté de main du dresseur, l'emploi prématuré du mors de bride fasse naître

avec certains chevaux des résistances ou des défenses plus ou moins sérieuses. Les meilleures théories, les seules vraies, sont celles dont l'application donne les plus sûrs résultats dans la pratique. Et il est élémentaire d'apprendre au cheval que l'on dresse à connaître les effets du bridon avant de se servir de la bride, de même que l'on apprend à un jeune cavalier à diriger son cheval avec le bridon avant de lui enseigner l'usage plus difficile de la bride, de même que l'on apprend à un enfant à connaître ses lettres avant d'épeler, et à épeler avant de lire couramment.

Le mors de bride a pour but de baisser et de ramener plus ou moins la tête et l'encolure. On ne peut songer à les baisser que lorsqu'elles sont élevées et à les ramener que lorsqu'elles sont librement étendues. De plus, on ne peut faire agir avec justesse le mors de bride que lorsque l'animal est déjà assez franc pour que les jambes puissent toujours entretenir l'impulsion et éviter de la part du cheval le ralentissement ou l'arrêt spontané.

Assurément il y a des chevaux avec lesquels on pourra employer le mors de bride plus tôt qu'avec d'autres : ceux par exemple qui ont une propension naturelle à tirer à la main en se portant en avant avec l'encolure haute. C'est là un cas particulier sur lequel on ne peut fonder le principe général.

D'ailleurs, le ramener ne peut être obtenu que par de bons cavaliers, et l'on a sagement fait de substituer dans l'armée l'emploi du filet à celui de la bride. A ce propos, une critique : Dans notre cavalerie, on enseigne maintenant la tenue des rênes à l'allemande, la rêne droite du filet dans la main droite, ce qui est fort bien. *Mais pourquoi, lorsqu'on met le sabre à la main, laisser glisser les rênes du filet et revenir sans aucune nécessité à l'emploi de la bride, qui peut alors occasionner d'autant plus de désordre que les chevaux y sont moins accoutumés ?* Pourquoi ne pas passer simplement la rêne droite du filet ajustée sous l'index de la main gauche et continuer à conduire le cheval sur le filet ?

Pourquoi aussi la Société protectrice des animaux ne se préoccupe-t-elle pas des moyens de supprimer partout, pour les chevaux d'attelage et de trait, l'usage des mors durs avec les guides bouclées au bas des branches, qui fait si douloureusement sentir les à-coup à la bouche des chevaux et qui est surtout absurde pour les animaux employés aux travaux de l'agriculture et pour ceux qui tirent de lourdes charges au pas ? Cette réforme nous paraît encore plus utile que la suppression de l'enrènement, car l'enrènement — que nous sommes loin d'approuver — n'est guère appliqué d'une manière gênante qu'à des chevaux de luxe travaillant à peine quelques heures par jour et généralement bien conduits.

Revenons à notre sujet : Nous avons dit qu'au début du dressage, il faut habituer le cheval à appuyer doucement sur le mors de bridon afin d'éviter qu'il hésite dans le mouvement en avant, qu'il fuie le mors, qu'il s'accule ; ce n'est qu'ensuite qu'il convient de demander la légèreté. Quelque complet que soit le dressage, quelque léger que soit devenu le cheval, il faut encore, toutes les fois qu'on allonge l'allure, diminuer le ramener en proportion de l'accroissement de la vitesse, et lorsque cette vitesse arrive à son maximum, l'encolure, comme le reste du corps, doit aussi avoir toute son extension ; l'emploi du mors de bride n'a donc plus de raison d'être, c'est du filet qu'il faut se servir ; et le cheval doit toujours appuyer un peu plus sur le mors du filet que sur le mors de bride.

Les chevaux de course gagneraient certainement à subir tous un premier dressage qui les rendît souples et légers, tout en les préparant spécialement en vue des exercices auxquels ils sont destinés. Il n'y a aucune raison pour que le cheval de course, sous prétexte d'appui, tire à la main au point d'arracher les bras de son jockey et de n'être plus dirigeable :

Il est absurde de chercher dans l'action des mains un moyen d'impulsion qui ne doit venir que des ambes, des éperons et de la cravache.

Au reste, les très bons jockeys savent cela et le pratiquent parfaitement ; seulement les très bons jockeys sont rares.

Dans notre cavalerie, il y a encore beaucoup de sous-officiers et même quelques officiers qui, voulant sans doute imiter le *rouler* des jockeys qu'ils ne comprennent pas, se servent maladroitement de saccades de mains au moment d'aborder un obstacle ; d'autres qui abandonnent leurs rênes pour se servir de la cravache et les reprennent brusquement. En général, on peut dire que les cavaliers ont beaucoup trop de mains et pas assez de jambes.

Si tout cela est vrai — et c'est vrai — pour les courses au galop et les steeple, à combien plus forte raison peut-on faire les mêmes remarques au sujet des trotteurs !

Le dressage du trotteur demande infiniment de soins et sa conduite en course infiniment de tact, puisqu'il faut non seulement développer graduellement ses moyens jusqu'à ce qu'il donne le maximum de sa vitesse, mais encore éviter les changements d'allures et les mouvements irréguliers.

Nous considérons comme très important que le trotteur soit assoupli, rendu léger et cadencé avant d'être

entraîné ; ses mouvements acquerront ainsi plus d'aisance et les efforts énergiques se feront plus librement et plus régulièrement ; il doit aussi être exercé fréquemment à allonger et à ralentir au gré du jockey.

Le trotteur dans le train doit appuyer un peu sur la main ; *par là, nous entendons, comme pour le cheval de galop, qu'il doit avoir un désir d'impulsion qui oblige le jockey à résister au moyen des rênes, de manière à pouvoir régler facilement la vitesse et empêcher tout désordre.* Cet appui ne doit pas être exagéré, car il est aussi impossible d'avoir aucun contrôle sur le cheval qui tire trop à la main que sur celui qui ne donne pas dans la main. De plus, le cheval qui tire trop se fatigue inutilement.

Le mouvement latéral des mains du jockey de gauche à droite et de droite à gauche pendant la course au trot peut avoir sa raison d'être : il *bat la mesure* en quelque sorte au cheval et entretient ainsi la régularité des mouvements ; mais il ne doit pas être exagéré.

Quant aux à-coup des jambes ou des mains, ils sont encore plus absurdes à l'égard du trotteur qu'à l'égard du cheval de galop.

L'ÉQUITATION MODERNE.

Il y a une position à cheval qui est la plus académique, la plus sûre et en même temps la plus élégante, position qui convient parfaitement à tous les différents services qu'on veut obtenir du cheval. Cette position est celle que nous avons indiquée — l'école de Versailles l'enseignait avant nous — et qui tient précisément le milieu entre celle des chevaliers du moyen âge et celle adoptée aujourd'hui par certains jockeys — DEUX EXTRÊMES ÉGALEMENT CONDAMNABLES. Nous posons en principe que le cavalier placé, comme nous l'avons dit, sur une selle à panneaux droits, est plus solide, plus à l'aise et plus gracieux que dans toute autre position, et qu'il se trouve dans les meilleures conditions pour exécuter *tout ce qu'un cavalier peut obtenir d'un cheval*. Autrefois les cuisses étaient trop droites, les genoux trop bas ; on a modifié cela et les maîtres de nos jours montent comme on doit monter. Pourquoi suivre les Anglais dans leurs exagérations ?

On parle souvent d'équitation en avant : il n'y a pas, à proprement parler, d'équitation *en avant* ni d'équitation *en arrière*. On peut même dire qu'en principe l'équitation est ou plutôt devrait être *une*.

Il n'est pas moins vrai que pour tout homme de cheval, ces mots, *équitation en avant*, ont un sens et expriment une idée fort juste : c'est un terme de métier que comprennent certainement tous les initiés.

Les vrais maîtres qui font de la haute école comme on doit en faire — nous croyons qu'il nous est permis de toucher cette corde, ayant eu, nous aussi, la passion de la haute école — les vrais maîtres, disons-nous, ont toujours leurs chevaux *en avant* des jambes. Si cadencée, si ralentie que soit l'allure, la bouche du cheval est toujours en contact avec le mors pendant les mouvements sur place comme pendant tous les autres, et il est toujours prêt à se porter franchement en avant sur la pression des jambes. Donc cette équitation rassemblée ne cesse pas d'être de l'équitation *en avant*. Mais pour quelques rares écuyers capables d'obtenir ces merveilles de finesse, combien de chevaux acculés, rendus rétifs et souvent ruinés dans leurs membres et dans leurs allures par des cavaliers qui croient de bonne foi faire de la haute école ! Et que d'abus ridicules sont commis par les écuyers de cirque eux-mêmes qui, pour forcer l'admiration des badauds, s'évertuent à faire exécuter à leurs chevaux des exercices plus saugrenus les uns que les autres, tels que : marcher debout sur les membres postérieurs, galoper sur trois jambes ou même.... à reculons ! etc.

Le comte de Montigny, dont nous nous honorerons toujours et nous efforcerons de suivre les doctrines si saines, basées sur des connaissances si vastes et inspirées par un sentiment équestre si rare, le comte de Montigny n'a cessé de prêcher, comme le comte d'Aure, comme MM. Pellier père et fils, cette équitation *en avant*, la seule qui réponde aux services pratiques pour lesquels le cheval est fait, la seule qui développe sans danger ses moyens, cette équitation simple qui devrait être le principe de toute éducation équestre, qui est à la portée de tous et qui, lorsqu'elle est bien comprise, n'exclut ni l'élégance, ni le brillant des allures, ni la légèreté qu'obtiennent seuls les vrais cavaliers.

La Société hippique française juge de même cette importante question. Elle veut, avant tout, voir dans ses concours des chevaux francs, montés simplement,
ET ELLE A RAISON.

Le but des premiers efforts de quiconque veut apprendre à monter à cheval doit être d'acquérir une bonne assiette, de se tenir sans étriers à toutes les allures et de bien mener son cheval sur le filet.

La première chose que doit se proposer un dresseur, c'est d'apprendre à son élève à se porter fran-

chement en avant, à obéir sans hésitation aux simples indications des jambes et du filet.

C'est là ce qu'on appelle *l'équitation en avant*.

Ensuite le cavalier apprendra à se servir de plus en plus adroitement des aides ; il obtiendra avec le mors des effets plus compliqués ; il *placera* son cheval, donnera aux allures plus d'extension, plus d'élévation et plus de souplesse.

Le cheval, de son côté, acquerra par le dressage plus de finesse aux aides, plus de beauté dans ses mouvements, plus d'harmonie dans sa tenue, tout en conservant une grande franchise, c'est-à-dire en n'hésitant jamais à se porter en avant, *en ne revenant jamais sur lui-même*, si nous pouvons nous exprimer ainsi.

C'est toujours de l'équitation *en avant*.

Et c'est la seule équitation pratique, la seule équitation vraie.

Quant à la position à cheval, elle peut varier selon la conformation des cavaliers ; mais en principe, nous le répétons, celle que prescrivent les maîtres modernes de notre École française est celle qui convient le mieux *en toutes circonstances*, les jambes, et notam-

ment les cuisses, ne changeant jamais de place, le cavalier inclinant, sans exagération, le haut du corps selon la vitesse de l'allure ou les mouvements de son cheval.

LE DRESSAGE PAR LES ASSOCIATIONS DE SENSATIONS

Toute la science du dressage et de l'équitation consiste à savoir communiquer à l'animal certaines sensations, à se rendre compte de la manière dont ces différentes sensations s'associent entre elles, et par suite à connaître d'avance l'effet qui suivra telle ou telle impression produite soit isolément, soit combinée avec d'autres. Il était indispensable d'appeler l'attention sur ce point.

Nous sommes le premier à formuler d'une façon aussi absolue une vérité que tous les hommes de cheval ont soupçonnée ou du moins qu'ils ont tous appliquée dans la pratique, pour ainsi dire sans s'en douter.

En effet, tous les maîtres ont bien enseigné que lorsque l'animal résiste ou se révolte, la correction doit toujours être donnée, soit au moment où va avoir lieu cette révolte, soit pendant qu'elle a lieu, *jamais*

après. Mais l'idée que le cheval — comme les autres animaux — possède une certaine dose d'intelligence, si minime qu'elle soit, faisait qu'on le considérait comme susceptible de comprendre qu'il commettait une faute; alors on prescrivait de lui infliger une punition proportionnée à cette faute, comme s'il pouvait apprécier la justice du châtement. Or c'est là un erreur. Quoi qu'il s'agisse de faire exécuter à un animal quelconque, il est nécessaire de lui faire éprouver une sensation telle que le mouvement désiré en soit la conséquence. La même sensation étant renouvelée chaque fois qu'on veut obtenir le même mouvement, le souvenir du mouvement exécuté se gravera dans le cerveau de l'animal, associé à celui de la sensation qui l'a précédé, et l'habitude en résultera sans que l'animal ait réfléchi, sans qu'il ait rien *compris*.

Nous nous trouvions dernièrement à un relais de tramways. Un des chevaux destinés à remplacer ceux qui arrivaient manifesta la plus grande répugnance pour sortir de l'écurie, et, aussitôt dehors, se mit à secouer la tête jusqu'à ce qu'il se fût débarrassé de l'homme qui le conduisait; on eut beaucoup de peine à le reprendre, et quand enfin on l'eut repris, il refusait d'avancer dans la direction de la voiture. Un garçon d'écurie prit un fouet et le chassa devant lui en lui donnant quelques coups sur les fesses. Voilà une sensation qui produit bien le mouvement qu'on désire

parce qu'elle est intelligemment produite. Une fois le cheval attelé et mis en route, le cocher voulant le corriger pour la faute qu'il avait commise se mit à le frapper de nouveau. Pourquoi? Evidemment parce qu'il se figurait que l'animal était capable de réfléchir et de comprendre qu'une autre fois il devrait se laisser amener et atteler sans résistance. Eh bien! cette seconde sensation doit certainement produire un effet tout opposé, précisément parce que l'animal n'est pas susceptible de faire un raisonnement quelconque; et si l'on continue à le traiter de la même manière chaque fois qu'on voudra l'atteler, il deviendra d'autant plus rétif que plus il approchera de la voiture, plus se réveillera dans son cerveau le souvenir des coups de fouet reçus. Il eût fallu, au contraire, une fois attelé, le caresser et le mener avec douceur.

. Voilà la vérité; voilà les progrès qu'il faut faire en dressage; voilà ce qu'il faut que tous les dresseurs sachent.

Depuis plusieurs années que nous suivons les concours de la Société hippique et que nous assistons assidûment aux épreuves des jeunes chevaux et aux courses d'obstacles, nous nous sommes de plus en plus confirmé dans la conviction que c'est au moyen des associations de sensations que doit se faire tout dressage, et que si l'on sait produire toujours des sensa-

tions justes et tenir compte des aptitudes physiques de chaque cheval, on ne peut jamais échouer.

Nous avons déjà dit de quelle manière le cheval qu'on veut dresser à sauter doit y être d'abord exercé en liberté. Ici se place une remarque importante. Ordinairement, lorsqu'un cheval en liberté arrive, à quelque allure que ce soit, devant un obstacle qu'il n'a pas encore rencontré, il s'arrête un instant, tend le cou, regarde et flaire avant de sauter. Ce temps d'arrêt est plus ou moins long, mais ce n'est que lorsque l'animal est habitué à l'obstacle pour l'avoir franchi plusieurs fois qu'il le passe dans le train — à moins qu'il n'obéisse aveuglément à une sensation tellement forte qu'elle l'affole en quelque sorte ; mais dans le dressage on doit éviter autant que possible d'avoir recours à des sensations de ce genre si l'on veut faire un sauteur franc, sage et sûr

Les premières fois qu'on exerce un cheval à sauter, il faut donc lui permettre de s'arrêter un instant devant l'obstacle, mais après qu'il l'a passé plusieurs fois, il faut au contraire, au moment où il doit prendre l'élan, le stimuler plus ou moins énergiquement afin qu'il ne s'arrête plus, ce qui deviendrait une habitude. Il faut ensuite l'accoutumer à franchir indifféremment toutes sortes d'obstacles pour qu'il n'hésite plus devant aucun.

Nous ne sommes pas partisan du dressage à la longe ; nous craignons que le cheval soit gêné dans son élan.

De quelque manière que l'obstacle ait été franchi, il ne faut jamais corriger après le saut ; il faut seulement, les fois suivantes, s'efforcer de communiquer à l'animal avant et pendant l'élan, des sensations telles que le saut devienne meilleur.

Les chevaux de steeple, habitués à courir sur des hippodromes qui se ressemblent tous à peu de chose près, peuvent passer dans le train parce qu'ils connaissent tous les obstacles. De même dans les concours de la Société hippique, avec cette restriction que, les obstacles étant plus rapprochés les uns des autres et devant être franchis avec précision, les tournants étant plus courts et plus fréquents, il est sage de modérer l'allure. Dans les deux cas, il est nécessaire que les chevaux aient été accoutumés préalablement à passer des obstacles semblables à tous ceux qu'ils doivent rencontrer le jour de la course.

En chasse, et partout où l'on est exposé à rencontrer des accidents de terrain imprévus, il faut ralentir l'allure un peu avant d'arriver à l'obstacle, afin que l'animal ne soit pas surpris et n'arrête pas court, et il ne faut pas chercher à éviter le temps d'arrêt dont

nous avons parlé plus haut ; on s'attachera seulement à amener le cheval bien droit, ne lui laissant pas la possibilité de s'échapper à droite ou à gauche, et on fera sentir au moment opportun l'action impulsive des jambes, des éperons et de la cravache.

La difficulté est précisément de saisir ce moment opportun. Affaire de tact et de pratique. Certains chevaux ont besoin d'être stimulés dix mètres, vingt mètres avant l'obstacle, d'autres seulement au moment de sauter, d'autres pas du tout, quelques-uns même doivent au contraire être calmés. On voit donc que tout dépend des sensations qui auront précédé le saut ; de plus, la façon dont le cheval aura sauté, restera associée dans son cerveau au souvenir des sensations qu'il aura éprouvées avant et après.

Il y a des chevaux qui passent mieux dans le train qu'à une allure ralentie ; mais, dans ce cas, il faut qu'ils passent ainsi de leur plein gré et non poussés par le cavalier ; autrement ils seraient gênés, et c'est ce qu'il faut surtout éviter. C'est une erreur de croire qu'il faille mener le cheval très vite pour lui faire passer le large ; il faut seulement l'habituer à ce genre d'obstacles et le laisser allonger l'allure de lui-même, ayant soin seulement qu'il ne la ralentisse pas. Souvent les chevaux ne refusent de sauter, aussi bien en largeur qu'en hauteur, que parce qu'ils ont

été amenés trop vite et n'ont pas eu assez de liberté pour pouvoir prendre leur élan.

Le rouler, répétons-le encore, ne doit avoir d'autre but que d'empêcher le dérobo, jamais d'accroître l'impulsion. Pour qu'un cheval saute franchement, deux choses principales sont nécessaires : 1° lui maintenir la tête dans la direction de l'obstacle, ni trop haute ni trop basse, afin qu'il voie bien ce qu'il a devant lui ; 2° lui communiquer, à l'aide des éperons ou seulement des jambes, une sensation qui l'oblige, soit par la douleur, soit par la crainte seule de la douleur, à se porter droit en avant sans chercher à tourner à droite ou à gauche. C'est donc toujours les mains qui doivent donner la direction, tandis que l'impulsion ne doit venir que des jambes agissant en arrière.

D'après notre théorie des associations de sensations, il est facile de comprendre que lorsqu'un cheval se dérobo ou essaie de se dérober, on doit s'efforcer de l'en empêcher par tous les moyens possibles ; voilà pourquoi nous avons prescrit de placer par exemple sur le côté un mur élevé ou un homme armé d'une chambrière et sachant s'en servir adroitement ; de toujours ramener le cheval du côté opposé à celui où il s'est jeté afin de ne pas lui laisser prendre l'habitude d'aller où il veut, et enfin si l'on juge nécessaire de corriger, de toujours frapper pendant la résistance et

du côté où le cheval se jette. S'il s'obstine à se dérober ou à s'arrêter court, il faut bien se garder d'insister trop longtemps; on lui fera passer, d'abord en liberté, des obstacles peu sérieux dont on augmentera progressivement la hauteur ou la largeur, sans jamais exiger rien qui soit au-dessus des moyens de l'animal.

Dans les concours de la Société hippique, tous les obstacles sont très étroits. On veut ainsi rendre le parcours difficile afin de pouvoir classer les concurrents d'une manière plus exacte. Il est certain que ce moyen oblige les cavaliers à rendre leurs chevaux très francs et permet d'apprécier le degré de domination que chacun d'eux exerce sur sa monture, puisque celle-ci a toute facilité pour se dérober à droite ou à gauche. On nous pardonnera cependant de dire que nous n'approuvons pas cette manière de procéder, et voici pourquoi :

Quel but doit-on se proposer avant tout? De faire *le plus grand nombre possible* de chevaux francs et de cavaliers adroits. Les concours hippiques sont assurément le meilleur moyen d'arriver à ce résultat en stimulant l'émulation parmi MM. les officiers et sous-officiers.

Mais pourquoi demander à ceux-ci des choses qu'ils

n'ont pas l'occasion de mettre en pratique, nous dirons plus, qu'ils ne doivent pas mettre en pratique dans leur service? Faire sauter un cheval par dessus un mur très étroit, voilà qui prouve certainement l'habileté du cavalier et la franchise du cheval; mais c'est de l'art tout pur, et l'on ne peut demander à tous nos cavaliers militaires d'être des artistes, des cavaliers de premier ordre; il faut même peut-être se garder de les encourager à tenter des tours d'adresse. Au point de vue pratique, toutes les fois qu'un cavalier peut suivre sa route sans franchir un obstacle, il doit la suivre et ne pas fatiguer inutilement son cheval. Ce qui est indispensable, c'est que le cheval ne refuse jamais de passer par dessus tous les obstacles qui lui *barrent le chemin*. Or, en voulant l'exercer à passer des obstacles étroits lorsque la route est libre à droite et à gauche, bien des cavaliers échouent, le cheval prend l'habitude de se dérober, est corrigé maladroitement et finalement devient rétif. Les faits sont là pour prouver que nous sommes dans le vrai; car si nos cavaliers militaires montent généralement avec beaucoup de solidité et d'entrain, en revanche leurs chevaux, quoique très capables de sauter, manquent *presque tous* de franchise. Or, c'est la franchise qu'il faut leur donner avant tout. Qu'ils sautent les obstacles plus ou moins brillamment, ceci n'est que secondaire; l'essentiel, c'est qu'ils ne se dérobent pas, qu'ils ne refusent pas, qu'ils n'hésitent même pas.

Voilà pourquoi nous voudrions qu'on ne leur demandât plus de sauter des obstacles devant lesquels leur instinct les pousse à se dérober.

Il vaudrait beaucoup mieux à notre avis que les obstacles occupassent toute la largeur du manège. De cette façon, il faudrait bien passer; et en tenant compte *d'abord* des refus, et ensuite des fautes, il serait tout aussi facile de décerner les prix. Et puis, il est bon de faire observer que devant un obstacle étroit, il arrive souvent qu'un cheval se dérobe et passe outre; le cavalier, il est vrai, le ramène; mais si l'obstacle avait barré complètement le chemin, le cheval aurait-il pu le dépasser? Que serait-il arrivé? Et lorsqu'il s'agit par exemple d'un double obstacle, et que le cheval se dérobe devant le second, le cavalier après l'avoir ramené prend du champ et, arrivant en ligne oblique, réussit à passer; si les deux obstacles avaient complètement barré le chemin, le cavalier aurait bien été forcé de rester entre les deux et n'aurait pas pu prendre du champ pour franchir le second.

Le dernier jour du concours, on pourrait faire une course pour les vainqueurs des courses précédentes, et cette fois seulement, les obstacles n'auraient que peu de largeur.

Pour dresser les chevaux à franchir des obstacles étroits, il y a un procédé bien simple qui n'est certainement pas assez employé : il consiste à accoutumer le cheval à franchir d'abord des obstacles très larges qu'on diminue progressivement; on arriverait par ce moyen, à faire sauter le cheval par dessus une chaise placée au milieu d'un manège sans qu'il se doutât le moins du monde du tour merveilleux qu'il exécuterait.

Tout ce que nous venons de dire au sujet des sauts, de même que ce que nous avons dit au sujet des défenses et des résistances, est basé, comme on le voit, sur la théorie des associations de sensations. *Il n'y a pas de chevaux naturellement ou héréditairement rétifs, vicieux, méchants.* Il n'y a que des chevaux dont le système nerveux est plus ou moins impressionnable et qui, par conséquent, sont plus ou moins susceptibles d'être irrités. Ainsi, il y a des chevaux châtouilleux qui sont toujours prêts à ruer ou à mordre dès qu'on fait mine de les toucher. Toutes les corrections ne pourraient que les rendre plus inabordables. Il faut avoir avec eux, au contraire, beaucoup de patience, de douceur, de précautions, et surtout il faut commencer leur éducation de bonne heure ainsi que nous l'avons prescrit; le poulain a le temps de s'accoutumer alors graduellement aux soins de l'homme et à toutes les opérations du pansage, du

lever des pieds, du ferrage, etc., etc., qui présentent souvent de très grandes difficultés lorsqu'on ne les entreprend que tard. On ne saurait trop répéter cela.

Il arrive quelquefois que, même les hommes de cheval les plus prudents et les plus calmes perdent patience ou cèdent à un premier mouvement irréfléchi. Voilà ce qu'il faut mettre tous ses soins à éviter, surtout dans le dressage. Nous considérons comme de la plus haute importance qu'on soit convaincu que l'animal n'est capable d'aucune espèce de raisonnement, et, par conséquent, qu'il ne faut jamais essayer de lui faire comprendre quoi que ce soit, *mais seulement le faire céder à des sensations, lui éviter celles qui peuvent faire naître une résistance, ou les annuler en détournant son attention ou en lui communiquant d'autres sensations plus fortes, sans oublier que si elles sont trop violentes elles ne peuvent que produire le désordre; l'essentiel est de mettre le cheval dans la nécessité de faire ce qu'on lui demande et par suite de lui faire prendre l'habitude de la soumission. L'animal ne saurait être responsable de ses actes, n'ayant aucunement conscience de ce qui se passe dans son cerveau.*

Que le dresseur s'en rende compte ou non, qu'il y croie ou non, TOUT S'OBTIENT EN DRESSAGE PAR LES ASSOCIATIONS DE SENSATIONS ET RIEN NE S'OBTIENT QUE PAR ELLES;

tous les actes de l'animal sont la conséquence des sensations qu'il éprouve ou qu'on lui communique. Et nous ne craignons pas d'affirmer que le jour où tout le monde serait convaincu de cette vérité absolue et la mettrait en pratique, il n'y aurait plus ni chevaux méchants ni chevaux rétifs. On voit que la chose a quelque importance.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
AVANT-PROPOS	1

I

Des résistances et des défenses.....	19
La théorie et la pratique.....	21
Le cheval difficile.....	28
Mettre un licol au jeune cheval.....	38
Le cheval qui tire au renard.....	42
Le cheval difficile à ferrer.....	43
Le cheval difficile à seller.....	54
Le cheval difficile au montoir.....	55
Travail à la cravache. — Assouplissements.....	56
Passage des coins	67
Encolures trop mobiles latéralement.....	69
Le cheval qui tient la tête de côté.....	72
Des corrections en général.....	75
Le cheval qui serre la jambe du cavalier au mur et celui qui refuse de se séparer des autres	78

	Pages.
Le cheval qui rue à la botte.....	82
Le cheval qui cherche à mordre la jambe du cavalier.....	84
Le cheval qui force la jambe du cavalier.....	85
Le cheval qui refuse de tourner soit à droite soit à gauche.....	88
Le cheval qui s'accule.....	95
Le cheval qui refuse de reculer.....	106
Le cheval qui bondit.....	112
Le cheval qui se cabre.....	116
Le cheval qui rue.....	127
Le cheval qui gagne à la main et celui qui s'emporte.....	135
Le cheval peureux.....	145
Écartés. — Tête-à-queue. — Pirouettes malgré le cavalier.....	150
Le cheval qui ne veut pas aller seul.....	157
Le cheval qui refuse de sauter et celui qui se dérobe.....	159
<i>Chevaux et obstacles</i>	168
Le cheval immobile.....	174

II

Des allures	177
Le cheval qui ne marche pas au pas.....	205
De l'irrégularité dans la marche au pas.....	210
Le cheval qui refuse de trotter ou qui trotte irrégulièrement...	212
Le cheval qui refuse de s'enlever au galop.....	215
Le cheval qui refuse de galoper soit sur un pied soit sur l'autre.....	217
Le cheval qui se désunit au galop; celui qui se désunit sur le changement de pied; celui qui change de pied malgré le cavalier.....	220
Le cheval qui fait un faux pas, qui butte, qui glisse.....	222

III

De l'équilibre.....	225
Équilibre du cheval.....	229
Équilibre du cavalier. — Aide du corps.....	241
Du tact	245
 L'APPUI SUR LE MORS	 249
L'ÉQUITATION MODERNE	257
LE DRESSAGE PAR LES ASSOCIATIONS DE SENSATIONS.....	261

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES

A LA MÊME LIBRAIRIE :

- AURE** (le comte d'). — **Traité d'équitation illustré**, précédé d'un Aperçu des diverses modifications et changements apportés dans l'équitation depuis le XVI^e siècle jusqu'à nos jours ; suivi d'un Appendice sur le jeune cheval, du trot à l'anglaise, et d'une Lettre sur l'équitation des dames. 4^e édit. Paris, 1870, joli vol. grand in-8 avec portrait, planches et figures dans le texte. 40 fr.
- GERHARDT** (A.), lieutenant-colonel. — **Traité des résistances du cheval**, ou Méthode raisonnée de dressage des chevaux difficiles, donnant la solution de tous les problèmes embarrassants qui peuvent se présenter dans le dressage du cheval de selle et en général dans la pratique de l'équitation, et Philosophie hippique déduite de la physiologie et de la mécanique animales. 4 vol. in-8, xiii-358 pages. 8 fr.
- GERHARDT** (A.), capitaine-instructeur des lanciers de la garde. — **Manuel d'équitation**, ou Essai d'une progression pour servir au dressage prompt et complet des chevaux de selle, et particulièrement des chevaux d'armes, précédé d'une analyse raisonnée de Bauchérisme. Paris, 1859, in-8 avec 42 planches par V. Adam. 6 fr.
- HERBIN** (L.). — **Études hippiques**. — Guide des appareillements dans les différents modes de reproduction. — Amélioration générale. — Création de spécialités d'aptitudes ou familles à caractères fixes. Paris, 1879. 4 vol. in-4 avec planches et figures. 42 fr.
- ISABELLE** (M^e M.). — **Dressage par le surfaix-cavalier des chevaux de cavalerie, d'attelage et de course**, en six et douze leçons. Nouvelle méthode approuvée et achetée par le Ministre de la guerre pour être mise en usage dans toutes les écoles de dressage de l'armée ; adoptée par S. M. l'Empereur de Russie, pour être mise en usage dans toute la cavalerie de l'armée russe. Paris, 1858, beau volume grand in-8 avec 8 planches. 40 fr.
- MANSUY**, professeur d'équitation. — **Traité élémentaire d'équitation**. 4 vol. in-8, 402 pages, avec figures. 3 fr.
- MONTIGNY** (le comte de), inspecteur général des haras, chargé de l'inspection générale des écoles de dressage et d'équitation de France. — **Manuel des piqueurs, cochers, grooms et palefreniers**, à l'usage des écoles de dressage et d'équitation de France, augmenté d'une huitième partie : De l'élevage et de l'entraînement des chevaux de course et de chasse, d'après Digby Collins. 5^e édition, revue et corrigée. Paris, 1880, 4 fort. vol. in-42 avec 22 planches, 5 fr.
- MONTIGNY** (le comte de). — **Équitation des dames**, 2^e édit., avec trois eaux-fortes, par M. John Lewis Brown. Un beau vol. gr. in-8 de 324 pages. 8 fr.
- MUSANY** (F.). — **Le dressage méthodique et pratique du cheval de selle**, précédé d'un essai sur l'instinct et l'intelligence des animaux. Lettre et préface par M. le Comte de Montigny. 4 vol. in-8 de 280 p. 7 fr.
- RAABE & LUNEL**, officiers de cavalerie. — **Hippo-Lasso**, appareil compressif servant à maîtriser le cheval, le mulet, etc., et généralement les grands quadrupèdes domestiques difficiles à manier par suite de leur caractère méchant, rétif ou sauvage. Paris, 1859, grand in-8 avec 42 planches. 4 fr.
- VALLON** (A.), vétérinaire principal, professeur d'hippologie et directeur du haras de l'École de cavalerie, etc., etc. — **Cours d'hippologie**, à l'usage de MM. les officiers de l'armée, de MM. les officiers de haras, les vétérinaires, etc. ; adopté pour l'enseignement hippologique dans l'armée, par décision ministérielle du 4^{er} juin 1853. 3^e édit. Paris, 1880. 2 forts vol. in-8 avec planches et figures dans le texte. 44 fr.
- VALLON** (A.), vétérinaire principal, professeur d'hippologie, etc., etc. — **Abrégé d'hippologie** à l'usage des sous-officiers de l'armée. Adopté pour l'enseignement de l'hippologie dans l'armée par décision ministérielle du 41 juin 1863. 6^e édit. Paris, 1879. 4 vol. in-42 avec planches. 3 fr. 50